
AVENTURES
DE
TERRE ET MER



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

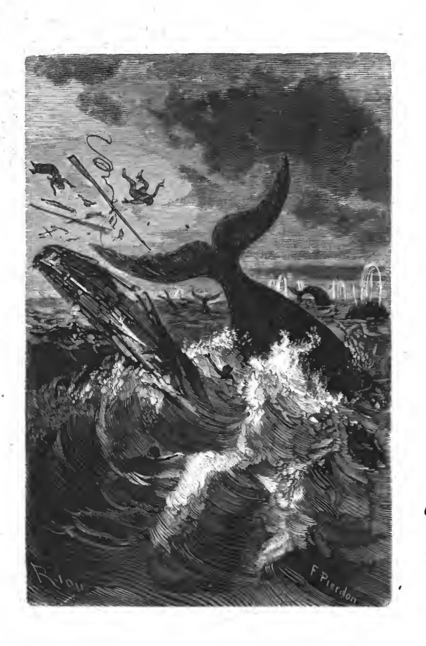
AVENTURES DE TERRE ET DE MER

WILLIAM LE MOUSSE

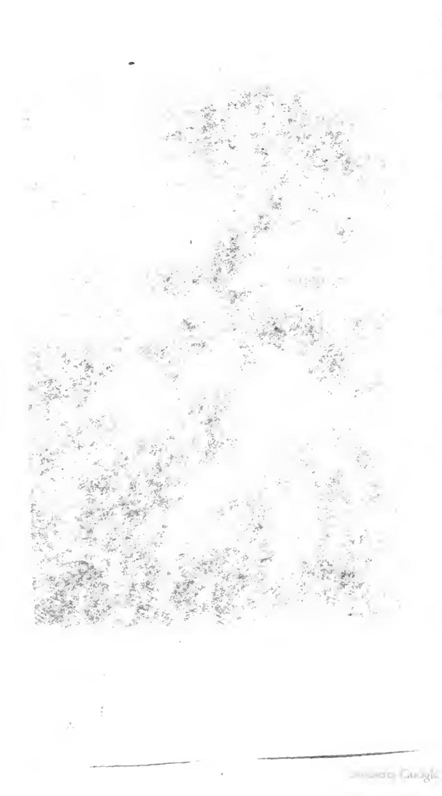
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

William le Mousse. 5e édition.	1 vol.	3 50
Les Jeunes Esclaves. 3e édition.	1 vol.	3 50
Le Désert d'Eau. 4e édition	1 vol.	3 50
Les Chasseurs de Girafes. 3e édition.	1 vol.	3 50
Les Naufragés de l'Ile de Bornéo. 3e édit. .	1 vol.	3 50
La Sœur perdue. 2e édition.	1 vol.	3 50

Imprimerie Eugène Heutte et Ce, à Saint-Germain.


Riou
F Pierdon

1873 ?



AVENTURES DE TERRE ET DE MER

WILLIAM LE MOUSSE

PAR

MAYNE RÉID

TRADUCTION E. ALLOUARD

— 5e ÉDITION —



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL & Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

1873 ?

AVENTURES

DE

TERRE ET DE MER

I

L'ALBATROS*

Le vautour de l'Océan, porté par ses larges ailes, et planant sur l'Atlantique, suspend soudain son vol pour contempler un objet qui a attiré son attention.

C'est un petit radeau construit grossièrement avec quelques débris de navire, et sur lequel sont jetées plusieurs pièces de canevas goudronné.

* Oiseau gros et vorace; malgré son volume considérable il vole avec rapidité et s'avance très-loin en pleine mer; habite les mers australes.

Si fragile qu'en soit la structure, il est monté par deux individus : un homme et un jeune garçon. Ce dernier est couché dans les voiles et paraît endormi.

L'homme est debout; il porte une main à son front, pour préserver ses yeux du soleil, et examine avec anxiété la surface des eaux.

A ses pieds, sur le canevas, sont épars un anspect*, une paire de rames et une hache. L'œil perçant de l'albatros ne découvre rien de plus sur la frêle embarcation.

L'oiseau reprend son vol rapide, et dix milles plus loin, toujours dans la direction ouest, il s'arrête de nouveau et abaisse son regard sur l'Océan.

Il aperçoit un autre radeau dix fois plus large que le premier, et qui reste immobile sur une mer de plomb; il est fait de mâts, de vergues, de vannes, de morceaux de cordages et autres pièces provenant de la démolition d'un vaisseau; des tonneaux vides liés le long de ses bords l'aident à flotter.

Un carré de canevas étendu entre deux mâts improvisés, une couple de barils, une boîte à biscuits vide, et quelques rames, sont dispersés sur ce radeau sur lequel se trouvent une trentaine d'hommes, assis, debout ou couchés.

Quelques-uns semblent dormir, mais l'expression égarée de leurs traits annonce le sommeil de l'i-

* Levier servant à soulever les canons; ils sont faits en bois de frêne ou d'orme; le gros bout, taillé en sifflet, est ferré.

vresse. La conversation bruyante des autres, leurs gestes, leurs attitudes, attestent qu'ils ont bu largement au gobelet d'étain rempli de rhum qui circule de main en main. Un petit nombre, plus calmes en apparence, mais à la mine affamée, jettent sur l'Océan des regards de profond découragement.

Le vautour plane sur le radeau ; son instinct lui dit qu'il pourra s'y repaître avant peu.

Dix milles plus loin, toujours à l'ouest, l'œil perçant de l'albatros découvre encore quelque chose ; on dirait une tache sur les eaux, bien que ce soit en réalité une petite barque, — le canot d'un vaisseau dans lequel six hommes sont assis; ils n'ont pas pris la peine d'élever une voile, ils ne se servent point des rames; ils paraissent s'être abandonnés au désespoir. Comme les deux radeaux, la barque est à la dérive.

Il était évident qu'un vaisseau avait sombré ou brûlé dans ces parages.

A dix milles à l'est du plus petit radeau, on voyait des traces plus significatives encore; des débris de poutres charbonnées indiquaient qu'un navire avait été la proie d'un incendie.

A l'arrière du bateau, on pouvait lire le nom de *Pandora*. Le même mot était peint sur les tonnes du grand radeau. Sur les deux bordages formant les pièces transversales du plus petit, on voyait encore écrit en lettres plus grosses : *Pandora*.

II

UN NAVIRE EN FEU

La catastrophe de la *Pandora* est connue dans tous ses horribles détails : vaisseau-négrier équipé en Angleterre, monté par un équipage de bandits dont pas un n'appartenait à la même nation, tel était le signalement de la *Pandora*.

Son dernier voyage avait été au golfe de Guinée. Ayant embarqué cinq cents misérables êtres à peau noire — « ballots » — comme les désignait facétieusement le marchand de chair humaine, le navire emporta sa cargaison vers cet infâme marché — que l'on trouve toujours ouvert — les baracoons du Brésil.

Il prit feu en pleine mer, et rien ne put arrêter l'incendie. Le canot seul n'avait pas été atteint. Le

capitaine, le contre-maître et quatre hommes, s'en emparèrent pendant la nuit et s'éloignèrent à force de rames.

Le reste de l'équipage, composé d'une trentaine d'individus, parvint à construire un radeau, et à peine quittaient-ils le navire, qu'un baril de poudre atteint par les flammes, terminait la catastrophe.

Mais que devint la cargaison ?

Jusqu'au dernier moment, les infortunés esclaves restèrent emprisonnés dans les écoutilles, derrière un grillage hermétiquement fermé. Ils auraient été laissés dans cette situation pour être étouffés par la fumée ou brûlés vifs au milieu des couples embrasés, sans la compassion de l'un de ceux qui quittaient le bâtiment — un jeune homme — ou plutôt un enfant — qui brisa à coups de hache la barrière qui retenait les prisonniers.

Hélas ! ce fut à peine un répit pour ces infortunés ; ils n'échappèrent aux flammes que pour être engloutis dans les flots ; ils périrent tous, et le sort de ceux qui savaient nager fut encore plus horrible : ils devinrent la proie des requins.

Au moment où notre histoire commence, plusieurs jours s'étaient écoulés depuis ce tragique événement. L'embarcation la plus éloignée à l'ouest était le canot de la *Pandora*, monté par le capitaine et cinq hommes non moins rudes et non moins grossiers que leur chef. L'équipage occupait le plus

grand radeau ; mais quels pouvaient être les deux individus qui s'étaient confiés à la petite embarcation, si petite et si frêle qu'un simple coup de vent devait la briser et envoyer ceux qui la montaient au fond de l'Océan? Tel eut été leur sort en effet, si un orage se fût élevé en ce moment; heureusement pour eux, la mer était unie et calme comme elle l'avait toujours été depuis la destruction du navire.

Pourquoi se trouvaient-ils ainsi séparés du reste de l'équipage, car tous les deux appartenaient au gaillard d'avant de la *Pandora?*

L'explication sera brièvement donnée : l'homme s'appelait Ben-Brace ; c'était le meilleur et le plus brave marin du négrier. Ayant eu à se plaindre de quelques injustices dans le service de la marine royale, il s'était embarqué sur ce vaisseau par suite du découragement qui s'était emparé de lui, et il regrettait amèrement depuis ce temps la détermination qu'il avait prise.

Quant au jeune garçon, désireux de voir des contrées nouvelles, il s'était enfui à la mer, et par un malheureux hasard, il avait choisi la *Pandora* pour faire son premier voyage, ignorant complètement le caractère de ceux qui la montaient. Mais les cruels traitements qu'il eut à subir dès son arrivée à bord, lui montrèrent l'erreur qu'il avait commise; son existence eût été insoutenable sans l'amitié du

brave marin Brace qui le prit sous sa protection spéciale. Ni l'un ni l'autre n'entretenaient aucun rapport de camaraderie avec l'équipage dont ils faisaient partie, et leur volonté bien arrêtée était de rompre à la première occasion avec une si mauvaise compagnie.

La destruction du navire, loin de favoriser leur dessein, les mettait dans la nécessité de partager avec le reste de l'équipage les chances de sauvetage qu'offrait le grand radeau; si incertaines qu'elles fussent, elles étaient encore préférables à celles qu'ils pouvaient trouver sur la frêle embarcation qu'ils occupaient maintenant; il est vrai que, grâce à elle, ils avaient pu s'éloigner du navire incendié, mais ils n'avaient pas tardé à faire force de rames pour rejoindre le gros des marins de la *Pandora.*

Ils passèrent ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits, portés tantôt en avant, tantôt en arrière, par les brises changeantes, partageant ainsi le sort de leurs compagnons.

Mais pourquoi Ben Brace et son protégé se retrouvaient-ils seuls?

C'était pour empêcher le jeune garçon d'être tué et mangé que Ben Brace l'avait séparé de leurs anciens camarades, et ce ne fut qu'au péril de sa vie qu'il parvint à le soustraire au sort qui le menaçait.

Les maigres provisions sauvées du désastre se

trouvant épuisées, l'équipage avait demandé à l'unanimité la mort du mousse. La voix de Ben Brace seule s'éleva pour le défendre. Mais tout ce qu'il put obtenir fut un délai. On lui accorda jusqu'au lendemain matin.

Brace avait son projet en demandant ce sursis. Durant la uuit, tandis que les ténèbres les enveloppaient tous, il coupa les cordes qui attachaient les deux radeaux l'un à l'autre, et ils se trouvèrent ainsi séparés de leurs dangereux compagnons. Lorsqu'ils furent assez loin pour ne plus courir risque d'être entendus, ils usèrent de leurs rames afin d'augmenter la distance.

Toute la nuit ils continuèrent à nager contre le vent; enfin, au matin, ils se reposèrent; la mer était calme, et leurs ennemis ne pouvaient les voir; un espace de dix milles au moins était entre eux.

La fatigue causée par ces efforts prolongés, jointe à celle des jours précédents, avait anéanti le jeune garçon; il s'étendit sur le canevas et tomba aussitôt dans un profond sommeil. Ben Brace, craignant d'être poursuivi, examinait d'un œil inquiet la surface de la mer.

III

LA PRIÈRE

Après avoir attentivement scruté chaque point de l'horizon, et principalement le côté ouest, le marin reporta ses regards sur son compagnon toujours endormi.

— Pauvre garçon ! murmura-t-il, il est tout à fait abattu ; mais il n'y a rien d'étonnant, après la semaine que nous avons eue. Et penser qu'il a été sur le point d'être victime de ces scélérats ! Que je sois confondu, si une pareille émotion n'était pas faite pour lui ôter toute force ! Il l'a échappé belle ! Mais lorsqu'il aura pris un peu de repos, il faudra encore nous servir de nos rames. Il ne s'agit pas de retomber sur eux ! car ils ne feraient qu'une bouchée de

l'enfant, et ma vieille peau pourrait bien y passer aussi.

Le marin se tut et parut réfléchir aux probabilités d'une poursuite de la part de l'ennemi.

— Pour sûr! reprit-il, ils n'attraperont jamais notre catimaran * contre le vent; mais avec le calme que voilà, ils n'ont qu'à ramer pour nous rejoindre... ils sont nombreux, ils ne manqueront pas de bras... ils nous harponneraient facilement...

— Oh Ben ! cher Ben, sauvez-moi !

Ces mots s'échappaient des lèvres du jeune garçon toujours endormi.

— Il rêve ! dit le marin ; il croit que l'on vient pour le prendre comme la nuit dernière. Peut-être ferai-je bien de l'éveiller; cela vaudra mieux pour lui qu'un pareil cauchemar !

— Ils vont me tuer et me manger, venez à mon secours, Ben !

— Non, ils ne feront ni l'un ni l'autre. Que je sois confondu s'ils y parviennent, William ! lève-toi, mon enfant?

— Ah ! c'est vous, Ben, où sont ces monstres?

— A plusieurs milles derrière nous. Tu rêvais d'eux, c'est pour cela que je t'ai réveillé.

— Et vous avez bien fait; je croyais être encore en leur pouvoir.

* Catimaran, radeau servant de bac.

— Non ! non, mon enfant, ils ne te toucheront pas tant que j'aurai un souffle, je te le promets.

— Cher Ben ! vous êtes si bon ! vous avez risqué votre vie pour sauver la mienne. Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?

— N'en parlons plus, William, je crains bien, mon garçon, que cela ne nous serve pas à grand'-chose ; mais, si nous devons mourir, je préfère être dévoré par les requins à être mangé par mes semblables... tout, plutôt qu'une mort pareille ! Allons, ne nous décourageons pas ; ayons confiance dans la Providence, l'œil de Dieu est peut-être sur nous en ce moment. Je voudrais savoir prier ! mais on ne me l'a jamais enseigné. Et toi, petit ?

— Je sais le *Pater;* est-ce cette prière que vous voulez ?

— Sûrement ! On m'a dit que c'était la plus belle ; à genoux, garçon ! je m'unirai à toi en pensée.

Le mousse obéit et commença la sublime invocation des chrétiens. Le rude marin s'agenouilla près de lui, et, les mains croisées sur sa poitrine, écouta avec recueillement.

Après l'*Amen*, dit d'une voix solennelle, Ben inspiré d'un nouvel espoir, prit une rame et engagea son compagnon à en faire autant.

— Il faut gagner vers l'est, dit-il, afin de nous éloigner le plus possible de nos ennemis ; si nous pouvons seulement ramer une couple d'heures avant

que le soleil devienne chaud, je crois que nous n'aurons plus à craindre de les rencontrer. Ainsi, courage, petit! un bon coup de main, et tu seras libre ensuite de te reposer autant que tu le voudras.

Le marin s'assit au bord du radeau, se servant de la rame comme de la pagaie d'un canot. William, se plaçant du côté opposé, en fit autant, et le radeau commença à se mouvoir sur la calme surface de l'Océan.

L'enfant, bien qu'âgé de seize ans seulement, était habitué à manier l'aviron; il s'y était exercé bien longtemps avant de s'embarquer à bord de la *Pandora*, et son aide fut d'un grand secours à son protecteur.

Le radeau avançait rapidement à raison de deux ou trois nœuds à l'heure.

Bientôt une douce brise s'éleva, soufflant de l'ouest, ce qui les aida à marcher dans la direction où ils désiraient aller. Cependant le marin parut contrarié et inquiet :

— Je n'aime pas ce vent, dit-il à son compagnon; il nous empêche d'incliner vers l'est, c'est vrai; mais il en empêche aussi les autres, et avec la grande voile dont ils sont munis, ils peuvent filer sur nous plus vite que nous ne ramons.

— Et si nous essayions de tendre de la toile? demanda le jeune garçon, qu'en pensez-vous, Ben?

— J'y songeais petit; sans doute, nous le pouvons;

réfléchissons : nous avons sous nos pieds ce vieux prélart * et le grand foc ; le prélart seul sera assez large; mais comment nous procurer des cordes? Ah ! voici les écoutes du grand foc, et puis la barre de virevant et nos deux rames ; les rames suffiront; élevons-les, et étendons le prélart entre elles.

Le marin se leva, et ayant tiré le canevas d'entre les bordages et les espars, il fixa les deux rames verticalement sur le radeau, et tendit le prélart qui présenta alors à la brise une largeur de plusieurs mètres carrés; c'était tout ce que le radeau pouvait porter.

Il ne leur restait plus qu'à le gouverner de manière à lui faire tenir tête au vent; et ceci pouvait être obtenu au moyen de l'anspect en l'employant comme gouvernail.

Ce qui fut fait, et réussit admirablement; la voile s'enfla et ils filèrent bientôt leurs cinq nœuds à l'heure.

Il n'était pas probable que le grand radeau put aller plus vite, et tout danger d'être rejoint par lui avait donc disparu.

Cette certitude bien établie, le marin ne donna pas une pensée au péril auquel lui et son jeune compagnon avaient échappé; l'avenir qui se montrait à eux était trop terrible encore pour leur permettre

* Toile goudronnée dont les marins se servent.

d'échanger des paroles de consolation. Ils restèrent assis gardant un morne silence, interrompu seulement par le clapotement des vagues qui bouillonnaient de chaque côté du radeau.

IV

FAIM, DÉSESPOIR

La brise soufflait juste assez fort pour friser légèrement l'eau. Au bout d'une heure elle tomba; la mer redevint d'un calme absolu; on eut dit la surface unie d'un miroir.

Le radeau était encore immobile ; la voile improvisée ne servait plus qu'à amortir les rayons du soleil qui commençait à se faire sentir dans toute son intensité tropicale.

Ben n'engagea pas son compagnon à reprendre la rame, bien que le danger d'être atteint par l'ennemi fut toujours imminent.

Soit que son énergie l'eût abandonné en considérant leur situation désespérée, soit qu'il redoutât

moins d'être poursuivi, il ne semblait plus préoccupé d'avancer, et après avoir examiné l'horizon, il s'étendit sur le radeau, à l'ombre du prélart.

Le jeune homme, sur son invitation, lui avait donné l'exemple quelques instants auparavant, et dormait déjà.

— Je suis content qu'il repose, murmura Ben en se couchant auprès de lui, autrement, il souffrirait de la faim aussi cruellement que moi; si je pouvais dormir aussi! mais mon estomac me tiraille de façon à ne laisser aucune prise au sommeil! il y a quarante heures que j'ai mangé mon dernier morceau de biscuit — et plus rien! Je ne vois pas autre chose que nos souliers, et encore sont-ils si imbibés d'eau salée que je ne sais s'il n'en résulterait pas plus de mal que de bien; cela augmenterait notre soif qui est déjà assez forte. Dieu bon! rien à manger! rien à boire! Entendez la prière de William, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, sinon, avant peu, nous dormirons pour toujours!

Le monologue du marin se termina par un gémissement qui tira son jeune camarade du sommeil fiévreux dans lequel il était plongé.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il en s'appuyant sur son coude, et en regardant attentivement le matelot.

— Rien de nouveau, mon garçon, répondit Ben, qui ne voulait pas augmenter la tristesse de l'enfant.

— Je vous entendais gémir, j'ai cru que l'équipage était sur nous.

— Il n'y a pas de danger de ce côté; tant que ce calme durera, ils ne songeront qu'au baril de rhum ; et quand il sera vide, ils ne seront guère en état de nous poursuivre.

— Oh Ben ! que j'ai faim ! je mangerais n'importe quoi !

— Je sais cela, mon pauvre garçon ; et moi aussi, je m'arrangerais de la première chose venue.

— Vous devez en effet souffrir plus que moi, car vous m'avez donné la plus grosse part de biscuit; j'ai eu tort de l'accepter.

— Bah ! un morceau de plus ou de moins ne fait pas une grande différence ; cela ne changera rien à ce qui doit arriver.

— Que voulez-vous dire? demanda William, frappé de l'air sombre de son compagnon.

Ben resta silencieux.

— Ah ! je comprends, reprit l'enfant, il faut nous attendre à mourir !

— Non, non, William, pas cela ; il y a encore de l'espoir. Qui sait ce qui arrivera? Ta prière sera peut-être exaucée. Tu devrais la recommencer, il me semble que je pourrais mieux la suivre, car je l'ai sue autrefois ; il y a longtemps, longtemps, quand je n'étais pas plus grand que toi, et elle m'est

revenue à la mémoire en te l'entendant dire; à genoux, William!

Le jeune homme se rendit à ce désir et tous deux répétèrent la sublime invocation.

Quand ils eurent fini, le marin se leva et resta quelque temps à considérer les différents points de l'horizon; le faible rayon d'espoir qui avait éclairé son visage s'évanouit promptement; il ne résulta de son examen attentif rien de consolant : c'était toujours la mer bleue et immense, s'étendant sous le ciel bleu et infini.

Ils se recouchèrent silencieux et mornes.

V

FOI ET ESPOIR

Combien de temps restèrent-ils ainsi, c'est ce que ni l'un ni l'autre ne sut. Ils étaient étendus sur le dos, les yeux ouverts et tournés vers le ciel, dont pas un nuage ne venait rompre l'uniformité, lorsque tout à coup plusieurs objets passèrent rapidement devant eux, brillant comme des flèches d'argent qui auraient été lancées au-dessus du radeau; le soleil faisait scintiller leurs nuances nacrées. Ces oiseaux qui fendaient l'air, et qui étaient en réalité des citoyens de l'Océan furent à l'instant reconnus par le marin; « c'est un banc de poissons volants, » dit-il simplement sans changer de position.

Cependant un espoir lui vint en les voyant continuer à voler au-dessus du radeau, et si près, qu'ils

touchaient presque la toile goudronnée; il se leva vivement en disant :

— Si nous essayions d'en attraper? où est l'anspect ?

Il était possible qu'avec cette arme il réussit à abattre un ou deux de ces nageurs ailés qui, poursuivis par les bonites et les albatros, voltigeaient autour du radeau, mais il avait un moyen plus sûr dans le morceau de canevas qui servait de voile. Juste au moment où le marin levait son bâton, quelque chose de brillant passa devant ses yeux, et il aperçut un poisson qui se débattait dans les plis de la voile, aussi surpris que William sur le visage duquel il était lourdement tombé.

« Un poisson dans la main, vaut mieux que deux dans la mer » dit le proverbe; ce vieil adage revint sans doute à la pensée du marin, car au lieu de continuer à jouer de l'anspect, il se précipita sur la victime qui bondissait de ci de là, en essayant de regagner son élément.

Ce dénouement désiré par le poisson était particulièrement redouté par les deux marins, et pour l'empêcher, ils se laissèrent glisser sur leurs genoux et se mirent à le poursuivre avec autant de vivacité qu'une couple de terriers essayant d'attraper un rat.

Une ou deux fois William parvint à le prendre mais la créature armée de ses nageoires épineuses



avait toujours réussi à lui glisser entre les doigts.

Ben et William se demandaient s'ils réussiraient dans leur chasse, ou bien s'ils étaient condamnés à voir et à toucher une proie qui ne devait pas faire une connaissance plus intime avec eux.

Cette pensée navrante doubla l'énergie de Ben. Il résolut de suivre le poisson jusque dans la mer si cela devenait nécessaire, sachant que dans les premiers moments où il plongerait, le poisson serait plus facile à attraper. Mais tout à coup un moyen s'offrit, lui promettant un succès à peu près certain.

Le poisson n'avait pas quitté le canevas, ce que voyant, Ben saisit la lisière de la voile, et la soulevant précipitamment, il la doubla sur le captif qui se débattit en vain. Une pression énergique arrêta ses révoltes, et, lorsqu'on releva la toile, le prisonnier était étendu dessous, légèrement aplati et aussi mort qu'un hareng fumé.

— Vous voyez, William, dit Ben, c'est la réponse à notre prière. Courage ! celui qui nous donne cette nourriture peut aussi soulager notre soif, même au milieu de l'Océan amer.

VI

LES POISSONS VOLANTS

Les poissons volants sont une des curiosités de l'Océan.

On a toujours considéré avec surprise ce phénomène qui reste encore inexpliqué : une créature faite pour vivre dans la mer, s'élevant soudain à une grande hauteur pour ne retomber que beaucoup plus loin.

Un pareil fait doit intéresser l'observateur aussi bien que le naturaliste. Comme les poissons volants ne se montrent d'ordinaire que dans les chaudes latitudes, les personnes qui n'ont pas voyagé entre les tropiques, ont eu rarement occasion de les voir voler.

On se demandera naturellement à quelle *espèce* ils

appartiennent. La réponse serait aisée s'il n'y avait qu'un *genre* de ces curieuses créatures, mais il en existe plusieurs.

Deux espèces appartiennent au genre *trigla* ou *grenaut* auquel M. de Lacépède a donné le nom de *dactylopterus*.

L'une se trouve dans la Méditerranée ; souvent des échantillons, de douze à quinze pouces de longueur, sont apportés par les pêcheurs sur les marchés de Naples, de la Sicile, et il en arrive même jusqu'à Rome. L'autre espèce de grenaut habite l'Océan indien, les mers de Chine et du Japon.

Les vrais poissons volants cependant, ceux que l'on rencontre dans le grand Océan, et dont on parle le plus, sont d'une autre famille que les grenauts. Ils appartiennent à l'ordre des *exocets*, et par la forme ont une grande ressemblance avec le brochet commun. Ils habitent les mers tropicales ; pourtant on en a vu s'aventurer en été jusque sur les côtes de Cornwald en Europe, et sur les rives de Newfoudland en Amérique.

Les naturalistes ne s'entendent pas sur le caractère de leur vol. Quelques-uns assurent que ce n'est qu'un bond, et cette opinion prévaut généralement. Voici la raison qu'ils en donnent : tant que le poisson est dans l'air on n'observe aucun mouvement des ailes (nageoires pectorales) et après avoir atteint à la hauteur à laquelle ils s'élèvent par leur premier

élan, ils ne peuvent monter plus haut, mais s'abaissent graduellement jusqu'à ce qu'ils retombent dans leur véritable élément.

Ce raisonnement n'est ni clair ni concluant. Le pouvoir de se maintenir dans l'air sans mouvoir les ailes, appartient on le sait à plusieurs oiseaux tels que le vautour, l'albatros, le pétrel et autres.

En outre, il est difficile de concevoir un saut de vingt pieds en hauteur et de deux cents verges de long, car on a observé que le vol de *l'exocet* ou *gabot* *, a cette étendue et même davantage.

Il est probable que le mouvement participe du saut et du vol, qu'il commence par un bond hors de l'eau, et que l'impulsion ainsi donnée, est continuée par les nageoires étendues agissant dans l'air comme parachutes. On sait que le poisson peut alléger de beaucoup la pesanteur spécifique de son corps par le gonflement de la vessie natatoire qui, lorsqu'elle est remplie d'air, occupe presque l'entière cavité de l'abdomen. Il y a en outre dans la bouche une membrane qui peut être gonflée au moyen des ouïes. Ces deux réservoirs sont susceptibles de contenir un volume considérable d'air; et, comme le poisson a la faculté de les remplir ou de les vider à volonté, elles jouent sans aucun doute un rôle important dans le mécanisme de ce vol particulier.

* Adonis, faucon volant.

Une chose certaine c'est que le poisson volant tourne dans l'air; ce qui indiquerait quelque chose de plus que le simple pouvoir de sauter. En outre, ses ailes font un bruit perceptible et on les a vues même s'ouvrir et se fermer.

Un banc de poissons volants peut quelquefois être pris pour une troupe d'oiseaux blancs, bien que leurs rapides mouvements et l'éclat de leurs écailles — surtout quand le soleil brille — trahissent d'habitude leur vraie nature.

Leur apparition distrait les regards du marin et du voyageur, fatigués de la vue monotone de la mer.

Les poissons volants sont des êtres deshérités; pour échapper à leurs ennemis aquatiques, ils s'élèvent dans l'air, mais ils n'échappent souvent aux dents des *dauphins*, des *albiçores* et des *bonites* que pour tomber dans le bec des *oies sauvages*, des *fous*, des *albatros* et autres pirates emplumés.

La sympathie que leur sort inspirerait est bien atténuée, quand on sait qu'ils sont eux-mêmes, comme le brochet auquel ils ressemblent, d'impitoyables destructeurs.

VII

UN NUAGE CONSOLATEUR

Le poisson volant, tombé sous la dent des deux affamés du radeau, appartenait à l'espèce *exocet* ; il avait le dos couleur bleu acier, le ventre olivâtre et argenté; ses nageoires pectorales ou ailes, étaient grisâtres. Il pesait près d'une livre.

Ce ne fut, on le comprend, qu'une bien légère réfection pour deux estomacs à jeun depuis longtemps ; cependant Ben et William un peu soulagés, reprirent courage. Inutile de dire que le poisson fut mangé cru ; ni l'un ni l'autre ne songèrent à faire les dégoûtés ; ils trouvèrent même le mets assez friand ; ce fut de la quantité, non de la qualité, qu'ils se plaignirent.

Mais ce peu de nourriture ne pouvait leur suffire et leur faim en paraissait augmentée.

Peut-être l'eau salée, mêlée à la saveur âcre du poisson, produisit-elle cet effet; toujours est-il qu'après avoir mangé, les deux malheureux éprouvèrent bientôt l'horrible souffrance de la soif.

Une soif ardente est, en toutes circonstances, une cruelle torture; mais il n'est pas d'endroit où elle soit plus pénible à supporter qu'au milieu de l'Océan.

La vue de l'eau qu'on ne peut boire, la proximité de cet élément — aussi inutile pour apaiser la soif que le sable brûlant du désert — augmentent cruellement la souffrance. C'est en vain que vous trempez vos doigts dans les flots amers, et les portez à vos lèvres dans l'espoir de les rafraîchir; avaler cette eau, c'est vouloir étancher sa soif avec du feu liquide. L'humectation momentanée de la bouche et de la langue, est suivie d'un embrasement instantané des glandes salivaires.

Ben Brace le savait; aussi lorsque William ayant recueilli dans le creux de sa main, un peu d'eau salée, voulut la porter à ses lèvres, il l'en empêcha en lui disant qu'il n'en résulterait pour lui qu'une aggravation de souffrance.

Le vieux marin avait par bonheur dans l'une de ses poches, une balle de plomb qu'il donna à l'en-

fant, en lui conseillant de la tenir dans sa bouche et de la mâcher de temps en temps; par ce moyen la sécrétion de la salive se trouvant excitée, le mousse en obtint un peu de soulagement.

Ben lui-même porta la hache à sa bouche; en passant la langue sur le fer, et en suçant la lame, il arriva au même résultat.

Mais c'étaient là de pauvres expédients; boire, était devenu maintenant l'unique pensée des deux naufragés. Ils ne songeaient plus à manger, bien que toujours affamés.

La faim est une torture plus supportable que la soif. La première affaiblissant le corps, le système nerveux devient presque inerte, et l'on est moins sensible à la douleur; mais la soif laisse au corps toute sa force, pour souffrir.

Ils passèrent plusieurs heures dans cet état, gardant un silence presque absolu. Les paroles encourageantes que le vieux marin avait jusqu'alors adressées à son jeune compagnon, devenaient de plus en plus rares; de temps en temps il se levait et examinait l'horizon; puis, désappointé de nouveau, il retombait sur le canevas dans la torpeur du désespoir.

Il en fut soudain tiré par une circonstance qui n'avait point impressionné le mousse, bien qu'il l'eût aussi remarquée. Un nuage passait sur le disque du soleil. William s'étonnait qu'un accident aussi



ordinaire pût causer une émotion si forte à son ami. Celui-ci se tenait debout, les yeux levés vers le ciel, et ses regards si sombres quelques instants auparavant, brillaient maintenant d'espérance.

VIII

UN RÉSERVOIR EN TOILE

— Qu'est-ce donc Ben ? demanda William, vous semblez tout joyeux ; est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

— Il y a cela, garçon, répondit le marin en montrant le ciel.

— Quoi ! Je ne vois rien que ce grand nuage qui vient de passer sur le soleil ;

— Et c'est justement ce que je regarde, enfant, si je ne me trompe nous aurons tous les deux ce que désirons.

— De l'eau ! fit William dont les yeux brillèrent de convoitise. — Vous pensez que ce nuage annonce de la pluie, Ben ?

— J'en suis presque certain ; je n'en ai jamais vu de pareils qu'ils n'aient été suivis d'une ondée, et si le vent veut seulement les pousser de ce côté, nous serons sauvés. O Dieu ! abaisse ton regard sur nous dans ta miséricorde.

L'enfant répéta cette invocation.

— Regarde! cria le marin, le vent nous les amène, il souffle de l'ouest ? sûr comme je vis, nous aurons de la pluie ! Je vois déjà là-bas, à travers le brouillard, qu'elle commence à tomber ! c'est bien loin, à vingt milles peut-être, mais si le vent continue dans la même direction, elle arrivera jusqu'à nous.

— Dans ce cas, Ben, dit William, quel bien en résultera-t-il ? nous ne pourrons pas boire, nous n'avons rien pour retenir l'eau.

— Si, garçon, nous avons nos habits et nos chemises, si la pluie vient, elle tombera, ainsi qu'il arrive toujours dans ces parages, comme à travers une passoire et avant cinq minutes nous en serons imbibés ; alors nous tordrons chaque pièce de nos vêtements.

— Mais nous n'avons pas de vase, Ben, où mettrons-nous l'eau ?

— Dans notre bouche d'abord ; après... ah ! quel malheur ! je n'y avais pas encore songé — il ne nous sera pas possible d'en conserver une goutte. En tout cas, si nous nous désaltérons bien, nous pourrons

aller quelques jours. Je m'imagine que nous attraperions encore quelque autre poisson, si nous étions sûrs que l'eau ne nous manquera pas. Ah ! voici la pluie ! vois ces nuages noirs et l'éclair qui vient de les traverser ; c'est un signe certain ; étendons vite nos chemises, afin de ne rien perdre.

Tout en parlant Ben s'apprêtait à ôter sa jaquette, quand un objet qui frappa ses regards lui fit changer d'avis ; une exclamation s'échappa au même instant de ses lèvres : le prélart !

Et il se dirigea vers la pièce de canevas goudronnée étendue entre les deux rames.

— Rien pour mettre l'eau, dis-tu ? et que pense tu de ça ?

— Ah !... fit le mousse, qui comprit aussitôt le projet du marin.

— J'affirme, garçon, que nous tenons un vase assez grand pour contenir une douzaine de litres.

— Vous croyez que cela tiendra bien l'eau ?

— J'en suis sûr, c'est imperméable ; moi-même je l'ai enduit de goudron la semaine dernière, c'était juste ce qu'il nous fallait, et nous ne perdrons pas une goutte ; nous allons l'étendre un peu, en le faisant creuser au milieu ; et, alors, mon garçon, quand il pleuvra, nous aurons un étang assez large pour y nager. Hourrah ! regarde, regarde, comme la pluie avance vers nous, tenons-nous prêts — à

bas la grande voile ! laisse aller les écoutes * ! Et au lieu d'étendre notre toile au vent, comme dit la chanson, nous l'étendons à la pluie. Allons William ! du courage.

Le jeune garçon se leva pour aider son compagnon à lâcher les cordes qui avaient tenu le canevas étendu entre les rames.

Cette opération ne prit que quelques secondes.

Le marin avait pensé à tenir le prélart avec les mains, mais ayant eu le temps de réfléchir il trouva un moyen plus commode pour recueillir l'eau.

Avec le secours du clin-foc laissé sur le radeau, ils purent donner au prélart une forme circulaire, en ayant grand soin de bien en assujétir les bords, et ils obtinrent aussi une espèce de large cuvette qui pouvait en effet contenir une certaine quantité de liquide.

Il ne restait plus qu'à examiner le canevas pour s'assurer qu'il n'avait ni déchirures, ni trous par lesquels l'eau aurait pu s'échapper. Ce qui fut fait. Lorsque le marin se fut bien convaincu que tout était paré ! il prit la main de son jeune compagnon et tous les deux s'agenouillèrent, le visage tourné vers l'ouest, en regardant s'approcher les nuages dont ils attendaient un si grand soulagement.

* Cordage qui retient la voile.

IX

UNE DOUCHE BIENFAISANTE

Ils n'attendirent pas longtemps. L'orage arriva rapidement, et, à leur grande satisfaction, fondit en cataractes sur leurs têtes.

En une minute, le creux du prélart fut rempli d'une quantité d'eau suffisante pour étancher leur soif, et avant qu'une autre se fût écoulée, tous les deux, penchés en avant, les lèvres collées au canevas, aspiraient avec délices les gouttes de pluie presque aussi vite qu'elles tombaient.

Ils restèrent longtemps ainsi, se délectant de ce breuvage qui leur paraissait le plus délicieux qu'ils eussent jamais goûté ; ils burent avec avidité, sans dire un mot, durant plusieurs minutes.

Ils furent bientôt mouillés jusqu'aux os, mais au

lieu d'en être incommodés, ils s'en trouvèrent rafraichis, car leur peau était desséchée par les rayons d'un soleil brûlant.

— Petit William, fit Ben, ne te disais-je pas que celui qui nous a envoyé le poisson si à propos pouvait aussi soulager notre soif? Regarde, nous voici approvisionnés pour plusieurs jours.

— Espérons, cher Ben, que Dieu continuera à veiller sur nous.

— Je le crois fermement, dit le marin dont le visage reprit son expression de gaieté habituelle; — comment en douter après les preuves que nous avons déjà eues de sa bonté ? mais, n'oublions pas que nous ne devons rien négliger de ce que nous pouvons faire par nous-mêmes. « Aide-toi le ciel t'aidera » si nous laissions perdre maintenant notre provision nous mériterions de mourir de soif.

— Que faut-il faire Ben ? Comment la conserver ?

— C'est juste ce que je cherche. La pluie va cesser dans quelques instants ; ce sont de ces ondées soudaines qui ne durent pas plus d'une demi-heure dans cette latitude. Je connais cela. Après, le soleil plus ardent que jamais, tarira l'eau plus vite qu'elle n'est tombée, si nous la laissons exposée à ses rayons, et ce prélart ne serait pas longtemps à redevenir aussi sec que le plumage d'un fou *.

* Oiseau aquatique de la Jamaïque.

— Oh ! mon Dieu ! comment l'empêcher de s'évaporer ?

— Laisse-moi une minute de réflexion.

Le marin resta quelques instants silencieux dans une attitude pensive, tandis que William le regardait avec anxieté.

Bientôt la joie que refléta le visage de Ben apprit à son compagnon qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait.

— Je l'ai ! cria-t-il.

— En vérité ? fit le jeune homme.

— Tu vois, garçon, que le prélart tient l'eau aussi bien qu'une bouteille... Je l'ai goudronné moi-même, et j'avais apporté à ce travail le plus grand soin ; heureusement, hein, petit ?

— Certes !

— Que cela te serve de leçon — chose bien faite tourne toujours à notre avantage — mais, vois, le soleil reparaît, et comme je te l'ai dit, plus chaud que jamais. Il n'y a pas un moment à perdre ; prends une bonne gorgée avant que je mette le bouchon à la bouteille.

William sans comprendre le projet de son compagnon, but copieusement, Ben en fit autant.

Alors se relevant d'un air satisfait, il mit l'enfant au courant de ce qu'il voulait faire.

L'idée du marin était assez ingénieuse ; elle consistait à donner au prélart la forme d'une outre, en réunissant les bords, et les serrant fortement. Cela devait être fait avec beaucoup de soin, afin de ne

pas renverser le liquide. Il s'en répandit bien un peu cependant, mais ce fut une perte à peine sensible.

Tandis que Ben tenait à deux mains les plis fortement serrés, William passait autour du sac improvisé une corde, à laquelle il avait déjà fait un nœud coulant ; puis assujettissant un des bouts du filin à l'une des rames plantées verticalement, il tira dessus de toutes ses forces.

L'outre fut bientôt fermée assez solidement pour rendre à Ben le libre usage de ses mains.

Le prélart, ainsi transformé, ressemblait à l'estomac de quelque énorme animal couvert de goudron. Il était nécessaire cependant, pour empêcher l'eau de fuir par le haut des plis, de le suspendre ; ce qui fut fait en l'attachant à l'une des rames qui servaient de mâts.

X

LE PILOTE POISSON

En se voyant ainsi protégé par une nouvelle intervention de la Providence, le marin reprit courage, et résolut de ne négliger rien de ce qui pourrait les aider à sortir de leur situation périlleuse.

Ils possédaient une provision d'eau qui, bien ménagée, devait durer plusieurs semaines. Il fallait maintenant aviser à se procurer assez de nourriture pour soutenir leur vie jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un vaisseau, car ils ne songeaient pas, bien entendu, à un autre mode de salut.

Les poissons ne manquaient pas autour d'eux; la difficulté c'était de les prendre avec les pauvres moyens dont ils disposaient.

Cependant il fallait essayer, et ils commencèrent leurs préparatifs de pêche.

Il s'agissait d'abord de se procurer hameçons et lignes. Par bonheur, les deux compagnons retrouvèrent sur leurs vêtements quelques épingles avec lesquelles le marin fabriqua deux ou trois hameçons assez primitifs. Pour faire une ligne on détortilla une corde, et l'on donna à l'un des brins la finesse nécessaire ; un morceau de bois que l'on tailla servit de flotteur, et la balle de plomb à laquelle William avait en vain demandé un soulagement à sa soif, fit couler la ligne au fond de l'eau, les os et les nageoires du poisson volant servirent d'amorce ; elle devait être médiocrement attrayante, pas un morceau de chair n'y ayant été oublié ; mais Ben espérait que quelque poisson inexpérimenté s'y laisserait prendre.

La pluie avait cessé, la brise n'agitait plus la surface de la mer, les nuages avaient disparu du ciel, et le soleil était aussi radieux et aussi chaud qu'auparavant.

Ben, debout sur le radeau, la ligne à la main, cherchait de l'œil sa proie. William, de l'autre côté, était armé aussi et se tenait au guet.

Leur pêche paraissait devoir rester infructueuse; pas un dos écailleux ne se montrait, depuis une heure ils attendaient vainement; tout à coup l'enfant poussa une exclamation de surprise; son

vieux compagnon tourna les yeux de son côté.

Un poisson venait de paraître, et William jeta sa ligne devant lui.

La joie du jeune homme diminua beaucoup quand il vit que le marin ne la partageait point; son front paraissait au contraire assombri.

Et pourquoi cet air désappointé de Ben?

La petite créature qui venait de se montrer, était une des plus jolies de la race nageante ; de couleur bleu d'azur, avec des bandes transversales plus foncées formant des bagues autour de son corps.

— Inutile de jeter notre ligne, William, dit le marin, celui-ci ne prendra pas l'amorce.

— Pourquoi? demanda l'enfant?

— Parce qu'il a autre chose à faire; j'affirme que son maître n'est pas loin.

— Qui est-ce donc?

— Le pilote! — Il arrive, c'est lui qui l'a envoyé.

— De qui parlez-vous, Ben?

— Je dis que le requin suit. Regarde là bas... Ils sont deux, aussi sûr que me voilà; et de la plus grande espèce encore! jamais je n'en ai vu une telle paire! Ils ont des nageoires comme des voiles de tréou ; le pilote est parti pour les guider. Que je sois pendu, s'ils ne viennent pas de ce côté!

William regarda dans la direction indiquée par son compagnon, et aperçut deux nageoires dorsales qui pointaient de plusieurs pieds au-dessus de l'eau;

il reconnut qu'elles appartenaient au *requin blanc*, car il en avait déjà vu de cette espèce en plusieurs occasions.

Le *pilote*, après s'être avancé à quelques brasses du radeau, avait plongé subitement pour avertir les requins, maintenant il s'avançait devant eux comme pour leur montrer le chemin.

La voix un peu émue de son compagnon fit comprendre au jeune homme que le voisinage de ces monstres pouvait offrir quelque danger. A dire vrai, Ben ne les avait point reconnus sans en ressentir un peu d'alarme. Sur le pont d'un vaisseau, on les eût dédaignées, mais sur la frêle embarcation qui portait les naufragés, leurs pieds effleurant presque le niveau de la mer, il était possible que les requins songeassent à les attaquer.

Le marin avait souvent entendu parler d'histoires semblables; il était donc naturel qu'il se sentît inquiet de leur approche.

Mais il n'eut pas le temps de se livrer aux conjectures; à peine finissait-il de parler que le plus avancé des requins battit l'eau de sa large queue fourchue et donna une telle secousse au radeau en s'en approchant, qu'il faillit le faire chavirer.

L'autre requin ayant regardé de côté, attrapa dans son énorme bouche l'extrémité de la baderne des mâts majeurs, et broya un morceau de l'espart comme s'il se fût agi d'un biscuit.

Il l'avala presque instantanément, puis se retournant dans l'eau, il parut vouloir commencer le combat.

Ben et le jeune garçon avaient laissé tomber leurs lignes ; le premier saisit instinctivement la hache, William prit l'anspect, tous les deux se tenant prêts à recevoir l'ennemi.

Ils ne restèrent pas longtemps en suspens. Le requin qui avait été le premier agresseur se présenta encore ; il arriva avec la rapidité d'une flèche, éleva la tête au-dessus de l'eau, et avança ses hideuses mâchoires sur le radeau.

Les frêles planches qui portaient les marins furent sur le point d'être retournées, mais ni l'un ni l'autre n'étaient disposés à céder sans combattre.

Jetant un bras autour du mât pour se donner un appui, et levant sa hache, Ben lança à l'ennemi un coup formidable. La lame tomba juste au milieu des naseaux, et fendit la chair cartilagineuse à une profondeur de plusieurs pouces, laissant les os à découvert.

L'endroit ne pouvait être mieux choisi; si énorme et si vigoureux que soient les requins blancs, un simple coup de hache ou de masse, asséné d'une main ferme sur le nez, suffit pour les tuer.

C'est ce qui arriva avec celui de Brace; il roula sur le dos, et après une ou deux secousses de sa large queue, et un tremblement de tout son



corps, il ne flotta plus que comme une épave.

William n'avait pas été aussi heureux avec son adversaire, quoiqu'il eût réussi à l'éloigner. Ayant frappé avec son anspect dans une direction horizontale, il avait poussé le bout de son arme droit entre les mâchoires du monstre, pendant qu'il élevait sa tête sur le radeau, la gueule toute grande ouverte.

Le requin saisit l'anspect dans sa double rangée de crocs, et d'un mouvement brusque, l'arracha des mains du jeune garçon, puis se reculant, il broya l'instrument en petits fragments qu'il avala comme du pain. Après que le monstre eut consommé cette singulière friandise, il disparut sous l'eau à la grande satisfaction de Ben et de William. Avait-il pris l'alarme en s'apercevant du sort de son compagnon? — C'était une question de peu d'importance pour les deux marins, qui ayant constaté sa fuite, et voyant leur second ennemi étendu sur le dos, ne purent retenir une exclamation de triomphe.

XI

UN DINER DE CARÊME

Le requin au museau fendu flottait à la surface de l'eau, ses nageoires agitées convulsivement.

Quelqu'un ne connaissant pas la persistance vitale de ces monstres de l'Océan, eût pu supposer qu'il vivait encore et essayait de s'enfuir, mais Ben ne s'y trompa point ; il en savait autant sur ces hideuses créatures que les plus vieux marins de l'Atlantique. Il avait vu entre autres exemples, à bord d'un vaisseau, un requin qui fut rejeté à la mer après qu'on lui eut ouvert le ventre et retiré les intestins, ce qui ne l'empêcha pas de remuer ses nageoires et de s'éloigner du navire à une certaine distance.

Un requin peut être coupé en deux, avoir la tête séparée du corps, et montrer encore dans chacun de

res tronçons des signes de vie, et cela, pendant plusieurs heures.

L'endroit vulnérable du monstre est, comme nous l'avons dit, le museau.

— Je l'ai attrapé juste où il fallait, s'écria Ben triomphant, il ne nous inquiétera plus maintenant; où est l'autre ?

— Parti de ce côté, répondit William en étendant la main dans la direction prise par le second requin ; il m'a arraché l'anspect et l'a broyé en morceaux.

— C'est heureux, garçon, que tu aies laissé aller le bâton, autrement le monstre aurait bien pu t'entraîner avec lui. Je ne pense pas qu'il revienne après la réception que nous lui avons faite ; quant à l'autre, c'est fini ! Mais il enfonce, je crois ? ah ! empêchons cela ! vite. William, passe-moi cette corde, il ne faut pas le laisser aller au fond. Tu parles d'attraper du poisson avec des lignes et des hameçons ?... ah ! ah ! voilà qui enfonce tout ton frétin ! Si nous pouvons le mettre en sûreté, nous aurons de quoi passer notre carême. Là, maintenant, tiens-toi sur l'autre bord du radeau de façon à me faire contre-poids ; c'est cela !

Tandis que le marin donnait ces instructions, il faisait un nœud coulant à l'une des extrémités de la corde que William venait de lui tendre. Jeter le nœud dans l'eau et le passer autour de la mâchoire supérieure du requin ne fut que l'affaire d'un instant,

et la corde attachée à l'une des rames maintint la carcasse du monstre à la surface de l'eau.

Pour plus de sûreté, Ben reprit la hache, et se penchant sur le bord du radeau, frappa à plusieurs reprises la mâchoire supérieure de l'animal.

— Allons, William, dit-il ensuite, un peu de patience, et je vais te couper un filet dans la partie la plus tendre. Prends la corde et tire-la un peu afin que je puisse arriver jusqu'à lui.

Le jeune homme obéit; Ben saisit une des nageoires et avec son couteau enleva une large tranche au flanc du poisson. Inutile de dire que le filet du requin fut encore mangé cru ; mais c'était un petit inconvénient pour des hommes sur le point de mourir de faim ; auraient-ils eu d'ailleurs la possibilité de le faire cuire qu'ils n'en auraient pas pris le temps.

Après avoir apaisé leur appétit et bu largement, Ben et William se sentirent non-seulement soulagés, mais encore pleins d'espoir en l'avenir.

Le poisson volant, la pluie, le requin pouvaient il est vrai, être des dons du hasard, mais ces secours, arrivés en temps si opportun, n'étaient-ils pas plutôt accordés à leurs prières ? Ils y virent la main de la Providence et prirent courage.

La situation, malgré ces secours inattendus, était loin pourtant d'être rassurante. Il s'agissait de tenir conseil. Qu'un orage vînt à s'élever ou même un simple coup de vent, non-seulement leur outre cou-

rait risque d'être crevée, mais leur frêle embarcation pouvait être brisée et coulée.

Dans une latitude plus au Nord ou plus au Sud où les ouragans sont fréquents, ils n'auraient pu compter se tenir à flot plus d'une semaine ; heureusement, le radeau se trouvait dans cette partie de l'Océan Atlantique connue par les premiers navigateurs espagnols sous le nom de : *Latitudes des chevaux*, et Ben savait que les orages y sont extrêmement rares ; les calmes trop prolongés étant plutôt le danger qui atteint ordinairement les navires.

Ben ne resta pas plus longtemps inactif; s'il croyait à l'intervention de la Providence, il croyait aussi qu'elle veut qu'on s'aide soi-même, et il était prêt à tous les efforts que les circonstances exigeraient

XII

UN REQUIN FUMÉ

La chair du requin et la provision d'eau si singulièrement obtenue devaient, bien ménagées, durer plusieurs jours ; il fallait seulement aviser au moyen de les conserver, et ce fut aussi la grande préoccupation de Ben et de son compagnon.

Quant au liquide, ils ne pouvaient que couvrir le prélart qui le contenait, de plusieurs morceaux de la toile épargnée, afin de le préserver de l'action du soleil.

Mais le requin, abandonné à lui-même, se gâterait inévitablement et deviendrait sous peu une nourriture impossible, même pour des hommes manquant d'autres aliments. Ils tinrent conseil et se souvinrent que l'on faisait sécher au soleil la

chair de quelques poissons, de la merluche et du hareng, par exemple. Pourquoi ne pas recourir au même moyen? Il n'y avait qu'à dépecer l'animal en tranches bien minces que l'on suspendrait au sommet des rames. Le soleil de la zone torride qui dardait avec tant d'intensité au-dessus de leurs têtes, se chargerait de la préparation. Cette chair pourrait alors se conserver des semaines et même des mois entiers.

Ce plan fut aussitôt exécuté que conçu. Ben taillait depuis quelques minutes dans le squale; quand il laissa échapper une exclamation de surprise.

Son jeune camarade remarqua le sourire de contentement qui entr'ouvrait ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Ben? demanda-t-il joyeusement.

— Regarde ici, garçon, répondit le marin en posant une main sur l'occiput de l'enfant et en lui faisant ainsi incliner la tête jusqu'au bord du radeau, afin qu'il pût voir dans la mer — dis-moi ce que tu aperçois.

— Où donc? fit William.

— Là. Ne remarques-tu rien tout contre le ventre du requin?

— Comme je vis! s'écria le mousse, c'est un petit poisson! — Il a tout au plus un pied de long — mais que fait-il là?

— Il est attaché au requin.

— Que voulez-vous dire, Ben ?

— Je dis qu'il s'est collé contre le monstre, comme une barnacle * à un vaisseau, et j'espère qu'il y restera jusqu'à ce que je mette ma griffe sur lui, ce qui ne sera pas long ; passe-moi un bout de corde, vite !

L'enfant tendit à son compagnon un filin : Ben y fit un nœud coulant qu'il jeta adroitement autour du poisson adhérent au ventre du squale, et si bien qu'il fallut, pour l'en détacher, que le vieux marin usât de toute la force de ses mains.

Il y réussit cependant, et d'un vigoureux effort il amena le parasite tout frétillant sur le radeau. Il ne lui fut pas permis de continuer longtemps ses exercices ; Ben, qui tenait son couteau ouvert, le lui enfonça dans le corps.

— A quelle espèce appartient celui-ci ? demanda William en l'examinant de près.

— C'est un suceur.

— Je n'en avais jamais entendu parler. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

— Ma foi, tout ce que je sais, c'est que ces poissons s'attachent aux squales, et seulement à cette espèce que l'on nomme : *requins blancs;* quant à ce qu'on dit qu'ils les sucent et vivent d'eux, je n'en crois pas un mot ; j'en ai vu s'attacher de la même

* Espèce d'huître qui s'attache aux charpentes de hêtre et de sapin et à la coque des vaisseaux.

façon au doublage des vaisseaux et aux roches sous-marines, et ils n'en pouvaient rien tirer pour leur nourriture, n'est-il pas vrai?

— Certainement.

— En outre, j'ai vu ouvrir les estomacs de quelques-uns, et ils étaient pleins de *water creepers;* je parie que si nous fendons le ventre à celui-ci, nous y trouverons la même substance.

— Et pourquoi alors se collent-ils aux requins et aux vaisseaux; pouvez-vous me l'apprendre, Ben?

— J'en ai entendu dire la raison et elle me paraît bonne — par un médecin que je servais et qui savait tout. Il prétendait que ce poisson est un mauvais nageur, et c'est mon opinion aussi; la petitesse de ses nageoires le prouve. Le docteur affirmait donc qu'il s'attache ainsi aux requins et aux vaisseaux pour être transporté de place en place; aussitôt qu'il aperçoit quelque grimpereau dont il fait sa nourriture, il fond sur lui, puis revient aussitôt s'accrocher à son remorqueur.

— Est-ce cette singulière chose sur le derrière de la tête qui lui permet de s'y retenir?

— Oui, et ce qui te paraîtra curieux, c'est que, si tu essayais de le tirer en haut ou en arrière, tu n'y réussirais pas en employant toute ta force, ni moi non plus; il faut le pousser en avant comme tu viens de me le voir faire, ou tu le mettrais en pièces avant de le détacher.

— Je vois, dit William en examinant le poisson, qu'il y a des rangées de petites dents sur cette singulière excroissance, toutes tournées vers la queue, c'est ce qui l'empêche, je suppose, de céder en arrière ?

— Sans aucun doute, garçon, mais peu importe pour l'instant ; finissons de sécher le requin, et lorsque nous nous sentirons de l'appétit, nous partagerons le suceur, car je puis t'assurer que c'est un excellent morceau. J'en ai souvent mangé dans les îles du Sud, mais ils étaient plus grands que celui-ci.

XIII

LES POISSONS UCEURS

Le poisson qui venait de tomber si singulièrement entre leurs mains, était, comme Ben l'avait affirmé, le suceur *echeneis remora* — une des plus curieuses des créatures qui peuplent l'Océan, non pas tant par son apparence extérieure que par ses habitudes.

Le corps chez ces individus est noir et uni, la tête de forme hideuse, les nageoires courtes et largement étendues; la bouche est très-grande, les mâchoires amplement garnies de dents, le gosier, le palais et la langue hérissés de courtes épines, les yeux noirs.

L'excroissance que forme le *suçoir* sur le sommet de la tête, consiste en plusieurs lames osseuses juxtaposées de manière à former une surface

ovale et dont les bords sont armés de petites tentacules ou dents, ainsi que William l'avait observé.

Les *sucets* s'attachent aux requins, aux rochers, aux vaisseaux, aux baleines, aux tortues, et aux grandes espèces d'albaçores. Ils se nourrissent de vermisseaux maritimes, mais jamais au détriment de leur remorqueur. Ils sont souvent la proie des autres poissons, mais les requins ne les attaquent point.

Lorsque le squale auquel ils adhérent est amené sur un vaisseau, les *sucets* suivent le bâtiment dans toutes ses évolutions. On peut alors facilement les prendre à la ligne. Lorsqu'ils ont mordu, il faut, pour les attraper, retirer vivement l'hameçon, sans cela ils gagneraient rapidement les flancs du navire et s'y fixeraient si fermement qu'il serait impossible de les en arracher.

Il existe plusieurs espèces de *sucets*, nous venons de décrire la plus commune; la plus grande se trouve dans l'océan Pacifique : c'est l'*echeneis australis.*

L'*echeneis* était connu par les navigateurs espagnols sous le nom de *remora*; c'est le même que Colomb trouva chez les naturels de Cuba et de la Jamaïque, *apprivoisé et dressé à pêcher la tortue.*

Voici de quelle manière les Caraïbes s'en servaient : ils nouaient une corde à un anneau fixé à la queue du poisson qu'on rejetait alors à la mer;

l'autre bout de la corde était amarré à un arbre ou à un rocher du rivage; le remora, laissé libre, ne manquait jamais, selon son habitude, de se cramponner à quelque grande tortue — ces chéloniens étant aussi prisés des anciens caciques que des gourmets modernes.

De temps en temps, le pêcheur regardait sa ligne, et lorsque une certaine tension l'avertissait que le remora était en contact avec la tortue, il tirait à lui jusqu'à ce que l'animal fut amené à proximité de son bâton, et la capture était faite.

Les tortues les plus énormes peuvent se prendre ainsi, car le tirage se faisant sur la queue du remora, c'est-à-dire en arrière, le poisson suceur ne peut être détaché à moins d'efforts extraordinaires.

La même pêche se pratique encore sur les côtes du Mozambique.

Une plus petite espèce de remora se trouve dans la Méditerranée. On lui supposait autrefois le pouvoir de contrarier la marche des navires, en s'attachant à leur quille, et en les poussant dans une direction opposée. Une autre croyance ridicule était celle-ci : on assurait que lorsqu'un criminel sous la main de la justice, parvenait à faire accepter à son juge un morceau de la chair de ce poisson, il se passait un long temps avant que le verdict de sa condamnation pût être rendu.

XIV

UNE VOILE EN CHAIR DE REQUIN

Le soleil commençait à se coucher, lorsque les deux marins achevèrent leur besogne. Le radeau avait changé d'aspect. Entre les deux rames plusieurs cordes, étendues transversalement, supportaient les tranches minces et longues de la chair du squale, qui venaient d'y être suspendues ; à quelque distance on eût pu les prendre pour une voile, et elles en tenaient lieu en réalité, car leur surface présentait une étendue assez large à la brise qui venait de s'élever, et l'embarcation filait avec rapidité.

Le marin ne fit d'abord aucun effort pour la gouverner ; atteindre la terre était tout à fait hors de question. Ils n'avaient qu'un espoir de délivrance,

c'est que quelque vaisseau les aperçût; or un navire pouvait aussi bien venir d'un côté que d'un autre; peu importait donc vers lequel des trente-deux points du compas; leur radeau se dirigeait: cependant Ben pensa différemment après avoir réfléchi. A l'ouest, il ne savait à quelle distance, le grand radeau et son équipage erraient comme eux à la merci des vents et des vagues. Peut-être quelques-uns de ceux qui le montaient avaient-ils subi le sort destiné à William, en servant de nourriture aux autres affamés.

Il ne fallait pas s'exposer à retomber entre leurs mains.

Le vieux marin, en sentant la brise s'élever, regarda d'un air soucieux le soleil couchant, afin de s'assurer dans quelle direction ils étaient emportés; et une expression de contentement se peignit bientôt sur ses traits hâlés.

— Le vent nous pousse à l'Est, dit-il, et c'est assez rare, dans ces latitudes. Cela ne durera pas longtemps. Enfin, peu importe, pourvu qu'il ne nous fasse pas filer de l'autre côté.

William comprit parfaitement la pensée de Ben; plus d'une fois les regards du jeune mousse avaient erré à l'Ouest, non pour tâcher de découvrir le vaisseau sauveur, mais dans la crainte de voir apparaître le grand radeau.

Après avoir terminé leur travail, l'homme et l'en-

fant se sentirent sérieusement fatigués ; Ben cependant resta debout, occupé à surveiller l'horizon : William se coucha sur les planches de l'embarcation.

— Garçon, dit le marin d'un ton paternel, étends la voile sous toi, et fais un somme ; il est inutile que nous veillions à deux ; je ferai sentinelle jusqu'à la nuit, et alors je suivrai ton exemple. Allons, dors, mon enfant.

William ne fit pas d'objection, et après s'être installé suivant le conseil de Ben, il s'endormit profondément.

Le marin continua de veiller jusqu'à la tombée du crépuscule, toujours court dans ces latitudes, et ne renonça à sa faction que lorsque l'obscurité fut complète.

La nuit menaçait d'être sans lune. Quelques rares étoiles brillaient faiblement et permettaient seulement de distinguer la voûte céleste de l'immense nappe d'eau. Un vaisseau, même toutes voiles étendues, n'aurait pu être aperçu à la longueur d'une encâblure.

Convaincu de l'inutilité de sa veille, il s'étendit à côté de son jeune compagnon, et comme lui oublia bientôt son inquiétude dans un sommeil réparateur.

XV

LA VOIX MYSTÉRIEUSE.

Tous les deux restèrent ainsi pendant plusieurs heures, insoucieux des périls présents et à venir qui les menaçaient, reposant aussi profondément que s'ils eussent été sur une couche moelleuse, sous un toit ami, et pourtant les frêles planches qui les portaient, avaient à peine deux fois la longueur de leurs corps, et ils allaient à la dérive, sur l'Océan immense.

La brise était douce et les poussait toujours à l'est; le léger clapotement des vagues autour du radeau, loin de troubler leur repos, les berçait au contraire.

Le mousse, rafraîchi par un long somme, se réveilla le premier; la nuit était avancée; la pluie

tombait. Il se leva et regarda le ciel qui était noir comme de l'encre; tout à coup un éclair sillonna les nues et éclaira la mer, puis tout redevint obscur comme auparavant.

Ni l'éclair ni les nuages menaçants ne pouvaient troubler William; il avait trop l'habitude de ces ondées subites pour craindre une douche venue de la voûte céleste; cependant, au lieu de se remettre sur son dur oreiller, il resta debout, écoutant, comme si un bruit étrange eût frappé ses oreilles.

Était-ce l'appel de la mouette, la plainte de la frégate, ou la note rude du nelly? Rien de tout cela, le mousse connaissait les cris de la plupart des oiseaux de mer; il avait entendu une voix — celle d'un enfant — qui semblait parler et se plaindre.

Devait-il éveiller son compagnon qui avait tant besoin de repos, pour lui faire part d'une supposition absurde? Le brave marin ne se plaindrait pas de son sommeil troublé, mais il se moquerait de lui avec raison.

Il résolut de ne plus faire attention à ce bruit étrange, et de se recoucher; à peine venait-il de prendre cette résolution que la voix se fit entendre de nouveau, et plus distinctement, comme si elle se fût rapprochée; c'était celle d'une petite fille, à n'en pas douter.

Décidément, il fallait réveiller le marin.

— Ben! Ben!

— Oh! oh! quel tapage. Est-ce toi, William? Qu'est-ce qu'il y a?

— Ben, j'entends quelque chose.

— Et qu'est-ce que cela a d'extraordinaire? Ah! garçon, je faisais un bon rêve quand tu m'as réveillé! Enfin que veux-tu dire?

— J'ai entendu une voix.

— Une voix humaine?

— On dirait celle d'une petite fille.

— Sur l'honneur, William, tu deviens fou. Voyons, tâte-toi un peu, es-tu dans ton bon sens?

— Parfaitement, Ben, je l'ai entendue deux fois; Et tenez, écoutez...

— S'il n'y avait pas les mouettes, les fous et les poules, pour crier et babiller juste comme des enfants, je serais étonné; mais il existe de toutes ces créatures au milieu de l'Océan, et des sirènes aussi, et je ne crois pas à autre chose...

Tout à coup le vieux marin se leva et sembla écouter de toutes ses oreilles, un son venait de se mêler au gémissement monotone de la brise, et c'était, sans nul doute, la voix d'un homme.

— Nous sommes perdus, William! C'est la voix de Legros! Le grand radeau est près de nous; il n'y a pas d'espoir d'échapper à nos ennemis... nous n'avons plus qu'à mourir!

XVI

AUTRES ÉPAVES.

Si la nuit n'eût pas été aussi sombre, les voix que le vent apportait à Ben et à son compagnon ne les eussent pas tant effrayés. Ce n'était ni celle de Legros, ni celles d'aucun de ses grossiers compagnons.

Au lieu du grand radeau, ils auraient vu des planches de bois noircies et charbonnées par le feu, des morceaux d'espars avec des voiles et des cordages traînant après eux; ici et là, une tonne s'enfonçant dans l'eau par la pesanteur de son contenu; des débris de malles, des chaises de cabines, des barriques, des rames, des anspects, et autres pièces du mobilier maritime, se balançant sur l'Océan, et

emportées de côté et d'autre, au gré de la brise capricieuse.

Le marin n'aurait pas tardé à reconnaître, s'il eût fait jour, dans ces objets épars, les débris du navire incendié, la *Pandora* ; et il en aurait ressenti une véritable satisfaction, car il y eut vu le moyen de fortifier sa frêle embarcation, à peine assez solide pour le porter lui et son compagnon et incapable à coup sûr de résister au plus léger coup de vent.

Parmi les épaves était un radeau, pas beaucoup plus large que celui occupé par Ben et William, mais de construction différente. Plusieurs planches charbonnées, un canapé, une chaise de bambou avaient été grossièrement liés ensemble par des cordes. Ces objets seuls n'eussent constitués qu'une bien grossière embarcation, et moins sûre encoreque la leur, sans un arrangement que Ben n'avait pas eu le temps de faire à la sienne : sur les bords étaient rangés des muids vides, qui, ayant été bondonnés pour les garantir contre l'invasion de l'eau, tenaient le tout à flot, de telle sorte que le radeau aurait pu porter une tonne ou deux sans enfoncer.

Ben aurait encore remarqué un plus petit baril attaché solidement aux planches, mais qui évidemment n'était pas là pour aider à soutenir l'embarcation, puisqu'il se trouvait presque entièrement submergé.

Tous ces objets ne pouvaient avoir été réunis par l'effet du hasard ; sans nul doute une volonté intelligente avait présidé à leur arrangement.

Un homme en effet se tenait dans l'espace laissé libre au milieu des tonnes ; c'était un nègre dont la peau brillait comme de l'ébène. Son large crâne carré, couvert d'une épaisse végétation de laine frisée, si courte et si serrée qu'elle paraissait bourrée dans la peau , une paire d'énormes oreilles s'avançant de chaque côté de la tête, et, s'étendant presque aussi loin, une bouche, véritable gouffre béant, formée de deux lèvres épaisses et proéminentes, donnaient à sa face une ressemblance parfaite avec celle d'un orang-outang.

Malgré ces traits peu gracieux, la physionomie était loin d'être hideuse ou même désagréable. Une double rangée de dents blanches brillaient entre les lèvres rouges qu'écartait habituellement un aimable sourire, et l'impression résultant de l'examen général était que le propriétaire de ce visage devait avoir une bonne nature. En ce moment une expression de sombre mélancolie contractait les traits du nègre, assis sur les planches dans une attitude pensive.

En face de lui, à moitié couchée sur une pièce de voile, une petite fille de dix à douze ans regardait tour à tour l'Océan et son noir compagnon.

Elle avait le teint olivâtre et de longs cheveux

noirs qui retombaient en boucles sur ses épaules. Tout individu ayant voyagé sur les côtes d'Afrique, eût immédiatement reconnu dans les traits de l'enfant, le type de la race mêlée provenant de l'union des colons portugais avec les indigènes.

XVII

COMMENT BOULE-DE-NEIGE S'ÉCHAPPA DU NÉGRIER.

L'homme et la petite fille étaient seuls sur le nouveau radeau : inutile de dire qu'ils faisaient partie des naufragés du négrier. Mais le noir n'avait pas été embarqué comme *bois d'ébène* ; il comptait dans l'équipage, c'était le seigneur et maître de la *caboose*, le cuisinier du bâtiment, connu sous le sobriquet de « Boule-de-Neige. »

Bien que né esclave, et d'origine africaine, il jouissait depuis longtemps de la liberté ; il avait servi en qualité de cuisinier sur plus de vingt vaisseaux, et parcouru le globe en tous les sens.

A la condition d'avoir de bons gages et une soute bien remplie, le noir, malgré son honnête nature,

s'inquiétait peu de la moralité de l'équipage du navire qu'il montait, et ce n'était pas la première fois qu'il servait sur un négrier. Cependant il n'avait jamais rencontré si mauvaise compagnie qu'à bord de la *Pandora;* aussi, rendons-lui la justice de dire que longtemps avant la catastrophe qui interrompit le voyage, il avait résolu de se séparer de ses compagnons; il désirait cette séparation non moins vivement que Ben et William.

Cependant Boule-de-Neige avait retardé l'exécution de son projet, tant qu'on s'était trouvé sur les côtes d'Afrique, sachant bien quel sort l'attendait s'il s'échappait alors : il pouvait être repris par ses compatriotes, ou du moins par des hommes de sa couleur et rejeté en esclavage.

Quoique la moralité de Boule-de-Neige ne fût pas précisément immaculée, il possédait une rare qualité : la reconnaissance, c'était pour cette raison qu'il ne se trouvait pas seul sur le radeau, et qu'il paraissait plongé dans de sombres réflexions; le salut de sa petite compagne lui était plus cher que le sien.

On se demandera la raison de cette sollicitude, car l'enfant ne pouvait lui appartenir; sa carnation, ses traits, tout repoussait la supposition qu'aucun lien de parenté existât entre eux.

Il n'y en avait point en effet; la jeune protégée de Boule-de-Neige était fille de son ancien maître, au-

quel il avait voué une profonde reconnaissance, après avoir été affranchi par lui. Ce patron établi d'abord en Afrique, venait de transporter sa résidence à Rio, au Brésil, et son enfant allait le rejoindre sous la protection du nègre, à bord de la *Pandora.*

Boule-de-Neige remplit sa mission en conscience ; au moment où le feu envahissait le pont, il réveilla la jeune fille endormie, l'emporta dans ses bras au travers des flammes et, ouvrant la fenêtre de la cabine, se jeta avec elle à la mer, sous la poupe du navire incendié.

Le nègre, excellent nageur, put se soutenir quelques minutes malgré son fardeau ; enfin il parvint à saisir le palan au moyen duquel le gig avait été mis à l'eau, et passant un pied dans l'un des trous, il se trouva ainsi à demi suspendu ; puis il réussit à saisir, parmi les épaves de l'incendie, quelques planches qui flottaient près de lui, et les ayant réunies, il forma une espèce de radeau, sur lequel il passa la nuit avec sa petite protégée.

Lorsque le jour se leva ils semblaient être les seuls qui survécussent à la catastrophe.

Boule-de-Neige savait cependant que l'équipage de la *Pandora* s'était sauvé aussi sur un radeau. Il avait été témoin également du départ clandestin de la chaloupe montée par le capitaine et ses cinq hommes.

Quant aux esclaves amenés de l'intérieur du continent africain, et d'un district où il n'y avait ni grands lacs ni rivières, ils ne savaient point nager, à quelques rares exceptions près : ces derniers avaient essayé de suivre le grand radeau, espérant y être recueillis ; mais repoussés par les marins qui le montaient, à bout de forces, trop loin des débris du navire incendié pour pouvoir les rejoindre, une moitié se noya et l'autre fut dévorée par les requins. Plus d'un cri d'agonisant, plus d'un appel désespéré déchira l'air cette nuit-là ; mais quand le matin arriva, la mer était redevenue calme et tout avait disparu.

On se demandera pourquoi Boule-de-Neige n'était ni avec le gros des marins de la *Pandora*, ni dans la chaloupe. La raison s'en comprendra aisément : l'incendie avait éclaté par sa faute et était le résultat de sa négligence. Ni le capitaine ni l'équipage ne l'ignoraient. Le premier avait fait administrer au malheureux cuisinier une correction qu'il ne devait oublier de sa vie, et les marins furent sur le point de le jeter à l'eau ; projet qu'ils eussent sans nul doute exécuté, sans la nécessité de s'occuper avant tout de leur sûreté personnelle : le nègre savait donc qu'en s'adressant à eux, c'était courir au devant d'une mort certaine.

Boule-de-Neige préféra se fier au hasard plutôt qu'à la pitié de ses camarades, avec lesquels il était

loin, depuis longtemps, d'entretenir des rapports amicaux.

Du reste, il avait trop souvent lutté avec le péril, pour ne pas conserver sa présence d'esprit dans cette situation désespérée, et il ne songea plus qu'à profiter des moindres circonstances qui pourraient l'aider à en sortir.

Au moment où le jour commençait à poindre, un objet attira son attention ; c'était une petite caque qui flottait près de lui, et qu'il reconnut à certaines marques pour l'avoir remplie d'eau fraîche, prévoyant le cas où la provision viendrait à manquer, et l'équipage à être rationné.

En une minute le barillet fut recueilli et amarré solidement aux poutres sur lesquelles l'ex-cuisinier se tenait. Cette trouvaille était des plus heureuses, une vraie question de vie et de mort pour lui et sa protégée.

Peu à peu d'autres épaves vinrent flotter autour d'eux, mais celle qui lui parut la plus utile fut une autre tonne qu'il reconnut pour une vieille connaissance : elle renfermait les meilleurs biscuits mis à part pour le capitaine ; le baril n'ayant point été hermétiquement fermé, l'eau salée devait avoir envahi l'intérieur, mais il était facile de faire sécher ces biscuits au soleil, et de les rendre au moins mangeables.

Boule-de-Neige songea ensuite à fortifier le ra-

deau; ayant attrapé une gaffe qui surnageait à sa portée, il s'en servit pour se rapprocher des objets qui pouvaient contribuer à l'amélioration désirée.

Il parvint en peu de temps à s'emparer de rames et de planches parmi lesquelles se trouvaient les débris de son ancienne *caboose*, ce qui lui permit de donner à son embarcation la longueur et la largeur nécessaires; enfin il aperçut de quoi la soutenir à flot; c'était une demi-douzaine de barils vides qui se balançaient sur les vagues. Il finit par les rassembler tous, et les ayant attachés solidement de manière à ce qu'ils dépassassent les planches, il forma ainsi tout autour de ces dernières une espèce de parapet.

Ces arrangements lui prirent plusieurs jours qu'il passa à l'endroit même où le sinistre avait eu lieu.

Des brises qui s'élevèrent poussèrent ensemble l'embarcation et les débris de la *Pandora*. Boule-de-Neige avait eu d'abord la pensée de tendre une voile, mais il réfléchit que peu importait la direction dans laquelle il serait emporté, puisque son seul espoir de salut reposait dans la rencontre de quelques navires. Il s'abandonna aux caprices du vent.

XVIII

BOULE-DE-NEIGE NAVIGUANT SUR UNE CAGE A POULES

Boule-de-Neige et la petite Laly passèrent ainsi six jours, grâce aux quelques provisions qu'ils avaient pu recueillir. Le nègre était sorti heureusement de plus d'une situation terrible, aussi ne s'abandonna-t-il pas au découragement. Il se rappelait avoir été enlevé par un coup de mer, pendant un orage, et le navire, poussé par un vent furieux, n'ayant pu venir à son secours, il avait dû lutter une heure entière contre les vagues soulevées. Au moment de succomber, il aperçut une cage à poules qui surnageait près de lui, et s'y étant attaché, il put encore se soutenir à flot; enfin, un changement de vent soudain

remit le navire dans sa première direction, et le cuisinier fut sauvé.

Après avoir fortifié son radeau et réuni toutes les provisions qu'il put recueillir, le nègre employa son temps à pêcher.

Le poisson ne manquait pas; albacores, bonites, dauphins, pilotes et sucets; au moyen d'un harpon, il en attrapa plusieurs. Quant aux requins, il ne fut pas aussi heureux; mis en goût par les proies humaines qu'ils venaient de dévorer, les monstres en cherchaient de nouvelles, et n'avaient point quitté la place du désastre. Ils rôdaient par couples, et on apercevait souvent leurs énormes nageoires battant les vagues autour du radeau.

Les poissons furent coupés en tranches, les tranches étendues sur les muids pour sécher; voyant son office si bien garni, Boule-de-Neige se sentit plein de confiance en l'avenir.

XIX

L'ÉCLAIR.

Dès que les paupières du nègre se furent fermées, un ronflement sonore sortit de ses narines largement dilatées.

Ce bruit n'éveilla cependant pas la petite Laly qui s'y était habituée et sur laquelle il agissait comme le chant d'une berceuse.

La nuit était avancée lorsque l'enfant se réveilla ; au moment où elle ouvrit les yeux, l'obscurité profonde étendue sur l'Océan se dissipa soudain ; un éclair déchira le ciel orageux et éclaira la surface de la mer. Quelle fut sa surprise, en apercevant au milieu des épaves, un jeune garçon qui semblait agenouillé sur l'eau ? Elle crut d'abord à une illusion

mais un second éclair lui montra le même tableau. Ne sachant que penser, elle éveilla son vieux compagnon.

— Qu'est-ce que vous dire? demanda Boule-de-Neige. — Vous voir quelque chose, ma mignonne? Et comment vous faire par une nuit pareille? Moi pas distinguer seulement votre nez ; le ciel être aussi noir que le visage du vieux nègre. Vous se tromper, petite, sûr?

— Oh ! non, Boule-de-Neige ! Il ne faisait pas noir alors, mais clair comme en plein jour ; je vous assure que j'ai vu quelqu'un !

— Et comment être ce quelqu'un ? reprit le vieux Coroman d'un ton d'incrédulité. — Être un homme ou une femme ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Quoi donc alors? une sirène?

— Non, non ; c'était un jeune garçon qui ressemblait beaucoup à celui du navire, vous savez?

—Vous vouloir parler de William ? Eh mais ! le pauvre petit aller voir le fond de l'eau, ou suivre les autres sur le grand radeau... Oh ! qu'est-ce ça ? Comme je vis, j'entends parler ! N'est-ce pas, Laly ?

— Oui, oui, c'est une voix juste comme celle du mousse... ! Écoutez, il y en a une autre...

— Vous avoir raison, petite fille, ils sont deux... écoutons encore.

Boule-de-Neige se leva, s'avança sur l'extrême bord des planches, se retint par une main à l'une des barriques, et tendit l'oreille avec une profonde attention.

Laly s'était approchée de lui, et ses yeux consultaient le ciel, dans l'espoir qu'un autre éclair leur permettrait de voir assez loin devant eux.

XX

AUX RAMES

— Il faut nous résigner à mourir, avait répété Ben Brace. William, terrifié par cette exclamation du vieux marin, n'y fit pas de réponse et s'avança près de lui en cherchant à percer du regard l'obscurité.

Mais on pouvait à peine distinguer le ciel de la mer, le silence était redevenu profond : on n'entendait que le bruit des vagues et le sifflement de la brise.

Ben commençait à espérer qu'il avait été le jouet d'une illusion. Dans le fait, il n'était qu'à moitié éveillé, lorsqu'il avait cru entendre la voix annoncée par William. — Et qui sait, se disait-il, si ce

n'était pas celle de quelque habitant de l'Océan !

— Tu penses que c'était un homme, William? demanda-t-il enfin, dans l'espoir de voir ses doutes confirmés par son jeune compagnon.

— Oui, oui, j'en suis certain, Ben; mais je ne suis pas sûr que ce soit Legros. Oh! si c'était lui!...

— Et tu as de bonnes raisons pour connaître le croassement du corbeau!.. nous nous sommes peut-être trompés.

— Ah! s'écria William avec conviction, je le désire de tout mon cœur!

— Parle bas, enfant, si c'étaient eux, le mieux serait de nous tenir tranquilles. — Eux non plus ne peuvent nous voir... de quel côté venait le bruit, sais-tu?

— De celui-ci, fit William en tendant le bras sous le vent.

— Cela est curieux! ils nous auraient donc dépassés, car nous allons en sens contraire depuis que nous les avons quittés. Le vent aurait-il changé? c'est assez probable, mais impossible à savoir au juste sans boussole; il n'y a pas l'ombre d'une étoile au ciel. Tu es bien sûr que le son venait sous le vent?

— Oh! oui, Ben.

— Alors nous n'avons qu'à nous tenir dans la même ligne, et à leur laisser le plus d'espace possible. Console-toi, garçon! ôtons ces tranches de

requin, car ce sont elles qui nous font dériver; prenons les rames, et au jour nous serons loin d'eux.

En se livrant à cette besogne, l'homme et l'enfant s'arrêtaient pour écouter.

XXI

Ben et William s'assirent de chaque côté du radeau et ils commençaient à pagayer quand la voix d'enfant entendue par le jeune mousse frappa de nouveau leurs oreilles.

— Je veux être pendu ! fit le vieux marin, si ce n'est pas le jabotement d'une petite fille! on dirait qu'elle parle à quelqu'un.

— Croyez-vous que ce puisse être une sirène ?

— Ça s'est vu.

— Mais, est-ce qu'il y a des sirènes, Ben ?

— Et qui en douterait? Les marins d'eau douce qui n'ont jamais vu que des veaux à deux têtes et des coqs à quatre pattes ! Bien sûr il y en a ! moi qui te parle j'en ai aperçu quelquefois ; mais j'ai un camarade qui avait été dans l'océan Indien, et là on

les voyait par bandes avec de longs cheveux pendant sur leurs épaules, absolument comme les jeunes pensionnaires que l'on mène à la promenade dan les faubourgs de Portsmouth. Ah! écoute...

Une voix frêle et argentine se fit entendre, et une autre, sans aucun doute celle d'un homme, sembla y répondre.

— S'il y a une sirène, dit tout bas Ben au mousse, il y a quelqu'un avec elle... ciel et terre! Qu'est-ce que cela veut dire? Que je perde mon nom, si j'y comprends rien! En tout cas, ça ne peut être le grand radeau. Il n'y avait pas de voix comme celle-ci dans l'équipage, et l'homme qui vient de parler n'est pas Legros; lorsque je l'ai cru, c'est que je n'étais pas encore bien réveillé. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est ni le Français, ni aucun de nos gredins de la *Pandora*... Dieu bon! j'y pense! ce pourrait être un vaisseau qui passe près de nous! Et le marin avança la tête pour tâcher de mieux voir.

— Je vais les héler, William, fais attention à la réponse.

Le hélement fut lancé par le marin dans la direction d'où le bruit avait semblé partir, mais aucune réponse n'y fut faite.

— Hô! du vaisseau!.. cria-t-il plus fort.

— Hô! du vaisseau!.. répéta, prompte comme un écho, une voix rude, mais qui parut à Ben et à son

compagnon aussi douce que la plus harmonieuse musique.

— Allons donc! continua-t-on, qui diable appeler? Être quelqu'un du bateau? vous, capitaine, ou vous, massa Legros?

— Un nègre! murmura Ben, c'est Boule-de-Neige le cuisinier, ça ne peut être que lui. Par Neptune! comment le moricaud se trouve-t-il là? Il a dû aller dans la chaloupe du capitaine.... En ce cas, ce serait elle que nous aurions près de nous.

— Non, répondit William, je suis certain d'avoir vu Boule-de-Neige dans la *caboose* après le départ du canot, et comme il ne s'était pas embarqué avec l'équipage, je supposais qu'il avait été noyé ou brûlé, mais c'est bien sa voix. Ah! je l'entends encore!...

— Hô du vaisseau!... hô!... criait-on à pleins poumons, — quelqu'un appeler tout à l'heure? qui cela être?

— Des naufragés de la *Pandora!* — Est-ce vous, Boule-de-Neige? demanda Ben.

— Moi-même. Et vous, être capt'aine?

— Non.

— Massa Legros, alors?

— Ni l'un ni l'autre, et ni plus ni moins que Ben Brace!

— Vous pas seul?

— William est avec moi.

— William? ah! lui, brave petit mousse, moi voir

lui rendre liberté aux nègres. — Cela pas servir à grand'chose... car eux mangés par les requins et noyés. Oh ! que de cris, de gémissements ! c'être horrible !

Le marin et William n'écoutèrent l'ex-cuisinier que pour se laisser guider par sa voix vers l'endroit où il se trouvait; tous deux ramèrent dans une direction opposée à celle qu'ils se disposaient à prendre quelques instants auparavant.

Comme ils nageaient sous le vent, ils n'avaient aucune difficulté à vaincre; aussi arrivèrent-ils en quelques minutes à une longueur d'encâblure de Boule-de-Neige. A ce moment, un éclair déchirant le ciel montra les deux équipages l'un à l'autre. Ils se complimentèrent de cette rencontre inespérée; on eût dit qu'elle finissait tous leurs dangers.

XXII

LES RADEAUX MARCHENT DE CONSERVE

Ben Brace et Boule-de-Neige s'abordèrent avec une joie qui se comprendra facilement. Ce n'est pas que des relations très-amicales eussent jusqu'alors existé entre eux; dans les premiers temps même de leur séjour à bord de la *Pandora*, ils s'étaient tenus assez éloignés l'un de l'autre, mais peu à peu une sorte de sympathie avait succédé à cet éloignement ; le péril qu'ils avaient couru ensemble et qui les réunissait maintenant effaçait le souvenir des anciennes hostilités, et l'abordage fut affectueux de part et d'autre.

Il va sans dire qu'ils ne songèrent pas un seul instant à se séparer : leurs efforts devaient tendre au

même but, et l'association ajouter aux chances de salut.

Après les premières félicitations, les marins s'occupèrent de rapprocher les deux radeaux.

— Avez-vous de la corde, Boule-de-Neige? demanda Ben.

— Oui, en voilà tout un rouleau, et de la forte ; ça vous convenir, massa ?

— On ne peut mieux. Maintenant passez-moi ce bout-là ; bien ; encore, cuisinier... ah, voilà qui est réussi! s'écria joyeusement le protecteur de William, en assujettissant le filin autour de l'une des tonnes. Maintenant nous sommes tranquilles ; il n'y a pas de danger que nous nous trouvions séparés, du moins pour cette nuit ; au jour, nous aviserons à mieux faire.

Les naufragés, après avoir passé quelque temps à se raconter leurs aventures, donnèrent le reste de la nuit au repos, afin de pouvoir travailler activement dès le matin.

XXIII

Le lendemain, le soleil éclaira des visages sinon joyeux, du moins calmes et confiants ; l'espoir était rentré dans tous les cœurs. En effet, quatre bras vigoureux pouvaient accomplir bien des choses impossibles à un homme seul ou même à un homme aidé d'un garçon aussi jeune que William.

La succession des chances heureuses qu'ils avaient eues jusqu'à ce jour et qui avaient fini par les réunir, les avantages que les uns et les autres allaient nécessairement trouver dans cette réunion, tout faisait penser aux naufragés que la Providence veillait sur eux : ils regardaient la rencontre de la veille comme d'un bon présage. Ce fut dans ces sentiments que Ben ouvrit les yeux dès les premières lueurs du jour. Il avait appris à se méfier et savait

que le temps calme dont on jouissait depuis l'incendie ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il ne fallait donc pas perdre une minute pour unir les deux radeaux et les prémunir contre l'orage et les coups de vent.

Il réveilla ses compagnons.

Après une courte délibération, il fut convenu que le radeau de Ben serait détruit, que ses matériaux, réunis aux épaves que l'on essayerait de recueillir, serviraient à l'amélioration de celui du noir, sans cependant changer le système ingénieux de sa construction.

Il parut utile de déjeuner d'une façon quelconque avant de se mettre à l'ouvrage; les provisions furent tirées des magasins de l'ex-cuisinier; elles consistaient en biscuits et en *bonites* séchées au soleil. L'absence de feu empêcha le nègre de déployer ses talents. Quant aux biscuits, le bain qu'ils avaient pris les rendait légèrement amers et salés, mais on n'y regarde pas de si près en voyage; un verre de vin les fit passer.

On se demandera d'où venait cette boisson luxueuse; ce fut précisément la question que Ben adressa à Boule-de-Neige.

Celui-ci expliqua qu'un petit baril de vin des Canaries avait été chargé sur la *Pandora* pour les réserves du capitaine; ce baril n'étant pas complétement plein, il avait surnagé après l'explosion, et

le nègre s'était empressé de recueillir cette précieuse épave.

Le déjeuner achevé, on se mit à la besogne. On commença par déménager le petit radeau, et rien ne fut oublié, bien entendu : d'abord les tranches de requin, puis l'eau conservée dans le prélart, que l'on transvasa dans une des barriques vides; enfin les rames, la toile à voile, le tronçon d'anspect, la hache, l'espart, les planches et les débris de vergues.

Le soleil se coucha avant que leur tâche fût achevée, mais ils purent se livrer au repos sans trop de crainte, car le ciel était pur, et ils comptaient avoir terminé leur installation le lendemain matin, après quoi ils pourraient se croire relativement en sûreté.

XXIV

LE CATAMARAN.

Dès la pointe du jour, les naufragés se remirent à l'ouvrage ; les couples furent réunis ; Boule-de-Neige, Ben Brace et William serrèrent les cordes tout autour le plus solidement qu'ils purent.

Le radeau ressemblait ainsi à un bateau plat, à une sorte de bac ; il avait environ vingt pieds de long sur dix de large. Un baril vide fut posé en travers à l'avant, et un autre de même à l'arrière ; les quatre tonnes qui restaient furent distribuées également à babord et à tribord, — les deux premières représentaient les quartiers.

Cet arrangement terminé, Ben Brace contempla avec orgueil l'embarcation, qu'il nomma facétieusement le *Catamaran*.

Vers la fin du second jour, le plancher était établi. Boule-de-Neige, convaincu qu'il n'y avait aucun espoir d'atteindre terre avec lui, n'eût pas songé à le perfectionner; mais le vieux marin, plus expérimenté, fut d'un autre avis. Il pensait que le radeau, se trouvant au centre des vents étésiens, finirait toujours par être poussé vers quelque côte de l'Amérique du Sud, même en étant abandonné à lui-même. Une voile devait donc accélérer sa marche et les tirer de peine plus promptement.

Ben résolut d'en fabriquer une.

Heureusement les matériaux ne manquaient point. On avait trouvé la brigantinè de la *Pandora* avec son boute-hors et tout le cordage nécessaire : en employant comme mât le boute-hors, et en guise de celui-ci un plus petit espart, ce projet pouvait être facilement exécuté.

Le matelot, aidé du nègre et de William, se mit aussitôt à l'œuvre. Dès le troisième jour, un grand mât s'élevait entre la poupe et la proue, avec le gréement voulu, et la voile se trouvait parée. Depuis leur réunion, le calme avait continué sans interruption. L'Océan, uni comme un miroir, réfléchissait la singulière image du *Catamaran* avec ses six tonnes qui le bordaient comme des bastions.

Pendant ce temps, l'équipage ne restait point inactif. Au moyen des rames, ils couraient des bordées pour s'emparer des objets qui, dans un

rayon d'un quart de mille, flottaient à la surface de l'eau.

Parmi ceux-ci, Ben recueillit sa propre malle, qui contenait du linge et quelques vêtements, et qui fut gardée précieusement.

Le soir du quatrième jour, William se mit à genoux et récita le *Pater* à haute voix, après avoir imploré du ciel un vent qui les poussât à l'ouest.

Le lendemain, cette prière sembla exaucée. L'Océan se couvrit de rides, une légère brise commença à s'élever, la toile se tendit et le *Catamaran* s'éloigna de la triste place où le négrier avait péri.

— Vers l'ouest! cria joyeusement Ben en regardant la voile s'enfler et l'embarcation filer avec assez de rapidité.

— Vers l'ouest! vers l'ouest! répétèrent Boule-de-Neige et William, tandis que les yeux de Laly brillaient d'espérance.

XXV

WILLIAM ET LALY LALEE.

Le vent soufflait non-seulement dans la direction désirée, mais encore égal et continu, à la grande joie du *capitaine ;* il enflait la voile à faire tendre ses écoutes comme les cordes d'un arc.

La partie du *Catamaran* que Ben nommait l'avant était pointée vers l'Ouest, et, pour l'empêcher de virer, les marins avaient établi une espèce d'appareil pour le gouverner. Il consistait simplement en une large rame ayant appartenu à la *Pandora*, posée sur l'élévation formée par la tonne située à la poupe. Elle était retenue par des cordes qui l'attachaient au baril et lui permettaient en même temps de remplir son office de gouvernail. Au moyen de cet arrangement, le *Catamaran* pouvait être dirigé

vers n'importe quel point du compas, et tenir le vent d'aussi près qu'on voulait.

Il fallait, bien entendu, que quelqu'un veillât toujours à « la roue, » ainsi que disait gaiement Ben, qui s'y plaça le premier. Boule-de-Neige et William devaient le relever tour à tour.

Le *Catamaran* poursuivit sa course pendant plus d'une heure sans qu'aucun événement vînt le déranger de sa route. Le capitaine, assis à la poupe, manœuvrait la rame, le noir s'occupait à mettre de l'ordre dans le « magasin, » William et Laly se tenaient à l'avant, près du baril vide.

L'un et l'autre étaient inactifs et causaient des braves protecteurs qu'ils avaient eu le bonheur de trouver.

Ces enfants se connaissaient à peine avant leur réunion sur le radeau, car ils se rencontraient rarement à bord de la *Pandora;* la petite Portugaise habitait la cabine, dont le jeune mousse ne s'approchait presque jamais, de crainte des mauvais traitements du capitaine et des officiers.

Mais si jusque-là William n'avait jamais parlé à la jeune passagère, en revanche, pas un trait de son joli visage ne lui était inconnu, et son cœur battait étrangement chaque fois qu'il l'apercevait. Maintenant, assis à ses côtés, il la regardait et l'écoutait avec un plaisir indéfinissable.

XXVI

TROP TARD!

Deux heures s'étaient écoulées depuis que le *Catamaran* naviguait à la voile. Le nègre, ayant fini le rangement des provisions, s'approcha de Ben, toujours au gouvernail, et lui proposa de le relever. Cette offre fut acceptée avec empressement par le marin, et il se retira au centre de l'embarcation, où se trouvait sa malle qu'il ouvrit pour en examiner le contenu.

Les deux enfants regardaient l'Océan et causaient.

La petite fille ne savait que quelques mots d'anglais, qu'elle prononçait de manière à les rendre presque incompréhensibles. Heureusement William connaissait un peu de portugais, qu'il avait appris dans ses fréquents rapports avec les matelots de la

Pandora, et à l'aide de signes et de gestes qui suppléaient aux mots qu'il ignorait, il parvenait à se faire comprendre de sa compagne.

Au moment où Boule-de-Neige prit le gouvernail, tous les deux regardaient un singulier poisson qui nageait à une encâblure du radeau ; l'intérêt que cette vue excitait en eux ne prenait sa source dans aucun sentiment agréable, car ils avaient réellement un des plus laids habitants de l'onde amère sous les yeux.

Le monstre avait à peu près la dimension d'un homme, mais il allait en s'amincissant vers la queue ; il était muni d'une double rangée de nageoires, et, au contraire des autres poissons, il avait le cou plus mince que la tête et les épaules, ce qui contribuait à lui donner une certaine ressemblance avec une forme humaine. La tête était hideuse. Le crâne, faisant saillie de chaque côté, paraissait emmanché comme un maillet dont le cou aurait été le manche. Aux extrémités des protubérances latérales se trouvaient deux yeux jaunes et saillants.

La bouche, placée dans la poitrine, s'ouvrait toute grande de temps en temps pour montrer une quadruple rangée de dents serrées et aiguës, capables de broyer les plus dures substances.

William appela Ben pour lui demander le nom de cet étrange poisson, qu'il voyait pour la première fois.

— C'est un *marteau,* répondit celui-ci, une sorte de requin.

Et le marin continua son travail sans plus y faire attention. A ce nom, William reconnut aussitôt un poisson dont il avait lu souvent la description dans les livres de voyage et d'histoire naturelle : le *zygæna* des naturalistes et le plus vorace de l'espèce.

Comme nous l'avons dit, le marteau n'était pas éloigné du *Catamaran* de plus de quelques brasses, et dans l'eau transparente on pouvait suivre tous les contours de son corps.

Les deux enfants, après l'avoir observé longtemps, reportèrent leur attention ailleurs.

— Oh ! cria tout à coup William, voyez donc, Boule-de-Neige dort... Oh ! le cuisinier d'eau douce ! Il a laissé tomber le gouvernail !

Un cri d'alarme succéda aussitôt à cette exclamation du mousse.

— Le boute-hors ! fit-il, gare au boute-hors ! faites attention, Laly !

Et en même temps le jeune homme se précipitait vers sa compagne en tendant les bras pour la protéger. Mais il était trop tard ; le radeau n'étant plus gouverné, la voile avait donné une forte impulsion au boute-hors, qui venait de frapper la pauvre enfant et de la jeter à la mer.

— Au secours ! cria William.

XXVII

A LA MER

Au moment où William allait se précipiter pour sauver Laly, le boute-hors remonta rapidement, et le frappant à son tour sur les jambes, l'envoya tomber par-dessus les épaules de Ben, dans le coffre ouvert devant lequel le marin était agenouillé.

En entendant le cri de William et le clapotement de l'eau produit par la chute de la petite Portugaise, Ben fit un rapide effort pour se relever ; mais il retomba abasourdi par le choc du mousse sur son dos.

— Qu'est-ce qu'il y a, garçon? qui est à l'eau? Ce n'est pas vous, je suppose?

— Oh! Ben, cria le jeune homme en essayant de sortir de la caisse, secourez-la! secourez-la!

Un rapide coup d'œil jeté sur le radeau fit comprendre au marin ce qui se passait.

Et le remous de l'eau lui montrait la place où Laly était tombée.

Le brave homme n'avait pas besoin de cette prière ; d'un bond, il se jeta par-dessus le bord. La jeune fille était déjà remontée à la surface de l'eau qu'elle battait de ses petites mains; malheureusement la chute de William avait fait perdre un temps précieux. Prévenu quelques secondes plus tôt, il n'eût fallu à Ben qu'une vingtaine de brassées pour atteindre l'enfant, tandis que durant le court intervalle qui s'était passé, le radeau avait fait un chemin assez considérable.

Cependant tout pouvait être réparé, si la jeune fille parvenait à se maintenir sur l'eau; mais ne sachant pas nager, elle était à chaque instant menacée de couler.

Ben se dirigea vers elle de toute la force de ses membres musculeux.

Pendant ce temps, William s'était remis de son étourdissement; il se hâta de sortir de la caisse, courut à l'arrière du *Catamaran*, monta vivement sur la tonne de la proue et s'y mit à califourchon, regardant tour à tour, dans une agitation fiévreuse, Laly et le capitaine.

Boule-de-Neige dormait toujours; Ben nageait en silence, tandis que les cris de l'enfant devenaient de plus en plus faibles.

XXVIII

SAUVÉE

Une exclamation de triomphe, poussée par William, annonça que Ben avait atteint Laly. Il revenait, en effet, avec elle vers le *Catamaran*.

— Hourrah! sauvée, sauvée! criait le mousse en battant des mains.

Mais dans l'exaltation de sa joie le jeune homme, insoucieux de ses mouvements, dérangea l'équilibre de la tonne sur laquelle il se tenait, et alla tomber de tout son poids sur le dos du cuisinier endormi.

— Oh! là! là! cria celui-ci en essayant de se débarrasser de William. Quoi tout ce bruit vouloir dire? Hourrah, vous crier? Être un vaisseau en vue? Vous répondre, petite Laly?

Tout en parlant, le noir parcourait le radeau du regard, et n'y apercevant ni le capitaine ni Laly, il reporta instinctivement les yeux sur la mer.

Quelle fut sa surprise en voyant au-dessus de l'eau, à plusieurs brasses du *Catamaran*, la tête de Ben, et à côté celle de la jeune Portugaise !

Aussitôt, quoique bien loin de soupçonner qu'il était la cause de l'accident, il comprit ce qui avait dû arriver; mais il ne conçut d'abord aucune inquiétude ; il savait Ben excellent nageur, et sa protégée en bonnes mains, aussi réprima-t-il son premier mouvement qui avait été de se jeter à la mer pour leur porter secours.

Il ne resta pas longtemps dans cette quiétude. Un moment de réflexion lui montra le danger que courait Laly et son protecteur, danger que William n'avait pas encore soupçonné, c'est que le *Catamaran*, abandonné à lui-même, filait avec une telle rapidité que le plus habile nageur, libre de tout fardeau, aurait en vain essayé de le rejoindre.

Aussitôt le noir s'élança vers la tonne, et saisit la rame servant de gouvernail qu'il avait si malheureusement abandonnée. Sous le bras nerveux du Coroman le radeau se tourna au vent, et la distance entre lui et le nageur allait se trouver diminuée, quand le noir laissa tomber la rame comme si la main qui la tenait eût été soudain paralysée.

Il n'en était rien cependant, car cette même main venait de se porter sur la gaine d'un long couteau qui pendait à son côté. Après s'être assuré que l'arme y était bien, Boule-de-Neige, sans dire un mot, plongea dans la mer.

XXIX

LE ZYGÆNA

L'action du Coroman parut à William inexplicable. Quel pouvait être son but ? Le marin semblait n'avoir aucune difficulté à maintenir Laly au-dessus de l'eau, et ses forces étaient suffisantes pour la ramener au *Catamaran;* d'ailleurs Boule-de-Neige, en se tenant au gouvernail, et en rapprochant l'embarcation des nageurs, leur rendait un service véritable, tandis qu'en abandonnant son poste, il laissait le radeau courir dans la direction opposée à celle qu'il devait prendre.

Le mousse se demandait pourquoi le nègre avait porté la main à son couteau avant de se jeter à la mer. Un soupçon lui traversa l'esprit. Le Coroman aurait-il conçu le projet diabolique de diminuer

le nombre de ceux qui devaient partager les provisions avec lui ?

Mais William repoussa aussitôt cette supposition absurde, et se reprocha même d'avoir pu l'accueillir un instant.

Dans l'eau transparente il apercevait la forme sombre et plate, la tête hideuse et les yeux jaunâtres du zygæna que Laly et lui avaient contemplé en sécurité quelques instants auparavant. On voyait pointer la nageoire dorsale du requin. Celui-ci formait avec Boule-de-Neige les angles du triangle dont Ben et son fardeau occupaient le sommet. Ce dernier restait presque stationnaire, tandis que le noir et le zygæna s'avançaient sur les deux lignes convergentes avec toute la vitesse dont ils étaient capables.

Le requin avait jusqu'alors dirigé sa course en avant du *Catamaran*, mais il avait perçu les bruits causés par la chute de Laly et le plongeon de Ben, et avec l'instinct particulier à son espèce, il avait compris la situation, et s'était retourné.

A la vue de Boule-de-Neige, le monstre alla vers lui comme s'il eût été déterminé à l'attaquer ; mais, soit que les regards de Coroman lui eussent déplu, soit que son attitude hardie lui donnât à réfléchir, il reprit sa course vers Ben et Laly.

Le marin, embarrassé par le corps inerte de la jeune fille, ne devait opposer aucune résistance aux

attaques du requin, et c'était pour cette raison que le noir faisait diligence.

Il eût été impossible de trouver un combattant plus capable que le Coroman de venir à bout de ce dangereux ennemi. L'ex-cuisinier nageait comme un cygne et plongeait comme une macreuse ; d'ailleurs ce n'était pas la première fois qu'il combattait le requin dans son élément, et il était toujours sorti vainqueur de la lutte.

Seulement le zygæna avait de l'avance sur lui, et cette pensée lui causait une profonde angoisse, car il était douteux qu'il pût lutter de vitesse avec son adversaire. Il n'avait qu'une ressource : faire beaucoup de bruit pour détourner son attention du capitaine et de l'enfant, et pour l'attirer à lui...

Mais ses cris et ses mouvements furent inutiles ; le zygæna semblait comprendre la tactique ; sa sombre nageoire dorsale, étendue comme une voile, fendait l'eau en ligne droite sans qu'il se laissât détourner de son but ; il faisait des progrès évidents, le triangle se rétrécissant de plus en plus, au grand désespoir du nègre.

— Pauvre Laly ! cria-t-il d'une voix douloureuse, oh ! massa Ben, pour l'amour du ciel vous nager à droite, moi pouvoir me mettre entre vous et le requin..... Courage ! gagnez du temps, et moi répondre de tout.

Le marin venait de disparaître un instant sous

l'eau, vaincu par la fatigue; mais il remonta pour suivre immédiatement la recommandation du noir. Jusque-là il n'avait été préoccupé que de la pensée d'atteindre le radeau, il ignorait encore l'approche du zygæna dont la nageoire visible de profil ne pouvait guère être aperçue de face.

En voyant Boule-de-Neige se précipiter à l'eau, le capitaine commença à soupçonner la présence du *marteau* signalé par les enfants; cependant il n'aurait pu dire dans quelle direction il se trouvait, sans l'avertissement donné par le nègre.

Il se rendit immédiatement à l'injonction de l'ex-cuisinier et prit à droite, nageant avec toute la vitesse que l'on pouvait espérer d'un homme qui ne disposait que d'un seul bras.

Mais ce bras était vigoureux. En peu de minutes la situation fut changée. Le triangle devint une ligne droite : le requin à l'une des extrémités, le capitaine et Laly à l'autre, et Boule-de-Neige au milieu !

XXX

Dans ce changement de position le zygæna avait perdu son avantage. Au lieu du nageur fatigué, embarrassé par un fardeau, il allait avoir pour adversaire un homme vigoureux, bien armé, et qui se trouvait presque aussi bien chez lui dans la mer que le requin lui-même. A tout événement le nègre pouvait se maintenir sur l'eau durant plusieurs heures, et rester au besoin dessous, aussi longtemps que n'importe quel animal ayant pour élément la terre et l'air.

Boule-de-Neige cependant, n'avait en aucune façon l'intention de plonger; il voulait se tenir à flot tant qu'il le pourrait, car *sous l'eau* était le danger. Comme nous l'avons dit, ce n'était pas la première fois qu'il se rencontrait avec un requin

et quoiqu'il ne fût pas très-familier avec l'espèce *marteau*, il n'ignorait aucune de leurs habitudes.

Or, il savait qu'il faut, pour qu'un zygæna puisse s'emparer d'un objet, que cet objet soit *au-dessous* de lui; autrement il est obligé de se mettre sur le dos ou sur le côté, suivant que la proie qu'il veut saisir est placée dans l'eau. S'ils sont ensemble à la surface, le requin est forcé de faire un tour complet, le ventre en l'air, et cette nécessité, venant de la position particulière de la bouche de l'animal et de la conformation de ses mâchoires, est bien connue des marins qui, dans la lutte, la font tourner à leur avantage.

Les pêcheurs de perles de la mer Vermeille redoutent peu le requin commun. Leur arme ordinaire est un morceau de bois durci au feu et aiguisé des deux bouts. Avec elle, ils plongent sans crainte, et lorsqu'ils sont attaqués, ils attendent le moment où le requin ouvre son énorme bouche, et avec une adresse que donnent l'habitude et le sang-froid, ils enfoncent *l'estaca* entre les mâchoires de l'animal qui n'a plus d'autre alternative alors que de se sauver la gueule ouverte; ou bien, s'il se risque à la fermer, les blessures qui en résultent amènent infailliblement la mort.

Cependant il existe une espèce dont on n'a pas raison si facilement; elle est connue sous le nom de *tintorea* et très-redoutée des pêcheurs et des marins.

Le combat était maintenant inévitable. Le monstre paraissait déterminé à se repaître de chair humaine. La peau noire du nègre semblait avoir excité particulièrement sa convoitise, depuis que les deux blancs lui avaient échappé; la tête laineuse de Boule-de-Neige ne se trouvait pas maintenant à plus de deux ou trois longueurs d'anspect de celle du *marteau*.

C'eût été une situation terrible pour un homme moins habitué à ces sortes de luttes; mais, le noir s'avança avec autant de confiance que si son *fétiche* lui eût promis la victoire.

William, placé à la proue du *Catamaran*, la respiration suspendue, regardait et ne perdait aucun des mouvements de son ami. Il le vit tirer son couteau de sa gaîne, et le mettre entre ses dents.

XXXI

Le zygæna, malgré sa grande voracité, est doué, comme le reste de son espèce, d'un certain instinct de prudence ; ainsi que le tigre, il sait si l'objet de ses attaques doit devenir une proie facile ou un adversaire dangereux.

L'attitude hardie du nègre parut l'avoir impressionné ; peut-être aussi son envoyé, le *pilote*, lui avait-il déjà signalé l'approche d'un ennemi redoutable ; quoi qu'il en soit, le zygæna, au lieu de se précipiter à l'attaque et de nager dans la ligne jusqu'alors suivie par lui, changea soudain de tactique.

Arrivé à une dizaine de mètres du nègre, il ralentit graduellement sa marche, jusqu'à ce que ses sombres nageoires demeurassent presque immobiles le long de son corps. Puis il dévia légèrement

suivie depuis quelques instants, tous se mouvaient en trois cercles concentriques, Ben et son fardeau tournant au milieu, Boule-de-Neige venant après, tandis que le requin, flanqué de ses satellites, formait le cercle extérieur, ses yeux terribles regardant fixement au centre pour guetter l'occasion de fondre sur la proie si soigneusement gardée par le Coroman.

Ce jeu terrible continua pendant plus de cinq minutes sans amener de résultat.

Si le *marteau* avait été capable de réflexion, il aurait persévéré dans cette manœuvre sans y rien changer, car avec le temps, Boule-de-Neige, épuisé de fatigue, devait inévitablement couler à fond, et bien plus tôt encore le marin surchargé.

Mais les requins ont, aussi bien que les créatures terrestres, leurs moments d'impatience et de colère; celui-ci, mu par ses passions mauvaises, voulut atteindre trop tôt à la conclusion. En conséquence il dévia subitement de sa course, et s'avançant vers l'endroit où Ben Brace avec Laly à son cou accomplissait ses évolutions, il fit un brusque mouvement vers le centre, en dépit des remontrances de ses conseillers le *pilote* et le *sucet*, et de l'acier du nègre, brillant à travers l'eau qu'il lui fallait traverser; il avait à passer si près de Boule-de-Neige que celui-ci ne devait avoir qu'à étendre le bras pour le frapper.

Le Coroman vit le changement de conduite de son

adversaire. Comme le zygæna se mouvait en avant, et au moment où ses nageoires pectorales passaient à un pouce du nez camard du nègre, celui-ci remit vivement le couteau entre ses dents ; s'aidant de ses deux mains, d'un bond vigoureux, il se trouva sur le dos du requin !

Aussitôt serrant fortement d'une main la protubérance osseuse de l'œil gauche du poisson, ses doigts nerveux s'enfoncèrent profondément dans l'orbite, tandis que la droite, armée du couteau, tantôt étincelant dans l'air, tantôt luisant sous l'eau, et allant de haut en bas avec la régularité d'un marteau à vapeur, infligeait au zygæna une série de profondes blessures.

Quand il plut au Coroman de descendre de son coursier aquatique, celui-ci flottait inanimé sur l'eau, qu'il rougit de son sang à une distance de plusieurs toises.

XXXII

LA CHASSE DU CATAMARAN

Comme nous l'avons dit, William suivait les péripéties de ce drame avec une anxiété extrême. A la vue du zygæna vaincu et immobile, il poussa un cri de joie ; mais aussitôt une exclamation bien différente lui échappa.

Absorbé par l'intérêt de la lutte entre le nègre et le requin, il n'avait point remarqué une circonstance des plus alarmantes : le *Catamaran*, portant sa large voile étendue, allait à la dérive sous le vent, et s'éloignait de plus en plus des nageurs.

Délivré de l'inquiétude que lui causait la présence du marteau, William aperçut le nouveau danger ; son cri de détresse attira l'attention de Ben Brace.

Celui-ci comprenant ce qui se passait cria aussitôt dans la direction du mousse.

— William ! William ! pour l'amour de Dieu prenez le gouvernail, essayez de virer de bord, ou nous sommes tous perdus !

Le jeune homme avait déjà commencé la manœuvre qui pouvait conjurer le péril, il s'était emparé de la rame, et s'efforçait de tout son pouvoir à faire tourner le *Catamaran*.

Il parvint au bout de quelques minutes à mettre l'avant dans la bonne direction ; mais cette manœuvre parut ne devoir être que de peu de secours. Bien que le radeau ne marchât plus tout à fait si vite qu'auparavant, la grande voile était encore assez tendue pour l'entraîner plus rapidement qu'il n'eût fallu : Boule-de-Neige, qui n'avait rien pour gêner ses mouvements et nageait en droite ligne, n'arrivait pas à gagner une brasse sur l'embarcation.

Cependant cette situation ne pouvait se prolonger. Déjà les nageurs avaient donné des signes de fatigue ; le noir aurait pu encore se maintenir à flot quelque temps, mais le marin, embarrassé par Laly, était à bout de forces, et si quelque accident ne venait point interrompre la marche du *Catamaran*, tous les trois étaient inévitablement perdus.

Pendant quelques minutes encore, la chasse au *Catamaran* continua, sans avantage pour aucun des



hommes; seulement un changement s'était opéré dans leur situation. Le Coroman, en se mettant à la poursuite du radeau, avait nagé durant quelques toises dans le sillage de Ben Brace. Le capitaine se trouvait maintenant dans le sien, restant toujours, hélas ! plus loin derrière lui. Malheureusement le noir, en augmentant la distance entre eux, ne se rapprochait pas du but, et conséquemment l'avantage qu'il gagnait sur le marin ne pouvait servir à rien aussi longtemps que le radeau irait plus vite que lui.

L'idée première du nègre était de regagner le bord, puis de se mettre au gouvernail afin de se rapprocher du capitaine.

Confiant dans son art natatoire, il avait cru tout d'abord son projet non-seulement réalisable, mais encore facile à exécuter. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il commença à douter de la réussite.

Son inquiétude augmentait d'instant en instant, car la large bande d'eau bleue entre lui et le *Catamaran* ne diminuait pas d'une ligne, malgré les efforts énergiques de ses membres musculeux.

Son angoisse augmenta, quand il s'aperçut qu'il avait travaillé en vain, et que l'embarcation semblait s'éloigner toujours. Il jugea alors que l'atteindre devenait impossible, et il y renonça.

Mais il ne resta pas inactif, loin de là : il se

retourna comme une loutre et regarda derrière lui ; à environ deux cents toises deux objets sombres, si serrés l'un contre l'autre qu'ils semblaient n'en faire qu'un, étaient visibles sur l'eau, et sans un moment d'hésitation il recommença à nager vers eux.

Le Coroman n'avait plus maintenant qu'une pensée : soutenir l'enfant qui lui avait été confiée aussi longtemps que ses forces le lui permettraient, la sauver, ou mourir avec elle.

XXXIII

LA VOILE HORS DE VUE

Le cuisinier et le marin nageaient maintenant l'un vers l'autre; il est vrai qu'ils n'avançaient point rapidement. Le désespoir et la fatigue ralentissaient leurs mouvements.

Ils finirent cependant par se rencontrer, et leurs regards exprimèrent l'angoisse qui étreignait leurs cœurs.

Le *Catamaran* se trouvait maintenant à une telle distance, que, même se fût-il arrêté dans sa course, il était douteux que les deux hommes eussent pu l'atteindre à la nage; on n'apercevait plus que sa voile blanche, qui passait comme une nuée à l'horizon où elle se perdit enfin.

Le marin s'étonna que la voile n'eût pas été

baissée durant les premiers moments, lorsqu'il espérait encore regagner le radeau; il avait commandé cette manœuvre à William, tant que ses forces lui permirent de crier; enfin, hors d'haleine, ne pouvant plus articuler les mots, et voyant le radeau à une trop grande distance pour être entendu du mousse, il cessa ses avertissements et nagea dans un sombre silence, étonné et triste que William n'eût pas obéi à ses injonctions, puisque, sans cette négligence inqualifiable, ils eussent pu regagner peut-être le bord.

— Vous être sur les dents, massa Ben, vous devoir être! Donnez la petite fille à moi! Laly, vous tenir mes épaules, et laisser massa Ben respirer un peu!

— Non, non, dit le marin d'une voix désespérée, à quoi bon? Je peux bien la porter un peu plus longtemps, pour ce qui nous reste à...

— Chut! massa, interrompit à voix basse le nègre, en jetant un regard significatif du côté de l'enfant; y avoir encore de l'espoir, reprit-il de manière à être entendu d'elle. Nous finir par regagner le *Catamaran*, le vent changer et l'amener de notre côté. Vous parler français, ajouta-t-il dans cette langue, la fillette pas comprendre; — je sais que nous être perdus... mais pour l'amour du ciel, le cacher à elle! cela ne lui servir à rien!

— Vous avez raison, répondit le marin, qu'elle

ignore le danger ; je ne lui ai encore rien dit. Dieu nous soit miséricordieux ! Je n'aperçois plus le radeau, et vous, Boule-de-Neige ?

— Moi non plus ! fit le nègre en s'élevant un peu au-dessus de l'eau; ah ! nous ne reverrons jamais le *Catamaran !* non, jamais !

Les nageurs, à partir de ce moment, se contentèrent de se maintenir à flot ; depuis la disparition de la voile, ils hésitaient sur la direction à prendre.

— Inutile de continuer à nager en avant, dit Ben, nous y perdrions le peu de forces qui nous restent.

— Vous raison, dit le nègre ; nous essayer seulement de nous soutenir sur l'eau, et aller où elle nous porter. Vous me repasser la pétite... faites. Massa, vous plus fatigué que moi. — Vous, Laly, appuyer vos mains sur mon épaule ; là, venez maintenant, petite !

Tout en parlant, Boule-de-Neige détachait doucement les mains de l'enfant du cou du marin.

Ce dernier ne repoussa pas plus longtemps l'offre généreuse de son camarade, car, pour dire vrai, il avait grand besoin de ce soulagement ; l'échange fait, ils continuèrent à flotter, ne dépensant que juste les forces nécessaires pour maintenir leurs têtes au-dessus de l'eau.

XXXIV

Pour Ben et Boule-de-Neige, la mort était aussi certaine que pour un condamné qui, le bandeau sur les yeux, et la corde au cou, n'attend plus que le signal de l'exécuteur.

Encore une heure ou deux au plus, et tout serait fini. Et avec eux, partageant leur triste sort, allait périr la pauvre Laly.

La jeune fille n'avait encore donné que peu de signes de la frayeur qu'elle devait ressentir. Née dans un pays où la vie est précaire, elle avait été accoutumée au spectacle de la mort, et se trouvait ainsi plus courageuse devant le péril. Soit qu'elle y fût résignée, soit qu'elle ignorât l'imminence du danger, elle montrait un calme au-dessus de son âge. Peut-être aussi était-elle soutenue par la con-

fiance que lui inspiraient ses deux braves protecteurs.

La conviction des deux marins n'avait pas changé; cependant ils n'étaient point également désespérés : le blanc semblait plus découragé que son compagnon ; au fond de l'âme de ce dernier vacillait une lueur d'espoir. Ben, au contraire, croyait son heure arrivée, et une ou deux fois la tentation lui vint d'éviter les tourments de l'agonie en se laissant aller au fond de l'Océan ! Il ne fut retenu que par l'instinct qui nous inspire l'horreur de la destruction, et nous ordonne d'attendre le moment où la mort vient nous chercher.

XXXV

UNE CAISSE A LA MER

Toute conversation avait cessé ; le silence devenait solennel, car les forces des deux nageurs avaient tellement diminué que de minute en minute ils s'attendaient à couler : on n'entendait que le clapotement de l'eau agitée par le vent léger qui la poussait sur les infortunés, et de temps en temps le cri plaintif de la mouette.

Tout à coup Laly fit entendre une faible exclamation.

L'enfant, portée sur les épaules de Boule-de-Neige, se trouvait avoir les yeux plus élevés que ceux du nègre, et pouvait ainsi voir plus loin ; or, elle venait d'apercevoir un objet que ni l'un ni l'autre de ses deux compagnons n'avait encore remarqué.



— Quoi y a-t-il? quoi arrive, petite? demanda le nègre d'une voix étouffée. Être le *Catamaran?* Regardez bien, enfant!

— Non, non, ce n'est pas cela, mais une boîte carrée.

— Une boîte? quoi cela vouloir dire? Vous sûre?

— Que je perde mon nom! murmura Ben, en se soulevant le plus possible, si ce n'est pas ma caisse de voyage!

— Votre caisse? dit le noir en levant à son tour la tête, vous avoir raison. Comment se trouver là? Vous la laisser sur le radeau.

— Certes, c'est le dernier objet que j'y aie touché.

Le marin cessa de parler et fit quelques mouvements dans la direction de l'objet qui flottait légèrement. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien le coffre en question, soigneusement recouvert d'une toile peinte en bleu, orné des initiales *B. B.* et muni de deux fortes poignées en cuir.

A cette vue, la première pensée du marin fut qu'un accident était arrivé au *Catamaran*.

— Pauvre William! fit-il, dans ce cas, c'en est fait de lui!...

— Non, reprit-il, ce n'est pas cela, qu'est-ce qui aurait pu briser le radeau? Je comprends, je comprends maintenant, Boule-de-Neige : c'est le garçon qui a fait cela, c'est lui qui a jeté le coffre, afin qu'il

nous aide à surnager... hourrah pour le brave petit! Rapprochons-nous vite, nous pouvons encore espérer!

Et les deux hommes se mirent à nager courageusement.

C'était en effet un véritable bonheur que la rencontre de cette caisse; elle flottait le couvercle en l'air, et paraissait maintenue dans cette position par le poids de quelque garniture de cuivre qui agissait comme lest; elle était si élevée sur l'eau qu'elle devait être vide; les poignées pendaient de chaque côté du couvercle; les deux marins en saisirent chacun une.

De cette façon le coffre fut équilibré, et bien que le poids dont il se trouva augmenté le fit enfoncer de plusieurs pouces, la partie supérieure se maintint hors de l'eau à leur grande joie, même après que Laly eut été couchée sur le couvercle.

XXXVI

ESPOIR

Les trois naufragés formaient un groupe bizarre. A droite de la caisse, le marin, le corps étendu transversalement, avait le bras gauche passé jusqu'au coude dans l'une des brides de cuir; la moitié de son poids étant ainsi supportée par la boîte, il avait à peine besoin de remuer le bras droit pour se maintenir au-dessus de l'eau.

A l'autre extrémité du coffre, exactement dans la même position, se tenait le cuisinier, avec cette différence que c'était son bras gauche qui exécutait le mouvement natatoire.

Comme nous l'avons déjà dit, Laly était couchée sur le dessus de la caisse, ses mains accrochées aux

bords du couvercle, et n'ayant aucun mouvement à faire.

La situation des naufragés était donc grandement améliorée, et, bien qu'ils fussent encore aux prises avec la mort, ils avaient cependant quelque espoir d'y échapper; ils pouvaient maintenant se soutenir plusieurs heures à flot — aussi longtemps même que la faim et la soif le leur permettraient. La confiance rentra dans leurs cœurs; ces secours qui leur arrivaient toujours au moment de succomber, leur semblaient envoyés par la Providence; aussi résolurent-ils de tenter les plus grands efforts pour sauver leurs vies.

Se sentant dans une sécurité relative, ils commencèrent à examiner la situation avec calme.

La pensée qui s'était d'abord offerte à l'esprit de Ben (la destruction du radeau) n'était plus admissible après réflexion, puisqu'il n'y avait point eu de coup de vent; l'embarcation devait donc être parfaitement intacte et à flot sur l'Océan.

Il est vrai que rien n'annonçait sa présence; Laly qui, par sa position élevée, pouvait voir plus loin, avait été chargée de surveiller l'horizon, et elle s'acquittait de sa mission avec grand soin.

Si le *Catamaran* s'était trouvé éloigné d'une lieue ou deux seulement, n'importe dans quelle direction, sa grande voile aurait été visible aux yeux de l'enfant, mais elle n'apercevait rien, rien que la mer et le ciel.

De là il fallait conclure qu'il avait été emporté si loin que l'on devait renoncer à l'atteindre jamais. Les suppositions du marin étaient cependant plus consolantes : il pensait que la rencontre de la caisse n'était point le fait d'un accident, mais bien plutôt un envoi de William.

— J'en suis sûr, Boule-de-Neige, dit-il, le garçon l'aura jetée à l'eau, sachant qu'avec cela nous pourrions nous soutenir plus longtemps et gagner le bord. Le coffre se trouvait au milieu du radeau quand j'ai plongé, et ne peut l'avoir quitté sans la volonté de quelqu'un. C'est William qui aura imaginé ça, et c'est, on peut le dire, une bonne idée. Ce n'est pas la première fois que je vois le brave garçon avoir des imaginations ingénieuses.

— Ça paraître très-probable, très probable à moi aussi, répliqua le Coroman.

— Et je devine ce qu'il a fait ensuite, reprit Brace en suivant le fil de ses conjectures.

— Quoi donc, massa ?

— Il a baissé la voile. Je ne sais pour quelle raison il ne l'a point fait plus tôt, car je le lui ai commandé et il a dû m'entendre, mais j'ai un pressentiment qu'il n'y a pas eu de sa faute. Je me rappelle maintenant que lorsque j'ai tendu ce morceau de canevas j'ai dû faire un mauvais nœud à la vergue. Peut-être n'a-t-il pas pu en venir à bout assez tôt, ce qui expliquerait tout, mais maintenant il a exécuté

la manœuvre ou en dénouant l'amarre, ou en coupant la corde, et c'est pourquoi il n'y a pas de voile en vue; mais je parierais que le *Catamaran* n'est pas si loin ; il ne peut avoir eu le temps de dériver à une grande distance...

— C'être vrai que la toile disparaître tout à coup.

— Eh bien, alors, Boule-de-Neige, reprit le marin d'un ton encore plus joyeux, d'après tout cela le *Catamaran* n'est peut-être pas à plus d'un nœud ou deux. On ne peut rien savoir au juste, le cou sous l'eau comme nous l'avons. En tout cas, sans toile, il ne peut pas aller beaucoup plus vite que nous. Employons toutes nos forces à faire un mille ou deux sous le vent, car c'est de ce côté qu'il doit être, c'est le mieux que nous puissions faire, hein ?

— Cela certain, massa.

Et sans plus parler, les marins se mirent à agir : l'un nageant de la main droite, et l'autre de la gauche, tous les deux fendant les vagues avec toute l'énergie dont ils étaient capables; ils allèrent bientôt avec une telle rapidité que la mer moutonnait de chaque côté de la caisse et que l'écume retombait sur Laly.

XXXVII

SOUS LE VENT.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin qu'une nouvelle exclamation de Laly leur fit suspendre leurs mouvements.

— Quoi est-ce, enfant? demanda le noir en dressant l'oreille, être le *Catamaran?*

— Non, seulement une tonne flottant sur l'eau.

— Quelle sorte? vous pouvoir dire peut-être.

— Je pense que c'est une de celles que vous avez attachées au radeau; je vois les cordes.

— C'est ma foi vrai, fit Ben qui s'était soulevé et venait d'apercevoir la nouvelle épave, voici encore un tour de William; il a coupé les cordes et nous l'envoie au cas nous n'aurions pas rencontré la caisse. Ce garçon est prudent; brave petit!

— Nous bien faire de nager vers le tonneau; cela ne pas nuire que de l'avoir aussi; si le vent souffler, la caisse pas beaucoup secours pour nous; lui, juste ce que falloir.

— Vous avez raison, Boule-de-Neige.

Cinq minutes après, les marins étaient près du tonneau, bien reconnaissable à ses cordes comme l'un de ceux attachés au *Catamaran.* Ben vit au premier coup d'œil que ces cordes avaient été coupées à l'aide d'un couteau ou de quelque autre instrument tranchant et pour ainsi dire hachées.

— Ah! je ne me trompais pas : brave petit William! Hourrah pour lui! s'écria Ben.

— Du calme! fit le nègre. Vous tenir la caisse pendant que moi grimper sur la tonne pour tâcher de découvrir quelque chose.

— Bien dit, noiraud, répondit le capitaine, faites!

Le Coroman dégagea son bras de l'anse de cuir, et après quelques efforts, parvint à son but.

Il fallait une grande adresse pour empêcher l'épave de rouler ou d'enfoncer, mais Boule-de-Neige excellait dans la gymnastique aquatique, et presque aussitôt il se trouva balancé sur son siége, jetant un regard perçant à l'horizon.

Le marin avait suivi les mouvements de son camarade avec un vif intérêt; il s'attendait à une bonne nouvelle, aussi ne fut-il pas extrêmement



Vous rester ici avec la fillelte.

surpris d'une exclamation joyeuse du Coroman.

— Le radeau ! le radeau ! cria-t-il avec une sorte de délire.

— Où, demanda Ben, sous le vent?

— Juste.

— Et à quelle distance? à quelle distance?

— A trois ou quatre encâblures au plus.

— Que pensez-vous que nous devions faire maintenant?

— Le mieux est d'essayer de l'atteindre. Comme vous dire, la voile être à bas, et le radeau pas aller plus vite qu'un tronc d'acajou par un calme des tropiques; avec l'aide du garçon qui devoir ramer vers nous, nous le rattraper bientôt.

— Vous croyez pouvoir arriver jusqu'à lui, camarade?

— Moi être certain. Vous rester ici avec la fillette, vous retenir à la caisse, et ne rien craindre, moi bientôt ramener le *Catamaran;* pas être long à regagner le bord !

Et le nègre donna une poussée à la tonne, puis un dernier avertissement au marin pour l'engager à se maintenir dans la direction où il se trouvait, et allongeant ses membres nerveux de toute leur longueur, il s'éloigna en reniflant comme quelque robuste cétacé de la tribu des mysticeti.

XXXVIII

INQUIÉTUDES DE WILLIAM.

Il est à peine nécessaire de dire les angoisses de William durant tout ce temps. Il avait obéi aux premières instructions de Ben et pris la rame servant de gouvernail, mais après avoir inutilement essayé de faire tourner le radeau, il y renonça pour suivre le dernier ordre du marin, c'est-à-dire baisser la voile. Là, nouvelle difficulté. Comme le capitaine l'avait dit, le nœud fait par lui résista aux efforts de William, qui y perdit un temps précieux. Lorsqu'il renonça à le dénouer pour se servir de la hache et le couper, il était trop tard, le *Catamaran* avait fait un chemin considérable, et il se trouvait seul sur l'Océan.

Cette découverte le jeta dans le désespoir; mais

grâce à son esprit aventureux qui l'avait poussé dans la carrière maritime, il ne se découragea point longtemps; au lieu d'attendre les événements, il chercha comment il pourrait être utile à ses malheureux amis. Il se hâta donc de détacher la rame du tolet sur lequel elle avait été montée en guise de gouvernail, puis il commença à s'en servir pour pagayer, essayant de faire marcher le radeau contre le vent.

Inutile de dire que William y employa toutes ses forces, mais il dut bientôt se convaincre que ce serait en vain. Depuis que la voile avait été abattue, le *Catamaran* flottait, selon l'expression du nègre, « comme un tronc d'acajou par un calme des tropiques. »

Le mousse reconnut aussi que le radeau, au lieu de marcher contre le vent, ou même de rester à la même place, s'éloignait de plus en plus dans la direction contraire.

A ce moment une pensée lui vint; c'était de jeter à la mer quelque objet qui pût aller en aide aux nageurs.

Le premier qui se présenta à lui fut la caisse de Ben; elle paraissait presque vide, et le couvercle était ouvert; en le fermant, elle pouvait servir de bouée de sauvetage; William n'hésita pas un instant, et la saisissant par une de ses poignées, il la fit glisser dans l'eau.

Le jeune mousse vit avec plaisir que le coffre se maintenait dans sa position naturelle, le couvercle en dessus, et flottait légèrement comme s'il eût été de liége. Il avait d'ailleurs été établi dans ce but. William se rappela une conversation de Ben à bord de la *Pandora*, où ce dernier avait vanté les qualités de son « embarcation, » ajoutant qu'en cas de naufrage « elle serait capable de mieux se comporter à la mer qu'un bateau plat. »

Le jeune homme espéra que ces louanges du vieux marin se trouveraient justifiées et que bientôt son ami lui reviendrait, ainsi que la petite Laly qui lui était non moins chère.

XXXIX

WILLIAM EN VEDETTE

Le jeune garçon ne s'en tint pas à ce premier envoi ; il songeait à multiplier les chances de sauvetage et chercha les objets qui pourraient en offrir le plus : son choix s'arrêta sur les tonnes vides. S'emparant de la hache, il coupa les cordes qui liaient l'une d'elles au *Catamaran ;* celui-ci s'en éloigna lentement, car, privé de sa voile, il ne marchait plus vite sous le vent. La brise agissait cependant sur son mât et sur d'autres objets élevés au-dessus de son niveau.

William supposait avec raison que, pour des nageurs aussi harassés que devaient l'être Ben et Boule-de-Neige, une différence d'encâblure était de la dernière importance.

Il continua à jeter d'autres tonnes à la mer et résolut de ne garder que celle qui contenait la provision d'eau, car il savait que le *Catamaran* continuerait à flotter quand même ; aussi, s'il s'arrêta à la cinquième, ce fut à la suite d'une remarque qu'il fit tout à coup : c'est que la troisième et la quatrième barrique, au lieu de tomber dans le sillage du *Catamaran*, se tenaient serrées contre lui, comme si elles regrettaient de quitter un vieil ami.

William ne fut pas longtemps à en comprendre la cause. Le radeau, n'étant plus allégé par les tonnes, avait enfoncé et se trouvait presque de niveau avec la mer ; la brise ne le poussait donc pas plus vite maintenant que les tonnes elles-mêmes ; ils allaient tous sous le vent avec une égale lenteur.

Cette remarque causa d'abord au jeune homme un grand désappointement, mais après réflexion, cela lui parut de bon augure. En effet, l'important était que le *Catamaran* fît le moins de chemin possible ; or, il marchait si doucement que le plus médiocre nageur aurait pu l'atteindre, pourvu qu'il ne fût pas à une trop grande distance.

La pensée qui tourmenta dès lors William, fut celle de savoir où se trouvaient les braves marins. N'étaient-ils pas trop loin pour pouvoir venir à bord ?

William ne savait de quel côté porter ses regards, car la grossière embarcation sur laquelle il se tenait

ne faisait que virer ; c'était tantôt le cap, tantôt les quartiers ou l'arrière qui se tournaient vers la brise. Il regarda et ne vit rien que la caisse qui avait gagné plusieurs brasses contre le vent, ainsi que les deux tonnes; cela lui servit à conjecturer la direction dans laquelle les nageurs pouvaient être : le radeau ne devait avoir marché que sous le vent, et les marins se trouvaient nécessairement au-dessus.

Mais il scruta en vain l'horizon de ce côté; alors il se glissa entre les planches du radeau et arriva devant la tonne vide restée attachée, qui offrait un point élevé favorable à l'observation; il y grimpa, et ses yeux errèrent de nouveau sur l'immense Océan. Il ne vit rien. Arrivé au dernier degré de l'anxiété, et voulant à tout prix être délivré de sa cruelle incertitude, le mousse monta au mât. Mais son attente fut encore déçue, et il se laissa retomber désespéré.

Cependant, après quelques minutes, il retourna au poste qu'il venait d'abandonner, et ses yeux recommencèrent à inspecter l'horizon ; il n'aperçut d'abord que les barriques et la caisse, puis plusieurs mouettes qui rasaient l'eau en la fouettant de leurs ailes blanches, et tournaient autour de quelque chose de rond et de noir qui semblait exciter grandement leur curiosité. Ce pouvait être un oiseau de mer, mais cela ressemblait aussi au crâne laineux de Boule-de-Neige.

Ce qui le confirma dans cette dernière croyance, c'est qu'il vit un peu plus loin deux autres objets bruns et ronds aussi qui avançaient lentement. C'était peut-être le capitaine et la petite Laly.

XL

RETOUR AU RADEAU

Dès que William eut reconnu ses compagnons, il abandonna le mât afin de ne rien négliger pour leur porter secours ; ayant pris la rame, il recommença à pagayer, espérant mener le *Catamaran* contre le vent : chaque brasse qu'il gagnait était un effort de moins pour ses amis, et, dans l'état de fatigue et d'épuisement où ils se trouvaient, c'était leur sauver la vie.

Le mousse, soutenu par cette pensée, ramait avec énergie ; heureusement la brise devenait de plus en plus douce, et poussait le radeau dans la direction qu'il désirait lui faire prendre.

Au bout de quelques minutes, il eut la satisfaction de voir les deux épaves se rapprocher de plus en

plus des naufragés ; évidemment la caisse, qui se trouvait en avant, avait dû être rencontrée par eux ; en effet il aperçut bientôt Laly couchée sur le couvercle, et plus bas, de chaque côté, ses deux compagnons.

William jugea dès lors ses amis sauvés ; car la distance qui le séparait d'eux diminuait à vue d'œil ; il reprit la rame avec courage et s'en servit sans lever les yeux. Quelle fut sa surprise, en les relevant, de ne plus voir que la tête de Ben et celle de Laly, aisément reconnaissables à leurs cheveux longs et plats. Qu'était devenu Boule-de-Neige ?

Cette disparition subite inquiétait William qui se demandait si le pauvre noir n'avait pas coulé, lorsqu'il le vit à cheval sur la tonne, un peu en avant des autres naufragés.

Le mousse ramait depuis quelque temps, quand tout à coup une exclamation se fit entendre près du radeau. Quelle fut sa joie en apercevant la face noire du Coroman ! Il roulait des yeux effarés, aussi blancs que l'écume qui dégouttait de ses oreilles et de ses lèvres épaisses.

— Par ici ! dit-il, lorsqu'il fut assez près pour être entendu, ramez vers moi, William, je n'en peux plus ; encore un peu et je coule !

Cet appel désespéré donna une nouvelle force au mousse, et après quelques secondes, Boule-de-Neige, aidé par lui, se retrouvait à bord du *Catamaran*.

Sans perdre un instant le noir prit la seconde rame, et imprima une telle rapidité au radeau qu'il rejoignit presque immédiatement la caisse.

Et les trois naufragés furent enfin en sûreté, après avoir échappé à une mort qui paraissait infaillible !

XLI

LE RADEAU RECONSTRUIT.

En reprenant pied sur le *Catamaran*, le brave marin se trouva tellement épuisé, qu'il tomba étendu sur les planches. Laly, soutenue par William, fut déposée sur des pièces de toile, et le regard reconnaissant qu'elle jeta au jeune mousse le récompensa amplement de la peine qu'il avait prise.

Le nègre, non moins à bout de forces, se coucha à côté de Ben, et tous les trois restèrent longtemps ainsi, sans remuer, sans parler, vaincus par la fatigue.

William se souvint alors fort à propos du baril de vin des Canaries; il prit un gobelet d'étain, l'emplit du liquide généreux, puis le passa tour à tour à ses

amis; sa petite protégée fut, bien entendu, la première servie.

La généreuse liqueur agit merveilleusement. Bientôt le marin et le nègre se sentirent assez remis pour s'occuper de différentes mesures que la prudence rendait nécessaires et qui exigeaient d'eux de nouveaux efforts.

Il fallait recouvrer les barils jetés à la mer par William, car le *Catamaran*, dépourvu de ses moyens de soutien, s'était enfoncé et ne leur offrait plus la même sécurité.

La caisse de Ben, pour laquelle ce dernier se sentait plus d'affection que jamais, et la tonne qui avait porté l'ex-cuisinier, se trouvant proche du *Catamaran*, furent recueillies les premières.

Les autres barriques, fort loin sous le vent, continuaient encore leur course, mais comme elles étaient en vue, on ne désespérait point de les atteindre.

Ben et Boule-de-Neige se mirent aux rames, le mousse se tint debout pour leur indiquer dans quelle direction ils devaient nager; bref, les tonneaux furent repêchés les uns après les autres et replacés dans le même ordre qu'auparavant. Sans les vêtements mouillés collés au corps des marins, et la pâleur répandue sur leurs traits, tout aurait paru comme à l'ordinaire à bord du *Catamaran*.

Quant aux vêtements mouillés, c'était un incon-

vénient auquel le soleil des tropiques devait remédier promptement; car ses chauds rayons tombaient d'aplomb sur les têtes des naufragés. Le nègre fumait comme un morceau de charbon récemment allumé, et à travers le nuage de vapeur qui l'entourait, il eût été impossible de dire s'il était noir ou blanc; cependant il continuait de parler et d'agir, aidant Ben et William à replacer la voile, de façon que le *Catamaran* fila bientôt sous la brise avec sa première rapidité.

Cette fois on prit soin de faire un nœud convenable à l'écoute de la voile, pouvant se dénouer facilement; il ne fut pas besoin non plus de conseiller à Boule-de-Neige d'être plus prudent à l'avenir.

Le seul dommage qui résultât de l'accident était la perte d'une grande partie des tranches de poisson étendues sur les tonnes pour y être séchées au soleil. William, dans sa précipitation bien naturelle de jeter les tonneaux à la mer, n'avait plus pensé à cette circonstance si importante.

Ce ne fut pas sans chagrin que l'ex-cuisinier constata le déficit; mais le souvenir du péril auquel on venait d'échapper si miraculeusement, et l'espoir de pouvoir bientôt remplacer les aliments perdus finirent par calmer les esprits.

XLII

LA PÊCHE DES ALBAÇORES.

A peine la brise avait-elle enflé la voile, que les marins aperçurent un banc de superbes poissons qui suivaient le *Catamaran*. Ils avaient une grande ressemblance de forme avec les maquereaux; mais ils étaient plus gros et plus grands, ayant environ quatre pieds de longueur. Ils avaient le dos d'un bleu azuré, et présentaient, sous certaines lumières, des teintes dorées; leur ventre était d'un blanc argenté et irisé. Une rangée de fausses nageoires dessus et dessous la queue montrait une couleur jaune et brillante; leurs yeux étaient ronds, et l'iris d'un blanc d'argent.

— Des albaçores! cria Ben Brace dès qu'il les aperçut, allons, Boule-de-Neige, à nos lignes! Par

cette fraîche brise, nous sommes sûrs qu'ils mordront; notre garde-manger sera bientôt rempli! A l'ouvrage tous, et pas un mot, pas un mouvement qui puisse les éloigner!

— Vous rien craindre, massa, eux pas quitter tant qu'ils iront comme ça, tantôt en avant, tantôt en arrière, comme si eux contents nulle part.

Tandis que le nègre parlait, les albaçores venaient d'exécuter une nouvelle manœuvre. Lorsqu'ils rencontrèrent d'abord le *Catamaran*, ils le suivirent à tribord, n'essayant point de le dépasser, ainsi qu'il leur eût été facile; au contraire, ils remuaient à peine leurs nageoires et voguaient doucement de conserve avec le radeau.

Tout à coup, et aussi vite que le changement d'un kaléidoscope, ils firent par le flanc gauche, et passèrent sous le *Catamaran*. Ils restèrent cachés à la vue un moment, puis ils reparurent bientôt à babord. Cette manœuvre fut exécutée avec un ensemble remarquable et répétée souvent. Ils allaient de droite à gauche, comme s'ils étaient tous mus par une seule impulsion; ils tournaient en montrant leurs écailles argentées et plongeaient sous le radeau avec une régularité parfaite.

— Pourquoi dites-vous, Boule-de-Neige, qu'il n'y a pas de danger d'effrayer les albaçores? demanda William.

— Par la raison que j'ai de croire qu'être pas

bien loin de nous autre chose qu'eux redouter encore plus. Vous voir paraître bientôt le *long bec.*

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là, Boule-de-Neige?

— Que vouloir dire? Moi parler du long bec, lui pas loin, regardez à tribord, et c'être pourquoi les beaux messieurs venir autour du radeau et moi espérer qu'eux rester assez longtemps pour donner à nous belle récolte.

— Un requin! cria le mousse en apercevant un large poisson dans la direction indiquée par le nègre.

— Requin! rien de la sorte, toute autre espèce; si lui requin, les albaçores pas rester là : lui maître *long bec*, le véritable ennemi des albaçores; pas crainte eux laisser nous, tant que lui en vue.

En disant ces mots, le Coroman se disposa à jeter ses filets, et cela avec une négligence qui prouvait une confiance entière dans la vérité de son assertion.

C'était en réalité l'un des plus bizarres habitants de l'onde amère; long de huit ou dix pieds, avec un museau osseux ayant au moins le tiers de la longueur de son corps; cette espèce de bec n'était autre chose que la prolongation de la mâchoire supérieure, parfaitement droite et effilée comme la lame d'une rapière.

A part cela, le poisson n'avait pas l'aspect repoussant qu'ont d'ordinaire les espèces voraces; il nageait avec une grande célérité, non cependant sans quelques indices de circonspection. Il ne semblait s'avancer que d'une manière furtive, ses yeux avaient une expression féroce et fausse à la fois.

Il n'est pas étonnant que William l'eût pris d'abord pour un requin, car il y a plusieurs points de ressemblance entre ces deux poissons, et il faut souvent un examen attentif pour ne pas s'y tromper. Il avait comme le requin une large nageoire en forme de croissant qui s'élevait de plusieurs pouces au-dessus de la surface de l'eau, et une queue de la même forme.

Une différence bien marquée entre l'épée du groënland et les *squales* existe dans leur manière de nager. Ceux-ci n'avancent que très-lentement, tandis que celui-là est un des poissons les plus vifs de l'Océan; ainsi, dès que les albaçores changeaient de position, le *long bec* filait du même côté avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre; on n'était

averti de ses mouvements que par le bruit singulier qu'il produisait dans l'eau : on eût dit une pluie épaisse tombant sur des feuilles. Tandis qu'il nageait, sa couleur, brune au repos, devenait d'un bleu azuré, circonstance qui aidait les regards à le retrouver.

XLIV

L'ÉPÉE DU GROENLAND

William contemplait cet étrange poisson, lorsqu'il le vit tout à coup faire un bond dans la direction du radeau, en même temps qu'il entendit l'espèce de bruissement causé par le passage de son énorme corps sous l'eau. Sa grande nageoire dorsale traçait autour d'elle un cercle bouillonnant.

L'élan était probablement dirigé contre le banc d'*albaçores*. Mais ceux-ci se tenaient constamment en alerte; bien que leurs allures témoignassent de la plus grande frayeur, ils ne perdaient pas un instant le sentiment de la situation; au moment où l'ennemi s'élançait sur eux, ils tournèrent tous d'un commun accord, et prompts comme l'éclair, passèrent de l'autre côté du radeau.

L'épée, se voyant deviné, cessa d'attaquer; au lieu de poursuivre les albaçores, il continua de suivre l'embarcation sournoisement, comme s'il avait renoncé à la force et pris la résolution d'employer la ruse pour s'emparer de sa proie.

Il devint évident pour William que les albaçores ne s'étaient attachés au radeau que pour chercher protection contre ce formidable ennemi : il en est ainsi des *bonites* et de plusieurs espèces qui se réfugient auprès des vaisseaux et des baleines à côté desquels ils espèrent trouver un abri.

L'épée a une façon de percer sa proie avec son long bec mince et pointu, pleine de danger pour lui-même, car si malheureusement son museau rencontre, dans son impétueuse attaque, les côtes d'un navire ou une autre substance assez dure pour le repousser, il arrive que l'arme se brise ou reste tellement enfoncée que son propriétaire devient victime de sa violence.

Boule-de-Neige savait les albaçores trop occupés à déjouer les ruses de leur ennemi pour mordre à ses hameçons, ausssi, au lieu de les jeter par-dessus bord, se contenta-t-il de les poser sur les planches, en attendant ou que l'épée eût disparu, ou qu'il fût resté assez loin dans le sillage du *Catamaran*, pour laisser un instant de répit à ses victimes en perspective.

— Inutile de jeter les lignes, dit-il au marin, eux

ne pas mordre, pas tant que le long bec être là ; nous attendre son départ.

— Vous avez raison, camarade, et il devrait bien nous délivrer de sa présence, car sans lui les albaçores donneraient beau jeu à nos hameçons.

Les marins regardèrent alors tranquillement le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et William, dont la curiosité avait été vivement excitée, demanda à Ben tout ce que celui-ci savait sur cette singulière espèce.

Au moment où le marin achevait de donner les détails désirés, un brusque mouvement de l'épée annonça qu'il venait de changer encore de tactique; il semblait tout à coup avoir résolu d'en finir avec cette proie qui lui échappait sans cesse.

Il s'approcha donc tout près du *Catamaran*, et s'élança deux ou trois fois en avant de manière à mettre l'émoi chez les albaçores, et à rompre ainsi la régularité de leur manœuvre.

Il obtint enfin ce résultat; la frayeur fut telle dans la bande, qu'au lieu de nager de concert comme auparavant, ils commencèrent à s'élancer pêle-mêle dans différentes directions.

Au milieu de cette confusion, une grande partie des imprudents poissons se trouvèrent non-seulement séparés du corps principal, mais encore du radeau, et restèrent en arrière de plusieurs brasses.

Ce fut sur ceux-ci que s'arrêtèrent les yeux fé-

roces de l'épée ; il se précipita au milieu d'eux avec une soudaineté qui fit écumer l'eau au-dessus de ses nageoires dorsales, tandis que le bruit causé par son plongeon aurait pu s'entendre au loin sur l'Océan.

— Regarde, William, s'écria Ben, désireux que le jeune mousse ne perdît rien de ce curieux spectacle, que je sois pendu ! si le vorace n'en a pas piqué une paire sur sa fourchette !

L'épée du groënland avait en effet chargé le troupeau effrayé et tenait embrochés par son long bec deux albaçores qui essayaient en vain de se dégager; leur ennemi, par un rapide mouvement de tête, les lança en l'air, et les malheureux retombèrent dans l'énorme gosier de leur vainqueur, qui les avala tout d'un trait.

XLV

LA PÊCHE DES ALBAÇORES

William et Laly avaient pris un vif intérêt à ce singulier spectacle. Même après que l'épée eut disparu, ils regardaient encore, s'attendant à chaque instant à le voir revenir, et s'imaginant que sa retraite subite n'était qu'une de ses ruses habituelles.

— Très-probablement, très-probablement parti, répondit Boule-de-Neige à une question de William, c'être une bonne chose, avoir chance maintenant de prendre les autres : voir eux, leur conduite toute différente, plus peur. Bien sûr, l'épée loin à c'te heure, la confiance des autres être signe certain.

Ainsi que le nègre l'affirmait, les albaçores avaient une allure toute différente, et nageaient tranquille-

ment autour du *Catamaran*. Ils semblaient très-disposés à mordre à l'hameçon, qu'ils avaient jusqu'alors toujours refusé, bien que les deux marins le leur jetassent obstinément.

Ben et le Coroman s'apprêtèrent à renouveler leurs tentatives; les lignes furent amorcées au moyen d'un morceau de chair de requin, auquel ils ajoutèrent une petite bande de flanelle rouge pour le rendre plus attrayant, et le tout fut jeté à la mer. Presque immédiatement un bruit sourd se fit entendre, l'eau écuma, et deux albaçores se débattirent au bout des lignes : ils étaient pris; les cordes furent tirées et un coup d'anspect administré sur la tête de chacun d'eux termina leur carrière.

William et Laly seuls eurent le loisir d'admirer les victimes; les pêcheurs rajustaient déjà leurs lignes, dans l'intention d'augmenter la provision.

Mais leur seconde tentative ne fut pas heureuse; on eût dit que la méfiance s'était répandue dans la bande; c'était en vain que l'amorce passait et repassait devant eux. Enfin quelques estomacs plus creux que les autres sans doute commencèrent à se rapprocher des lignes, mais un seul albaçore se hasarda tout à fait, et avala l'amorce, l'hameçon et une moitié de la corde; Ben se hâta d'enlever l'imprudent.

Le Coroman avait aussi réussi à faire une seconde capture. Au moment où une troisième allait peut-être avoir lieu, ils s'aperçurent d'une certaine agita-

tion chez les albaçores ; ceux-ci montrèrent les mêmes signes de terreur que lors de l'apparition du long bec ; le danger qu'ils appréhendaient semblait venir d'en haut, car leurs yeux regardaient constamment en l'air.

Boule-de-Neige, Ben, William et Laly firent comme eux, mais ils ne virent rien que le ciel d'un bleu uniforme et pur.

Cependant le Coroman, dont l'expérience était plus grande, persévéra dans son examen et s'écria au bout de quelques minutes :

— L'oiseau frégate ! là-bas ! là-bas ! Être deux, le mâle et la femelle, je suppose ; moi comprendre la peur des albaçores, ça s'explique maintenant !

— Ah ! une frégate ! s'écria Ben, un des oiseaux de mer les plus renommés (c'est le *Pelicanus aquila* des naturalistes, et qui, par son vol rapide et sa forme gracieuse, mérite mieux le premier nom). Mais où donc ? ajouta-t-il, je ne vois rien de la sorte, de quel côté sont-ils, camarade ?

— Tout en haut, juste au-dessus de nos têtes, presque sous ce nuage-là, tous deux.

— Il faut que vous ayez des yeux terriblement perçants, je ne vois absolument rien. Ah ! attendez ! mais si... vous avez raison, ce sont deux frégates, certainement... il est aisé de les reconnaître à la forme particulière de leurs ailes ; et puis, aucun autre oiseau, de ceux que je connais, ne s'élèverait

si-haut. Ils ne semblent pas plus gros que des hirondelles, et cependant leurs ailes ont bien une douzaine de pieds d'envergure... Oui, ils sont à peu près à un mille au-dessus de nous... ne pensez-vous pas, Boule-de-Neige?

— Au moins deux milles, vous devoir dire; ils ne paraître pas bouger d'une ligne; eux être endormis, bien sûr!

— Endormis! s'écria William avec étonnement; vous ne pensez pas, Boule-de-Neige, qu'un oiseau puisse s'endormir en l'air?

— Eh, eh! petit, les oiseaux dans cette partie du monde être si bizarres : dormir les ailes étendues, certainement, et même quelquefois l'aile repliée, et la tête cachée dessous; est-ce que ce n'être pas, Ben?

— Quant à ça, je n'en suis pas si convaincu que vous : je l'ai entendu dire; mais ça me paraît fort...

— Pooh! pooh! reprit le Coroman avec une moqueuse inclinaison de tête; et pourquoi être fort? La frégate elle-même bien dormir sur l'eau sans voiles tendues, sans le plus petit morceau de toile; pourquoi pas alors l'oiseau-frégate dans l'air? Ce que l'eau être aux vaisseaux, l'air être la même chose aux oiseaux. Qu'est-ce qui les empêcher d'y faire leur somme, excepté quand il arrive coups de vent?

— Bon, bon, noiraud, vous pouvez aussi bien être dans le vrai que dans le faux; je ne vous contredirai point : tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu des

frégates rester comme celles-ci, sans faire de chemin, et je ne les ai jamais crues endormies pour cela ; j'ai toujours vu leurs queues fourchues s'ouvrir et se fermer, juste comme les lames d'une paire de ciseaux, ce qui me donnait à penser qu'elles étaient bien éveillées tout le temps. Si elles dormaient, comment auraient-elles pu remuer ?

— Là ! massa Ben, repartit le nègre d'un ton de condescendance, comme s'il avait eu pitié de la pauvreté du syllogisme de son camarade, vous pas croire possible qu'on puisse remuer en dormant ? Vous ne jamais agiter un pied, une main, une jambe, quand vous dormir ?

— En outre, continua le noir passant à un autre argument, comment vous supposer que la frégate pouvoir se passer de sommeil ? Vous bien savoir qu'elle pas avoir le don de nager ; elle ne pas aller sur l'eau plus qu'une poule de Guinée ou une volaille de basse-cour. Pour elle, dormir sur la mer être aussi impossible que pour moi ou pour vous.

— Bon, Boule-de-Neige, je reconnais tout cela ; cependant je vous avoue que je ne peux pas comprendre comment un oiseau dort dans l'air, pas plus que je ne croirais que je peux accrocher mon vieux chapeau goudronné à un nuage ; je vous avoue que je me demande aussi comment les frégates se passeraient de repos ; la seule explication que je trouve, c'est que chaque nuit elles retournent à terre.

— Peuh ! massa; vous savoir mieux que ça ! moi entendre dire que la frégate ne jamais s'éloigner de plus de cent lieues du rivage, et moi en voir de mes yeux à plus de cinq fois cette distance, en plein Océan, où nous être maintenant : si la première idée être vrai, nous avoir chance d'atteindre terre alors, cent lieues ! mais bah ! nous être à plus de deux cents du rivage, et là sont oiseaux à longues ailes planant sur nos têtes et dormant aussi tranquillement que jamais le noir ici présent dormir à bord de la *Pandora*.

XLVI

L'OISEAU FRÉGATE.

Le *Pelicanus aquila* dont on s'entretenait ainsi à bord du *Catamaran*, bien que généralement classé parmi les pélicans, n'a cependant que peu de ressemblance avec ces volatiles lourds et disgracieux. Les frégates sont des oiseaux remarquables par leurs pattes non palmées, et leurs serres semblables à celles des vautours et des aigles. Ils ont tant de rapports avec ces derniers que les marins les appellent indifféremment vautours de mer ou aigles de mer.

La frégate mâle est d'un noir de jais; son bec est rouge, très-long et aplati verticalement; les mandibules sont brusquement recourbées en bas. La fe-

melle est d'une couleur moins foncée et porte un large disque blanc sur l'abdomen.

Les jambes sont courtes, eu égard à la taille de l'oiseau ; les pieds, comme on l'a déjà dit, sont munis de serres, celle du milieu écailleuse et comme dentelée en dessous ; les pattes sont emplumées vers le bas, autre point de ressemblance avec les oiseaux carnassiers. La frégate, grâce à la disposition de ses serres, peut aussi percher ; ce qu'elle fait d'ordinaire, quand elle vient à terre.

Cet oiseau tient aussi le milieu entre les oiseaux de proie de terre ferme, et les palmipèdes qui vivent sur l'Océan ; peut-être participe-t-il de l'aigle marin et de l'orfraie qui tirent leur principale nourriture de la mer, mais s'éloignent peu du rivage pour la chercher.

La frégate fait ses excursions si loin de terre qu'il n'est pas rare de la rencontrer au milieu de l'océan Atlantique, circonstance qui intrigue beaucoup les ornithologistes. Ses pattes n'étant point palmées, elle ne peut nager, et d'ailleurs on ne l'a jamais vue se reposer sur l'eau. Où donc trouve-t-elle le repos dont elle doit avoir besoin comme toute créature vivante ? C'est une question à laquelle on a en vain cherché une réponse.

On a quelquefois supposé que cet oiseau retourne à terre chaque soir ; mais lorsque l'on considère que, pour atteindre le rivage, il lui faut quelquefois



voler l'espace de plusieurs centaines de milles, la supposition perd toute vraisemblance. Du reste, le vol aisé et gracieux de ce vautour des mers indiquerait qu'il est peut-être plus à son aise dans l'espace que perché sur un arbre. Enfin, il est certain qu'il reste des semaines et des mois, sans revenir à terre.

Il paraît dès lors indubitable qu'il peut se reposer dans l'air.

Il est vrai que lorsqu'il pêche près du rivage, il se retire ordinairement à la nuit pour percher; mais au milieu de l'Océan, il ne cherche point un appui, comme beaucoup d'oiseaux aquatiques de son genre, — le fou par exemple — sur les espars des vaisseaux, bien que souvent ils planent au-dessus des maîtres mâts des navires à voiles, et s'amusent à prendre dans leurs becs et à mettre en pièces le drap rouge fixé à la flouette.

A proprement parler, la frégate ne *pêche* pas ainsi que les autres oiseaux aquatiques et carnassiers. Puisqu'elle ne peut ni plonger ni nager, elle ne doit pas aller chercher le poisson dans l'Océan ; comment vit-elle alors? où trouve-t-elle la nourriture nécessaire à son existence? Elle la prend dans l'espace et la choisit parmi les poissons volants et les loligos : quand ceux-ci quittent leur élément naturel pour chercher leur sûreté dans l'air, la frégate, prompte à s'abattre, fond sur eux avant qu'ils

aient eu le temps de se réfugier dans la mer qu'ils viennent de quitter.

Elle fait encore sa proie des poissons qui ont l'habitude de sauter à la surface de l'eau, et à ceux qui ont déjà été pris par des fous, des rondins, des gachets, des mouettes et autres oiseaux des tropiques qui peuvent plonger et nager.

Les frégates volent la proie de ces derniers, les forcent à la lâcher, et s'en emparent ensuite adroitement avant qu'elle soit retombée dans la mer; souvent même elles obligent les premiers conquérants à rendre leur pâture à moitié avalée.

L'oiseau frégate a une telle facilité de vol, une si grande confiance dans son habileté que, si un poisson se trouve par hasard mal placé dans son bec, il le rejettera sans crainte en l'air pour le rattraper et le rejeter encore, jusqu'à ce qu'il le tienne dans une position tout à fait favorable.

Mais il n'a recours à ces moyens que dans les temps calmes; la saison orageuse est sa période d'abondance, car alors il peut capturer un grand nombre d'oiseaux à la surface des vagues.

XLVII

ENTRE DEUX DANGERS.

Les deux oiseaux remarqués par l'équipage abandonnèrent tout à coup leur immobilité, et commencèrent à tourner en cercle, en s'abaissant graduellement sur la mer ; ils furent bientôt si bas que la poche rouge qui se trouve sous le gosier du mâle était parfaitement visible, et que leurs ailes détachèrent leurs gracieuses découpures sur le fond azuré du ciel.

Les albaçores, sans plus accorder la moindre attention aux hameçons qu'on leur tendait, s'éloignèrent. Était-ce crainte des oiseaux planant audessus d'eux ? Cela ne pouvait être. D'ailleurs ils ne semblaient point poussés par la frayeur, mais mus

par le désir de chercher quelque chose qui était encore invisible sous l'eau.

— Sûrement, dit William, en s'adressant à ses compagnons, de si gros poissons ne redoutent point ces nouveaux venus? — Et il désignait de la main les deux oiseaux qui ne se trouvaient pas maintenant à plus de cent mètres de hauteur. — Sûrement ils ne pourraient tuer un albaçore, et quand ils en viendraient à bout, ils ne réussiraient jamais à l'avaler, j'imagine.

— Aussi ne sont-ce pas les albaçores qu'ils recherchent, répondit Ben, mais d'autres poissons qui ne doivent pas être loin d'ici et qui attirent aussi les albaçores, car ces derniers n'ont pas la moindre peur des frégates.

— A quelle espèce appartient donc cette proie si disputée? demanda le mousse.

— Ce sont des poissons volants, garçon, les mêmes dont nous fîmes notre premier repas après notre séparation de grand radeau; il doit y en avoir un banc près de nous, les frégates les ont reconnus d'en haut, et c'est ce qui les a fait descendre: elles ont aperçu les albaçores aussi et savent qu'elles chassent le même gibier, aussi se sont-elles empressées de s'abattre; mais elles n'ont guère de chance de réussir, car elles ne peuvent pas plonger, à moins que les poissons volants ne sortent de leur élément pour échapper à leurs autres ennemis.

Tandis que le marin parlait, les albaçores s'enfoncèrent rapidement sous l'onde transparente.

Aussitôt plusieurs objets blancs s'élancèrent hors de l'eau, et replongèrent presque immédiatement. Leurs mouvements n'avaient pas échappé aux frégates, et lorsqu'elles remontèrent dans l'espace, elles tenaient dans leurs becs deux des malheureux poissons, qui, en cherchant à échapper à leurs ennemis aquatiques, en avaient rencontré de non moins redoutables dans l'air. Bientôt ils disparurent dans le large gosier où tant d'autres de leur espèce les avaient précédés. Il était évident que ni l'un ni l'autre des deux oiseaux ne trouvait un seul poisson suffisant pour son repas, car dès qu'ils eurent avalé leurs proies, ils parurent aviser à s'en procurer d'autres.

Le mâle paraissait avoir fixé son choix sur un malheureux poissant volant que poursuivait un albaçore d'au moins trois pieds de longueur, qui faisait des progrès rapides sur lui. Le pauvre exocet semblait saisi de frayeur et l'équipage du *Catamaran* s'attendait à chaque instant à le voir s'élancer au-dessus de l'eau; c'eût été sans aucun doute la tactique qu'il aurait adoptée, mais sur le point d'y avoir recours, il avait aperçu les longues ailes et le cou de la frégate tendus vers lui.

Cette vue était bien suffisante pour le retenir dans son élément, mais il ne pouvait espérer échapper

longtemps à l'ennemi d'en haut et à l'ennemi d'en bas. La mort paraissait inévitable ; il ne restait qu'à choisir entre la poche rouge de la frégate ou les mâchoires béantes de l'albaçore.

L'exocet, participant un peu de la nature de ses deux ennemis, ne se sentait de sympathie ni pour l'un ni pour l'autre. Cependant l'oiseau étant le plus éloigné, la question fut tranchée en sa faveur, et le poisson volant s'élança dans l'air.

La frégate, qui attendait ce mouvement, s'abaissa aussitôt sur une proie qu'elle croyait déjà tenir, mais son extrême confiance nuisit à la sûreté de son coup d'œil. Elle s'était élancée le bec ouvert, les serres étendues, prêtes à saisir sa victime—lorsque celle-ci, passant rapidement devant l'oiseau, disparut sous l'eau, après un bond qui l'avait éloignée en même temps de l'albaçore.

XLVIII

BOULE-DE-NEIGE FAIT UN SAUT PÉRILLEUX

Les yeux de l'équipage restèrent fixés avec la plus grande surprise sur la frégate, car, au lieu de s'élever dans les airs ou de continuer à chasser la proie qu'elle venait de laisser échapper si maladroitement, ou même d'en poursuivre une autre, elle restait les ailes déployées dans toute leur étendue, frappant l'eau avec tant de violence, qu'il s'élevait autour d'elle un nuage d'écume.

On l'entendait en même temps pousser des cris de détresse comme si elle était menacée par quelque terrible ennemi ; ses mouvements précipités indiquaient une lutte avec une créature invisible sous l'eau.

Boule-de-Neige, qui croyait pouvoir expliquer

tous les accidents de la vie maritime, était aussi étonné que ses trois compagnons.

— Savez-vous ce que ça signifie ? demanda Ben au nègre : on dirait que la frégate est prise... Que je perde mon nom, si elle n'a pas l'air de sombrer.

— Et que moi pendu, si moi savoir... Moi penser que le vautour être pris par les pattes, ça paraître même certain : peut-être requin, peut-être long nez, l'épée du...

Boule-de-Neige allait ajouter « groënland, » mais il n'eut pas le loisir d'achever sa phrase ; une forte secousse imprimée à la partie du radeau sur laquelle il se tenait, brisa les liens qui attachaient les planches, et envoya le noir à la mér.

Ce ne fut pas tout ; la planche de laquelle Boule-de-Neige avait été chassé, retomba à sa place, mais au lieu d'y rester, elle fut encore soulevée et tirée en arrière comme par la main de quelque démon invisible.

Et non-seulement la planche, mais encore tout le *Catamaran* fut ébranlé par une force inexplicable qui le fit osciller de haut en bas si violemment que Ben et les deux enfants eurent toutes les peines du monde à garder leur équilibre.

En même temps l'eau rendit un bruit étrange, et le radeau fut entouré de hautes vagues couronnées d'écume.

Boule-de-Neige, qui était revenu à flot, s'aperce-

vant que le *Catamaran* continuait de tanguer violemment, ne chercha point à y remonter; il préféra nager le long du bord, laissant échapper, dans son étonnement et sa frayeur, les exclamations les plus bizarres.

— Que je perde mon nom ! cria Ben qui paraissait non moins ému. Par le diable ! qu'y a-t-il sous nous? Serait-ce une baleine qui aurait donné un coup d'épaule au *Catamaran*, ou...

Une secousse plus violente que les autres interrompit le marin; on eût dit que l'embarcation se brisait; mais il retrouva immédiatement son équilibre et les vagues s'apaisèrent peu à peu.

XLIX

Dès que le *Catamaran* eut recouvré son aplomb, Boule-de-Neige remonta à bord. Sa figure comique, lorsqu'il prit pied sur les planches, eût, à un autre moment, excité l'hilarité de ses compagnons, mais aucun n'était disposé à la gaieté ; l'étrange choc qui venait d'avoir lieu leur avait inspiré une terreur qui n'était point encore dissipée, et tous gardaient le silence.

Boule-de-Neige le rompit le premier.

— Bonne Provi...den...ce... dit-il, tandis que ses dents claquaient comme des castagnettes, qu'est-ce que tout ça vouloir dire? quoi vous penser, massa? Dans le clapotement de l'eau moi ne rien voir qu'une large chose noire. Parole! c'être le diable!

Les regards terrifiés du nègre témoignaient qu'il croyait sérieusement à l'intervention d'une puissance des ténèbres.

Bien que le marin ne fût pas au-dessus de certaines superstitions, il ne partageait point la croyance de son camarade, et cherchait en vain dans le passé de sa vie maritime un souvenir qui pût lui expliquer l'incident qui les avait si fortement émus, persuadé qu'il ne devait avoir qu'une cause naturelle, et qu'il fallait l'attribuer à quelque puissant habitant de la mer. Mais ce que Ben ne comprenait pas, c'était l'oscillation violente et prolongée qui avait suivi la secousse. Il ne pouvait s'imaginer qu'un poisson, ayant heurté sa tête contre le dessous du radeau, ne se fût pas enfui de toute la vitesse de ses nageoires.

Ben crut d'abord qu'on avait eu affaire à une baleine; mais ce qui venait à l'encontre de cette supposition, c'était la persistance de l'attaque ; ce ne pouvait être l'effet du hasard. D'un autre côté, si une baleine ou toute autre créature de ce genre avait attaqué le *Catamaran*, elle l'aurait fait chavirer d'un seul coup de queue.

Comme les deux marins cherchaient la cause probable de l'aventure, un cri de triomphe, échappé à Boule-de-Neige, prouva qu'il l'avait trouvée.

Sa première pensée avait été d'examiner les planches qui lui avaient fait exécuter ce saut involon-

taire. Entre les fentes s'élevait un objet osseux obliquant légèrement de la perpendiculaire, et si solidement enfoncé entre les poutres, qu'on l'aurait pu croire fixé par le marteau d'un serrurier.

Un long éclat de rire suivit l'exclamation de l'ex-cuisinier.

— Providence! s'écria-t-il enfin; vous regarder, massa Ben, ce que tant effrayer nous... Qui supposer que le long nez avoir tant de force?

— Un bec d'épée du groënland, répondit Ben. Vous avez raison, ce n'était rien autre chose.

— Oui, seulement la lame, la carcasse avoir disparu. C'être le corps noir que moi remarquer tout à l'heure : lui, casser son bec, et c'être la cause de sa mort.

— Oui, reprit le marin, il s'est attaqué au radeau, et s'est trouvé pris lui-même. Cette secousse a été amenée sans nul doute par ses efforts pour dégager son nez, et notez que la planche n'a pas moins de cinq pouces d'épaisseur, et qu'il l'a traversée de part en part de plus d'un pied. Dieu miséricordieux! quelles étonnantes créatures on apprend à connaître sur l'Océan!

L

UN FAMEUX COUP

Dès que le *Catamaràn* eut recouvré son équilibre et que Boule-de-Neige eut regagné le bord, l'attention de l'équipage fut de nouveau attirée sur l'oiseau frégate, qui se tenait toujours à la surface de l'eau, battant des ailes, voletant çà et là, et soulevant un nuage d'écume qui le suivait partout.

Ben et le Coroman ne parvenaient point à s'expliquer son agitation. Il était clair pour eux que ses mouvements n'avaient rien de naturel : les cris qui lui échappaient de temps en temps trahissaient de la terreur et de la souffrance. Pourquoi donc alors restait-il à la surface de l'eau quand il avait la faculté de s'élever aussi haut dans l'air qu'aucune créature ailée?

Les deux marins se communiquaient vainement leurs conjectures lorsque le mystère leur fut enfin expliqué.

L'oiseau commençait à donner des signes de fatigue, ses forces diminuaient, ses ailes ne battaient plus l'eau que mollement, et le nuage d'écume avait disparu.

Les spectateurs purent voir alors qu'il n'était pas seul; un poisson, dont la forme et la grosseur annonçaient un albaçore, paraissait le tenir par la patte.

La persistance de la frégate à rester à la surface de l'eau s'expliquait en partie. Cependant, chose singulière, l'albaçore donnait les mêmes signes de fatigue et d'impatience. — C'est qu'au lieu d'être retenue entre ses mâchoires, ainsi que les marins l'avaient d'abord supposé, la patte de la frégate semblait posée sur la tête du poisson : on eût dit qu'elle s'y était perchée.

Les efforts des deux antagonistes se ralentissaient de plus en plus, la lutte devait approcher de son terme; enfin l'un et l'autre restèrent immobiles.

Le *Catamaran* s'avançait vers eux de plus en plus, et leur situation véritable fut enfin révélée aux marins :

Le combat avait été involontaire. Et comment aurait-il pu en être autrement? L'alabçore, trop gros pour le bec de la frégate, avait convoité comme elle

le poisson volant. Les serres, que l'oiseau avait étendues pour s'en emparer, tombèrent sur l'albaçore et s'enfoncèrent dans son œil. Soit qu'elles s'adaptassent exactement à l'orbite ou qu'elles se trouvassent prises dans les sutures fibreuses du crâne, elles y restèrent fixées de manière que ni la frégate ni le poisson, également désireux de se soustraire à ce malencontreux embrassement, ne purent venir à bout de se séparer.

Boule-de-Neige apporta un dénoûment à cette situation en assénant un coup vigoureux sur la tête de l'un et en tordant le cou à l'autre, « et le combat finit par le trépas des combattants. »

LI

DÉCOURAGEMENT

Une fois revenus de la surprise causée par ces différents incidents, les marins s'occupèrent de visiter leur radeau, afin de s'assurer qu'aucun dommage ne résultait de la forte secousse qu'il avait reçue.

La planche percée par l'épée était intacte, à l'exception du trou dans lequel la lame restait solidement enfoncée, et ils n'essayèrent point de l'en extraire, sa présence ne pouvant en aucune façon compromettre la sûreté du *Catamaran*.

Ils rejetèrent ensuite leurs lignes à la mer, mais le soleil s'abaissa sans qu'ils eussent rien pris ; ni oiseau ni poisson d'aucune espèce ne se montrèrent plus, et le soleil continua de descendre lentement sur

les eaux silencieuses et calmes qu'il teignit enfin de la pourpre du crépuscule.

Les événements qui s'étaient si rapidement succédé durant le jour n'avaient pas laissé aux marins le loisir de la réflexion. A cette heure de recueillement et d'inaction, leurs pensées se reportèrent naturellement sur les dangers qui les entouraient de toutes parts et sur le douteux espoir qui leur était laissé d'échapper à cette situation extraordinaire.

Ils regardèrent tristement du côté où le soleil avait disparu ; c'était vers ce point, à l'ouest, qu'ils eussent voulu aller .. c'était la terre... Le calme profond qui régnait autour d'eux augmentait encore leur découragement; pas une brise ne ridait l'Océan, et les myriades d'étoiles qui brillaient au ciel se reflétèrent bientôt dans un miroir sans fin.

L'obscurité, le silence, tout contribuait à les impressionner.

Un autre motif d'inquiétude, c'était la perte d'une grande partie du poisson séché. Ils avaient été peu préoccupés de cet accident tant qu'ils avaient eu en vue le banc d'albaçores, mais, depuis leur disparition, ils se sentaient moins tranquilles, et se demandaient s'ils pourraient renouveler leurs provisions.

Leurs pensées devenaient de plus en plus sombres à mesure que la nuit augmentait. Tous quatre ils gardaient un silence aussi absolu que celui qui régnait sur le reste de l'Océan.

LII

ACTIONS DE GRACE

Cependant la tristesse qui pesait sur l'équipage se dissipa au bout d'une heure ou deux ; ce changement des esprits avait pour cause la brise qui, venant tout à coup à s'élever, poussa le *Catamaran* dans la direction désirée.

Ce n'est pas que personne sur le radeau crût que la brise continuerait assez longtemps pour le mener à terre, ou même pour lui faire faire beaucoup de chemin ; mais le mouvement a toujours un effet bienfaisant sur les esprits abattus : ils avançaient vers le point souhaité, ils marchaient... ce n'était plus cette immobilité implacable qui semblait leur défendre d'espérer.

En rentrant dans les cœurs, la confiance, si faible

qu'elle fût, réveilla les estomacs et l'on se souvint que l'on n'avait point soupé. Boule-de-Neige se leva presque gaiement et se dirigea vers le garde-manger.

L'embarras du choix ne le retint pas longtemps : il revint à la poupe où ses amis étaient assis, avec quelques biscuits détériorés par l'eau de mer, et quatre morceaux de poissons secs.

Le repas n'avait rien de succulent ; un mendiant en aurait fait fi, mais les naufragés avaient appris à n'être pas difficiles ; ils avaient bien encore l'albaçore dont la chair est fort délicate, mais elle était crue, tandis que les autres poissons avaient été à demi cuits par le soleil, ce qui leur valut la préférence. Le vin des Canaries devait servir de dessert : Boule-de-Neige le distribua parcimonieusement, la bosse de l'économie semblait s'être considérablement développée sur le crâne du Coroman, et grâce à lui, les maigres provisions de l'équipage semblaient s'être doublées.

L'ex-cuisinier exprimait pendant ce frugal souper le regret de n'avoir pas un peu de feu pour cuire l'albaçore dont la succulence lui était connue ; ses regrets prenaient leur source dans le désir de servir à sa petite protégée quelque chose de meilleur que ce poisson séché auquel son palais délicat paraissait beaucoup répugner. Il se consola en lui donnant sa part de vin.

Après le repas, les quatre amis, un peu réconfor-

tés, se mirent à causer de leurs craintes et de leurs espérances.

— Quelque chose me dit, s'écria Ben, que nous atteindrons bientôt la terre, ou que nous allons rencontrer un vaisseau. Je ne sais pourquoi cette idée s'est logée dans ma tête, c'est peut-être parce que nous avons souvent échappé aux dangers... et que j'ai la ferme conviction que la Providence veille sur nous.

— Oui, oui, massa, nous pas perdre courage.

— Je me dis que c'est celui qui est au-dessus de nous qui a envoyé le long de nos planches ces poissons volants qui nous ont empêchés de mourir de faim. Oui, Boule-de-Neige, vous pouvez parler de vos diables et de vos fétiches, moi, je dis qu'il y a quelqu'un qui leur est supérieur, et que c'est le Dieu des chrétiens! Il est présent partout; c'est lui qui a envoyé la nourriture, et l'orage qui nous a préservés, William et moi, de mourir de soif; c'est lui qui nous a fait rencontrer tous quatre, afin que nous puissions réunir nos forces et nous aider mutuellement à sortir de cette passe où notre folie et notre méchanceté nous ont jetés.

— Avoir vrai et faux dans ce que vous dire, massa: c'être notre faute si nous venir à bord de la *Pandora*, mais la méchanceté appartenir aux autres qui être plus coupables que vous ou moi, pauvre noiraud.

— N'importe, je sais, Boule-de-Neige, qu'il doit y

avoir du bon en toi et en nous tous, pour que nous ayons été favorisés et protégés comme nous l'avons été jusqu'ici. Je pense que nous devons être reconnaissants, surtout après ce qui nous est arrivé aujourd'hui, et remercier celui qui a veillé sur nous.

— Remercier, massa ?

— Oui, dire une prière.

— Moi pas comprendre.

— C'est-à-dire remercier celui à qui nous devons notre délivrance, et William saura le faire pour nous. Veux-tu, garçon ? fit le marin en se tournant vers le mousse.

L'enfant se mit à genoux et les autres l'imitèrent.

La prière terminée, Boule-de-Neige, William et Laly se livrèrent au repos, tandis que Ben allait veiller au gouvernail.

LIII

BOULE-DE-NEIGE VOIT LA TERRE.

Ben, fidèle à sa mission, la continua durant les longues heures de la nuit. La brise soufflait toujours dans la même direction, et le radeau, sous la double impulsion du vent et du gouvernail, faisait un chemin considérable vers l'ouest.

Une sorte de brouillard s'était répandu sur l'Océan et cachait les étoiles ; cette circonstance eût rendu impossible au pilote de reconnaître sa route, mais, supposant qu'aucun changement n'était survenu dans le vent, Ben se laissa guider par lui, et avec raison, comme il le reconnut plus tard.

Un peu avant l'aurore, il fut relevé par Boule-de-Neige ; non pas qu'il eût réveillé le nègre, il aurait généreusement gardé son poste jusqu'au matin si le

Coroman avait prolongé son repos. Mais celui-ci, qui souffrait d'une espèce de fièvre causée par l'humidité, fut quelques minutes à se remettre. Ses dents claquaient avec un bruit continu qui ressemblait à celui d'une crécelle, car le froid est une des souffrances les plus difficiles à supporter pour un homme de couleur.

Après avoir frappé sa large poitrine et son dos de ses bras musculeux, Boule-de-Neige parvint à rétablir la circulation, et alors jugeant qu'il était temps de prendre son tour au timon, il proposa au marin de lui céder sa place.

Celui-ci accepta; avant de se livrer au sommeil, il donna au nègre les instructions nécessaires pour maintenir le *Catamaran* dans la direction suivie jusqu'alors.

Cinq minutes après, Ben dormait, et l'ex-cuisinier était le seul de l'équipage qui eût conscience de la réalité.

William et Laly rêvaient sans doute de la maison paternelle; le marin se croyait « emmagasiné » sur le gaillard d'avant d'une frégate anglaise, toutes voiles dehors, avec une centaine de joyeux compagnons autour de lui, balancés dans leurs hamacs.

Pendant la première heure de la veille, Boule-de-Neige ne s'occupa que de suivre les instructions de son camarade, et de tenir le *Catamaran* dans sa route.

Il avait bien été dit quelque chose sur l'utilité de surveiller la mer dans l'espoir de découvrir une voile, mais par l'épais brouillard qui régnait il n'était point à supposer que l'on pût voir le plus gros navire, passât-il même à une encâblure du radeau.

Le nègre ne se fatigua donc pas la vue à percer le sombre voile étendu devant lui ; il se contenta, suivant la recommandation du capitaine, d'écouter de toutes ses oreilles.

S'il était impossible d'apercevoir un navire, au moins aurait-on pu saisir les voix et les bruits de l'équipage, et c'est souvent ainsi que la présence d'un vaisseau est signalée dans les nuits sombres.

Il arrive souvent aussi que deux navires passent l'un auprès de l'autre, sans s'être découverts, ainsi que deux spectres gigantesques poursuivant chacun son but en silence.

L'aurore arriva, et le noir pilote n'avait entendu d'autre bruit que celui de la brise qui effleurait la voile, ou le sourd gémissement de l'eau qui moutonnait contre les barils vides attachés au *Catamaran*.

Lorsque le bord supérieur du disque du soleil se trouva au-dessus de l'horizon, le brouillard se dissipa peu à peu, et Boule-de-Neige vit au loin quelque chose qui fit bouillonner son sang dans ses veines, tandis que son cœur battait à se rompre dans sa large poitrine ; il se leva au même instant, laissa

tomber le gouvernail comme si c'eût été une barre de fer chaud, et se tournant à tribord, resta debout dans une profonde contemplation.

Qu'était-il donc survenu qui pût l'intéresser à ce point ?

Il voyait la terre !

LIV

EST-CE LA TERRE

A cette vue inespérée, le nègre, au lieu d'avertir ses compagnons, garda le silence.

Il se tenait immobile, se demandant s'il n'était pas en proie à une illusion.

Bien que ses notions de géographie nautique fussent très-limitées, Boule-de-Neige en savait assez long sur les plus basses latitude de l'océan Atlantique, et il ne connaissait point de terre dans la partie où il supposait qu'on naviguait maintenant. Il n'avait jamais entendu parler d'une île, d'un roc ou même d'un récif dans ces parages. Ce ne pouvait être l'île de l'Ascencion, ni l'îlot de Saint-Paul, car ni l'un ni l'autre ne se trouvait sur la route suivie par le *Catamaran.*

Quelle était donc cette terre inconnue? — Il ne doutait point que ce n'en fût une.

Lorsque cette conviction fut bien arrêtée dans son esprit, il se décida à avertir ses compagnons.

— Terre! Oh! cria-t-il de toutes ses forces.

— Terre! répéta Ben réveillé en sursaut et en se frottant les yeux.

— Terre! dirent ensemble les deux enfants, où donc, Boule-de-Neige?

— Où donc? s'écria le marin enjambant les planches pour arriver devant la voile qui lui masquait la vue.

— Là! Là bas, massa Brace.

— Que je perde mon nom, si cela ne ressemble pas à la terre; c'est une île, pas très-grande peut-être... mais c'en est une, je l'affirme!

— Bonne Providence! c'être habité! moi voir des gens... aussi sûr que le soleil briller au ciel... allant et venant par vingtaines... vous regarder bien.

« Aussi sûr que le soleil brille au ciel » n'était pas une comparaison bien juste pour le moment, car l'astre était encore un peu obscurci par le brouillard et les contours de l'île — ou de ce qu'on prenait pour une île — ne se distinguaient qu'imparfaitement.

Il est certain cependant que Boule-de-Neige, dont les regards s'étaient arrêtés plus longtemps sur la terre, et dont la vue s'était accoutumée au brouillard, voyait des formes se mouvoir, et Ben Brace et Wil-

liam, maintenant que leur attention avait été éveillée, assuraient les apercevoir aussi.

— Par mon nom ! s'écria le marin, en remarquant les mouvements de ces figures, ce sont des hommes et des femmes, dont quelques-unes sont en blanc; qui peuvent-ils être ? Je ne puis y croire, bien que je le voie ! Je n'ai jamais entendu parler d'une île dans cette partie de l'Atlantique, et, pour qu'il y en ait une il faut qu'elle se soit élevée depuis un an ou deux. Qu'en pensez-vous, Boule-de-Neige ?

— Nous en rapprocher le *Catamaran* et nous bien voir.

Ben suivit le conseil de son camarade, et, allant au gouvernail, tourna l'avant du radeau dans la direction de la terre.

L'île ne paraissait point d'une grande étendue, et ne devait pas être à plus de cent verges de distance ; mais le brouillard ne permettait pas de déterminer sa grandeur.

Elle semblait élevée de plusieurs pieds au-dessus du niveau de l'Océan ; l'une de ses extrémités formait une espèce de cap, et l'autre descendait par une pente douce vers la mer.

C'était principalement sur le point le plus haut que les individus se mouvaient. On pouvait distinguer qu'ils étaient de différentes tailles et diversement vêtus. Les uns paraissaient grands et forts, les autres petits et chétifs.

Boule-de-Neige prétendait que les plus petits devaient être des enfants.

Plusieurs se tenaient droits et portaient sur leurs épaules des espèces de longues lances; d'autres, armés de même, restaient dans des positions inclinées; un grand nombre semblaient activement occupés à travailler la terre avec d'énormes pioches; cependant à une telle distance on ne pouvait juger très-exactement de leur occupation: était-ce bien réellement la terre et des êtres humains que l'on apercevait?

Boule-de-Neige répondait affirmativement, mais Ben ne partageait pas complétement cet avis, bien que les apparences semblassent donner raison au nègre.

Ce n'était pas cependant l'existence de l'île que le marin contestait. Au temps dont nous parlons, il s'en montrait souvent de nouvelles, à des places où l'on ne s'attendait pas à en trouver. Et même maintenant, où l'on pourrait supposer que la mer a été sillonnée dans tous les sens, la découverte de rochers, de bancs de sable, d'îlots, n'est point rare; ce qui étonnait Ben, c'était la quantité d'êtres qui semblaient la peupler.

Eussent-ils été seulement une vingtaine, il aurait pu expliquer cette circonstance; bien qu'elle n'eût rien d'agréable, car l'on devait supposer alors que l'équipage de la *Pandora* y avait établi une demeure

temporaire ; les pioches eussent indiqué que les marins creusaient la terre dans l'espoir de trouver de l'eau douce.

Mais les habitants de l'île étaient trop nombreux pour que ce fussent les gens du grand radeau, et cette conviction enhardit le *Catamaran* à s'en rapprocher.

Les doutes de Ben au sujet de l'existence de cette île inconnue ne se dissipèrent que lorsqu'il aperçut au plus haut point de ce rivage problématique, un drapeau rouge.

Cette couleur était trop rare sur l'Océan pour qu'on en fît honneur à des indigènes : ce ne pouvaient être ni les plumes de l'oiseau des tropiques, si estimées par les chefs polynésiens, ni la poche rouge du vautour des mers ; c'était bien réellement un morceau d'étoffe.

Ben se rendit alors, et assura comme le nègre que ce qu'il voyait à plus de cent brasses d'eux, devait être ou rocher, ou récif, ou îlot, et les créatures qui s'y mouvaient hommes, femmes et enfants.

LV

L'ILE DES CANNIBALES.

L'affirmation du marin dissipa les doutes qui restaient encore dans l'esprit de ses compagnons et leur joie se manifesta par de nombreux hourras.

La prudence cependant aurait dû leur conseiller de réprimer cette bruyante manifestation. Bien que, pour les raisons déjà expliquées, les habitants de l'île ne pussent être les hommes de la *Pandora*, il était possible qu'ils appartinssent à une tribu de sauvages non moins à redouter.

Savait-on si on n'allait pas tomber parmi des cannibales?

Cette crainte, qui aurait dû venir à la pensée de tous, occupait sérieusement Ben Brace à qui l'expérience avait appris combien elle pouvait être fondée.

Il avait voyagé aux îles Figi, connu le roi Tomakombau et vu de près les vastes marmites, les rôtissoires et les casseroles destinées à la chair humaine, les plats sur lesquels on la servait, les couteaux qui la découpaient mieux encore, il avait assisté à un grand festin où des hommes et des femmes cuits pour tous les goûts, rôtis, bouillis, furent mangés par les courtisans du roi Tomakombau et par le capitaine d'une frégate anglaise ! Oui, le commodore d'une escadre de la Grande-Bretagne, ayant assez de canons pour anéantir ces sauvages, s'était assis paisiblement à ce monstrueux banquet !

Combien différente fut la conduite de Wilkes, commandant Yankee, qui lui aussi visita ces cannibales de l'île de Viti-Vau ! Le feu de ses quarante canons donna au roi barbare et à son peuple une leçon qui ne changea probablement pas leurs mœurs cruelles, mais qui leur inspira des doutes sérieux sur la légitimité de leurs horribles festins.

Ce n'était donc pas sans une certaine appréhension que Ben Brace voyait le radeau s'approcher de l'île mystérieuse ; il allait communiquer ses craintes à ses compagnons, lorsque leurs cris imprudents amenèrent un résultat qui changea brusquement ses idées. Ces acclamations parvinrent sans doute jusqu'aux habitants de la terre inconnue — et il fallait qu'ils appartinssent à une race bien étrange — car ils s'envolèrent immédiatement à ce bruit inac-

coutumé et l'équipage du *Catamaran* put les voir planer dans les airs.

— Ce sont des oiseaux ! s'écria le Coroman... ni plus ni moins que des oiseaux.

— Vous avez raison, Boule-de-Neige, réprit le marin, je distingue même la forme de leurs ailes... Je vois des frégates, des fous, des pingouins... il y en a de toutes les espèces, et l'île, probablement, n'a pas d'autres habitants.

LV

SI C'ÉTAIT UNE BALEINE...

Bien que le départ des oiseaux eût détruit une illusion des naufragés, leur croyance en la réalité de l'île subsistait encore. Le drapeau y flottait toujours. Comme elle paraissait déserte, il était inutile de prendre aucune précaution pour s'en approcher; aussi le marin et Boule-de-Neige, aidés de William, se mirent-ils aux rames afin d'aborder plus vite.

Le *Catamaran*, poussé par la brise et par les rameurs, glissait rapidement sur l'eau et se trouva en peu de minutes à quelques brasses de l'île. Le brouillard du matin s'était éclairci, et l'on pouvait distinguer facilement au loin.

Ben laissa reposer sa rame pour jeter un nouveau coup d'œil devant lui.



— Terre! s'écria-t-il, une île, vraiment! Que je perde mon nom si c'en est une! C'en est une comme moi! Cela ressemble assez à un rocher, et plus encore à une baleine... Je parierais que c'est un cachalot!

— Vous croyez? lui dit Boule-de-Neige désappointé.

— Quand je vous le dis, reprit le marin d'un ton péremptoire. Ah! je devine, maintenant, s'écria-t-il comme si une nouvelle lumière se faisait dans son esprit, et je m'étonne de n'y avoir pas songé plus tôt, elle a été tuée par quelque vaisseau baleinier. Et le drapeau que vous voyez planté sur son dos, a été laissé afin de la faire reconnaître de plus loin. Dieu bon! j'espère que le navire reviendra!

Tout en parlant Ben, s'avançait sur la partie la plus élevée du radeau et scrutait avec anxiété les différents points de l'horizon.

On comprend l'espérance que les dernières paroles du marin avaient laissé entrevoir...

L'examen du capitaine dura plus de dix minutes. Pas une brasse de la vaste étendue d'eau n'échappa à son œil attentif, mais la confiance qui s'était un instant peinte sur son visage disparut peu à peu, pour faire place à une expression de chagrin. Aussi loin que les regards pouvaient s'étendre, on ne distinguait ni voile, ni rien qui annonçât un navire.

Le capitaine quitta son poste d'observation et dirigea toute son attention sur le cachalot dont on n'était pas éloigné de plus de cent brasses. Le brouillard en se dissipant lui avait rendu ses vraies proportions; mais bien que l'énorme carcasse ne pût être prise pour une île, elle eût passé facilement pour un gros rocher noir, et paraissait avoir environ vingt verges de longueur.

Cinq minutes après, le *Catamaran* touchait la baleine; on baissait la voile, Ben jetait une corde autour de l'une des nageoires pectorales et l'y attachait solidement : on eût dit une petite chaloupe amarrée à un large vaisseau de guerre.

Ben avait plusieurs raisons pour vouloir monter au sommet de cette montagne d'os et de chair, et dès que le radeau y eut été fixé, il commença son ascension.

L'entreprise n'était ni facile ni sans danger; l'épiderme glissant du léviathan lubréfié, par le fluide onctueux que renferme l'animal, rendait la montée du marin extrêmement laborieuse.

Il est vrai que pour un nageur tel que le capitaine une chute dans la mer ne devait avoir aucune conséquence grave; mais lorsqu'on saura qu'une vingtaine de requins rôdaient autour de la carcasse, on jugera que le péril était encore assez grand.

Ben Brace n'était point homme à s'effrayer; avec l'aide de Boule-de-Neige, et en usant de la nageoire

pectorale comme d'un étrier, il parvint à gagner le dos du monstre.

Aussitôt une corde lui fut jetée, au moyen de laquelle le nègre fut hissé à son tour, et alors les deux hommes se dirigèrent vers la queue ou, comme le disait gaiement Ben, vers la poupe de ce singulier navire.

Au milieu, au-dessus de la ligne vertébrale, on remarquait une proéminence qui avait plusieurs pieds; c'était la nageoire dorsale, le point où le drapeau avait été planté; arrivés là ils firent halte, pour contempler la mer qu'éclairait le soleil levant.

LVII

SUR LE DOS D'UNE BALEINE

L'espoir des deux marins était de découvrir les harponneurs de la baleine morte, si par bonheur on pouvait les apercevoir encore.

Après avoir interrogé l'horizon sans succès, Ben et le nègre reportèrent leur attention sur le léviathan, et plusieurs objets qu'ils n'avaient pas encore remarqués frappèrent leurs regards. Le drapeau, appelé « wift » par les baleiniers, n'était pas la seule indication de la manière dont le cachalot avait été tué : deux grands harpons sortaient de ses côtes, leurs pointes de fer profondément enfoncées dans la graisse ; à leurs manches en bois épais étaient attachées des lignes retenues par de larges blocs de bois, flottant comme des bouées sur la mer. Ben les

désigna sous le nom de « drogues. » Avant de prendre service, il avait tenu le harpon, et tous les instruments faisant partie de l'équipement d'un baleinier lui étaient connus.

— Oui, dit-il en reconnaissant les armes de son ancienne profession, c'est bien ce que j'avais pensé; mais je me suis peut-être trompé sur la proximité u vaisseau. Je n'aime pas ces drogues.

— Drogues? répéta le nègre, que vouloir dire? C'être ces morceaux de bois? Pourquoi vous pas aimer eux, massa?

— Parce que, sans eux, j'assurerais qu'un vaisseau est venu ici, et j'espérerais qu'il y reviendra.

— A été ici! Mais si n'être pas venu, comment expliquer le drapeau et les harpons?

— Ah! vous ne savez rien de la pêche à la baleine, noiraud, soupira Ben.

Le nègre ouvrit des yeux étonnés.

— Vous voyez, Boule-de-Neige, continua le marin, la présence de ces drogues indique que la baleine n'était pas morte quand le bateau est parti. Ces bois ont été mis là pour l'empêcher de faire beaucoup de chemin. Il faut qu'il y ait eu une bande de spermacetis. Les pêcheurs n'auront pas voulu perdre leur temps avec celui qui était déjà blessé. Pour cette raison, ils l'ont percé de ces harpons et orné de ce drapeau. D'abord, j'ai pensé différemment, je m'étais dit que si la baleine

n'avait pas été morte, personne n'aurait osé monter sur son dos pour y planter le « wift. »

— Ça me paraître juste.

— Eh bien, je me trompais, comme vous maintenant, noirau : vous voyez que le bâton n'est pas enfoncé droit dans le dos de l'animal ; il incline d'un côté parce que le corps penchait un peu, mais un habile *headsman* a bien pu le lancer de son bateau, et c'est la manière dont la chose a été faite. Mais, malheureusement, rien ne prouve que le baleinier soit près d'ici. L'animal blessé peut, malgré les drogues attachées après lui, s'être éloigné de plusieurs milles de l'endroit où il a été touché, cela arrive souvent, et celui-ci étant undes plus gros que j'aie vus, a pu faire beaucoup dechemin, car il n'a pas dû mourir tout de suite. S'il en est ainsi, comme je le crois, nous n'avons aucune chance d'être rencontrés par les pêcheurs.

Ben se tut et reporta de nouveau les yeux sur la mer, mais sans que son visage annonçât qu'il eût découvert la voile désirée.

XVIII

UNE CURIEUSE CUISINE

Ben et Boule-de-Neige restèrent sur le dos du cachalot. Le mât du *Catamaran* leur eût fourni un observatoire plus élevé, mais ils ne voulaient pas s'éloigner, espérant toujours que les pêcheurs reviendraient chercher leur importante prise ; d'ailleurs ils éprouvaient presque autant de sécurité à savoir leur radeau appuyé au léviathan, que s'il eût été amarré à un rivage.

Un autre motif les engageait encore à y prolonger leur séjour, le désir de tirer parti du cachalot. Ils n'ignoraient pas que sous l'épiderme se trouve une précieuse substance qui pouvait leur être d'un grand secours ; la graisse fondue ou pressée devait donner au moins une centaine de barils

d'huile. Quant à la quantité, peu leur importait, car ils n'avaient ni de quoi faire fondre l'huile ni rien pour la contenir.

Mais la tête du cachalot renferme une liqueur qui n'a besoin d'aucune préparation et que l'on peut se procurer en défonçant le crâne ; là se trouve une cavité qui contient la valeur de dix ou douze grands barils du plus pur spermaceti.

C'était plus qu'il n'en fallait pour les besoins de l'équipage : le quart devait suffire à procurer à ces pauvres gens une grande douceur.

Jusqu'alors le manque de feu les avait empêchés de faire cuire leurs aliments ; le spermaceti extrait du cachalot allait leur fournir un combustible qui ne serait pas de longtemps épuisé.

Les braves marins avaient remarqué avec quelle répugnance la petite Laly partageait leurs repas de chair crue ; aussi se réjouissaient-ils, surtout pour elle, de leur heureuse découverte.

Ben, aidé du nègre et de William, s'occupa d'ouvrir le crâne avec la hache, et y plongea ensuite un pot d'étain qu'il retira plein de la précieuse liqueur.

Un bout de corde goudronnée et défilée fut mis dans l'huile, et le pot se trouva converti en une lampe ouverte qu'on n'eut plus qu'à allumer. Mais un vieux fumeur comme Ben Brace ne pouvait pas se trouver au dépourvu ; il tira de sa caisse briquet



Ho! du vaisseau! Ho! du vaisseau!

et amadou, le tout s'était heureusement conservé sec.

Le pot jeta aussitôt une flamme claire et vive; une énorme tranche de poisson ayant été placée au dessus, se trouva cuite en très-peu de temps, et pour la première fois depuis l'incendie de la *Pandora,* les quatre naufragés purent manger sans dégoût.

LIX

UNE ASSEMBLÉE DE REQUINS

Le spermaceti brûlait toujours; l'idée vint à Boule-de-Neige de faire cuire immédiatement le souper afin d'économiser le feu: Ben lui conseilla de continuer pour la même raison ses opérations culinaires en préparant tout de suite les provisions qui leur restaient, et qu'ils seraient dorénavant assurés de garder intactes aussi longtemps qu'il le faudrait.

C'est ainsi d'ailleurs que l'on conserve pendant des mois entiers la morue, le hareng, le maquereau, etc.

Ce n'est pas que l'on eût à craindre de manquer de combustible; Ben assurait que le cerveau d'un cachalot de la dimension de celui qu'ils avaient

découvert, contenait souvent cinq cents gallons de spermaceti liquide. Restait donc en outre une énorme masse de chair et de graisse dont l'huile s'extrait au moyen d'un procédé appelé *trying* par les baleiniers. D'autres substances inflammables se trouvent encore dans la carcasse de la baleine. Les gens du *Catamaran* auraient donc pu entretenir le feu pendant toute une année s'ils l'eussent voulu.

Mais si le combustible abondait, il n'en était pas de même des provisions. Boule-de-Neige et Ben venaient de passer la revue du garde-manger, lorsque ce dernier s'écria d'un ton rassuré :

— Bah! il ne faut pas nous désoler! Regardez, noiraud, voilà assez de viande crue pour vous donner à cuisiner jusqu'à ce que votre laine soit devenue blanche!

Et le marin montrait la mer où des requins de différentes espèces se pressaient par vingtaines, accompagnés de leurs pilotes et de leurs sucets. Autour de la carcasse du cachalot, la mer semblait littéralement vivante. C'était à peine si, dans un rayon de plusieurs centaines de mille brasses, il y avait une verge carrée laissée libre : partout les nageoires dorsales des requins saillaient au-dessus de l'eau.

La baleine morte expliquait l'affluence singulière de ces tyrans de la mer; non pas qu'ils dussent s'attaquer à elle, car la conformation particulière

de la bouche du requin l'empêche de mordre à un très-large morceau; mais ils restaient près d'elle par un instinct qui leur disait que ceux qui l'avaient tuée reviendraient et pourraient leur offrir une nourriture plus friande.

— Hum! s'écria le marin, ils ont l'air assez affamés pour mordre à n'importe quelle amorce; nous n'aurons pas beaucoup de peine à les prendre.

— Moi pas croire, massa Brace, que nous avoir sur le *Catamaran* rien qui ressemble à un hameçon à requins.

— N'ayez aucune inquiétude là-dessus, reprit le marin d'un ton de conviction, je vois quelque chose qui nous en tiendra lieu avantageusement. Avec un de ces harpons plantés dans le cachalot, du diable si je n'en tire pas plusieurs à moi. Ainsi, Boule-de-Neige, laissez-la votre cuisine, et préparez-vous à m'aider; quand nous aurons découpé quelques requins, vous pourrez retourner à vos four neaux. Allons! camarade.

Le nègre s'empressa de le suivre.

LX

UNE GLISSADE DANGEREUSE

Ben, ayant pris la hache, commença à creuser dans le cachalot, mais le harpon était si profondément enfoncé qu'il résistait toujours; Boule-de-Neige, impatienté, saisit le manche et le tira avec une telle violence qu'il détacha le crochet de la chair.

Malheureusement pour le nègre, il avait mal calculé son élan; ayant déjà fait plusieurs tentatives infructueuses, il ne s'attendait pas à triompher si tôt, et son équilibre s'en trouva dérangé; ses pieds, mal assurés, glissèrent sur la peau huileuse du cétacé, et il tomba rudement.

Le malheureux Coroman poussa un cri terrible, car il vit aussitôt les conséquences de sa chute. Le corps de l'animal présentait un plan incliné, descendant brusquement vers la mer, et il devait lui

être non-seulement impossible de se relever, mais encore de s'arrêter sur cette pente visqueuse.

Qu'allait-il devenir? Une vingtaine de requins aux mâchoires menaçantes le guettaient avec des yeux brillants de convoitise. Heureusement Boule-de-Neige n'avait pas abandonné le harpon, cause de sa chute, et heureusement encore il glissait du côté opposé à celui au bas duquel flottaient les drogues. Ces deux circonstances le sauvèrent. Il roulait rapidement lorsqu'il fut soudain arrêté : le harpon, qu'il avait conservé, était amarré par une ligne à la drogue flottant de l'autre côté de la carcasse, et bien que la pièce de bois n'offrît pas une résistance suffisante pour retenir l'énorme corps du Coroman, elle servit du moins à ralentir sa glissade. Cependant Boule-de-Neige serait inévitablement tombé à la mer pour passer de là dans les estomacs d'une dizaine de requins, sans le secours opportun du marin qui, au moment où les orteils du nègre n'étaient plus qu'à six pouces de l'eau, attrapa la corde et la tira à lui de toutes ses forces.

Mais en arrêtant la descente du nègre, le marin découvrit qu'il lui était impossible de le faire remonter. Le maintenir, l'empêcher de rouler davantage, c'était tout ce qu'il pouvait espérer.

L'ex-cuisinier se trouvait donc suspendu; il se retenait littéralement à la peau du cachalot de la griffe et de la dent.

Boule-de-Neige connaissait tout le péril de sa situation; il entendait le bruit des requins dans l'eau et voyait leurs nageoires noires et triangulaires et leurs yeux menaçants.

— Tenez bien, massa Brace, cria-t-il avec angoisse; vous tenir bien pour l'amour de Dieu; ne pas me laisser glisser d'un pouce ou ces brutes m'attraper... Pour l'amour de la grande Providence, vous bien tenir!

Ben n'avait pas besoin d'être stimulé par cet appel pathétique; il maintenait la corde fortement et n'aurait rien pu faire de plus. Il n'osait même pas changer de position pour se donner plus de solidité. Le moindre mouvement, le plus léger relâchement de la corde devait envoyer Boule-de-Neige dans la mer. Jamais peut-être, dans le cours de sa carrière, il n'avait couru un semblable danger. Une once aurait fait pencher la balance du mauvais côté.

La catastrophe aurait cependant fini par avoir lieu si le marin et le nègre avaient été laissés à leurs propres forces, qui diminuaient rapidement; tout à coup Ben sentit deux mains nerveuses se placer à côté des siennes : c'étaient celles de William.

Le mousse avait vu la chute du Coroman et était aussitôt accouru; ses efforts réunis à ceux du marin eurent pour résultat de faire remonter le Coroman lentement, mais sûrement, sur le dos de la baleine.

LXI

UN HARPON BIEN CONDUIT

Il se passa quelque temps avant que Boule-de-Neige reprît sa respiration et sa tranquillité d'esprit.

Le marin n'avait pas été moins ému, et tous les deux restèrent quelques minutes à se remettre; aussitôt que Boule-de-Neige eut retrouvé la parole, ce fut pour exprimer sa gratitude d'abord à Ben, ensuite à William qui lui avait apporté un secours si opportun.

Ben s'occupait moins de son vieux camarade que du jeune garçon qui l'avait aidé à le sauver ; ses yeux s'arrêtaient sur lui avec une satisfaction mêlée d'attendrissement, et, bien qu'il ne lui adressât aucun éloge sur la présence d'esprit dont il avait fait preuve, on voyait cependant que la conduite du

jeune homme remplissait le cœur du vieux marin d'une joie orgueilleuse.

Après de mutuelles félicitations, tous les trois reprirent leurs occupations si malencontreusement interrompues.

William avait succédé à Boule-de-Neige dans la charge de cuisinier; le jeune homme retourna donc au radeau, en prenant force précautions pour continuer à faire cuire le poisson, mais avec le désir plus grand encore de rassurer la petite Laly, celle-ci ignorant encore le dénoûment qu'avait eu l'accident de son protecteur.

Ben reprit le harpon des mains du Coroman, et regarda la mer autour de lui.

Une assemblée de squales se tenaient à la place où Boule-de-Neige avait failli tomber; on eût dit qu'ils espéraient le retour de la proie qui venait de leur échapper.

Le but de Ben était d'en harponner une demi-douzaine et de renouveler ainsi les provisions du *Catamaran*, car, si répulsifs que ces monstres pussent être aux yeux, certaines parties de leurs corps donnent une excellente nourriture, digne de gourmets, et, à bien plus forte raison, délicieuse pour des gens affamés.

Leur capture eût été chose facile si le harponneur avait pu se rapprocher d'eux, mais la peau glissante de la baleine empêchait le marin de s'aventurer sur

cette pente dangereuse, et il résolut de s'y prendre autrement.

Ayant demandé à Boule-de-Neige quelques morceaux de la graisse qui s'était détachée en creusant le cachalot pour retirer le harpon, il se dirigea vers la queue. Tout en avançant, il fit un certain nombre de trous dans la peau spongieuse, afin de s'assurer, à lui et à son compagnon, des endroits où le pied pût se fixer sur cette surface perfide.

Au point où il désirait s'arrêter, il fit trois autres trous avec plus de soin ; puis, satisfait de ces précautions, il prépara son harpon, et attendit que les requins s'approchassent. Ceux-ci semblaient avoir quelque appréhension ; mais le vieux marin leur jeta un morceau de graisse et aussitôt ils s'élancèrent la gueule ouverte pour s'en emparer.

L'un deux percé, par le harpon de Ben, fut amené hors de son élément et hissé à bord malgré ses efforts désespérés. Boule-de-Neige saisit vivement la hache et l'acheva d'un seul coup.

Plusieurs autres furent pris et expédiés de la même façon ; Ben ne leur fit grâce que lorsqu'il pensa être approvisionné pour longtemps.

LXII

LES EAUX ÉPAISSES

Les morceaux les plus délicats des requins ayant été séparés de leurs os et coupés en tranches bien minces, furent soumis à la cuisson sur un feu de spermaceti.

Comme nous l'avons déjà dit, le combustible ne manquait plus. La « case » du cachalot en contenait assez pour faire cuire tout ce qui se trouvait de requins à dix milles à la ronde, et, selon toute apparence, on aurait pu les compter par centaines. La mer dans ces parages est quelquefois couverte de poissons de toutes espèces, tandis que l'air est rempli d'oiseaux.

On se demandera pourquoi des créatures de natures si différentes se trouvent agglomérées sur un même point, et quelle nourriture elles peuvent trouver si loin de la terre.

Ces espèces subsistent l'une par l'autre. Dans cette eau, en apparence claire et pure, il y a un continuel enchaînement de production et de destruction.

Mais l'Océan n'est pas si peuplé dans toutes ses parties ; il existe de vastes étendues où oiseaux et poissons sont extrêmement rares, et où l'on pourrait naviguer plusieurs jours, faire des centaines de milles, sans rencontrer aucune créature vivante. La mer a aussi ses déserts.

Il ne faut pas chercher la cause de cette inégalité dans le plus ou le moins de profondeur de l'eau : chacun sait que les grands océans sont traversés par des courants ; ces courants ne sont pas formés par des orages temporaires, mais par des vents ayant une direction constante et régulière, comme les « trades » ou vents alisés dans l'Atlantique et le Pacifique, les « moussons » dans l'océan Indien, les « pamperos » de l'Amérique du Sud, et les « northers » du golfe de Mexique.

Il arrive souvent que deux courants se rencontrent ; alors de grandes quantités de substances végétales, détritus de toutes sortes, épaves de rivages éloignés, oiseaux et poissons morts, se trouvent rassemblés ; ces débris forment la nourriture incessamment renouvelée de certaines espèces inférieures, destinées elles-mêmes à devenir la proie d'espèces supérieures.

LXIII

UNE BALEINE INCENDIÉE

Nous avons laissés Ben et William occupés à préparer la chair de requin. Comme nous l'avons déjà dit, ni l'huile ni les mèches ne manquaient, mais le fourneau laissait beaucoup à désirer. Le pot d'étain qui avait servi pour leur premier repas ne pouvait suffire à faire cuire la grande quantité de viande qu'ils désiraient emporter, et ce n'était qu'à force de temps et de patience qu'ils devaient espérer d'en venir à bout, s'ils n'avaient pas recours à un autre moyen ; or, le temps était trop précieux pour qu'ils n'en fussent point avares. Quant à la patience, c'était, dans leur situation périlleuse, une vertu presque impossible.

Le besoin d'un fourneau et d'un vase plus com-

mode, se faisait donc grandement sentir, et il ne se trouvait à bord du *Catamaran* rien qui en pût tenir lieu. Cette difficulté ne s'était pas encore présentée à l'esprit de nos marins, et elle leur paraissait insurmontable.

Boule-de-Neige soupirait profondément en songeant à sa *caboose* et à sa batterie de cuisine si complète ; le souvenir de certaine marmite où il avait l'habitude de faire cuire les repas de l'équipage lui était particulièrement amer.

Mais l'ex-cuisinier n'était pas homme à se laisser aller à de vains regrets, à perdre un temps qu'il pouvait mieux employer. Il était doué d'ailleurs d'une grande imagination en matière de cuisine ; moins de dix minutes après que la question du fourneau eut été agitée, il avait trouvé le moyen de le remplacer, et son invention, bien que non brevetée, avait au moins le mérite d'être appropriée aux circonstances.

— Et pourquoi troubler cerveau à vous à chercher fourneau ?

— Pourquoi ? demanda Ben très-étonné de la question.

— Oui ? pourquoi nous pas allumer feu ici ?

La conversation se tenait sur le dos du cachalot.

— Ici ! répéta le marin de plus en plus surpris; et à quoi cela nous servirait-il, puisque nous n'avons ni pot, ni casserole ?

— Ne pas vous inquiéter ni de l'un ni de l'autre, moi vous montrer bientôt, maître Brace, comment trouver vase assez grand pour contenir toute l'huile de la carcasse du vieux cachalot, comme vous appelez lui.

— Expliquez-vous, noiraud.

— Vous donner à moi cette hache, et comprendre bientôt.

Ben passa la hache.

En quelques minutes le nègre eut pratiqué un large trou dans la chair du cétacé.

— Maintenant, massa Brace, cria-t-il quand il eut fini, en balançant la hache sur son épaule d'un air triomphant, comment vous appeler ça? Là être une lampe qui contenir toute l'huile que vous pouvoir désirer; vous n'avoir qu'à demander une marmite plus profonde ou plus large, et moi aussitôt vous donner ce que vous vouloir. Que répondre, massa?

— Hourrah pour vous! Boule-de-Neige, c'est juste ce qu'il nous fallait. Vous avez une bonne cervelle, tout nègre que vous êtes, et moi, blanc que je suis, je n'aurais jamais eu cette idée-là. Maintenant, nous n'avons plus qu'à verser le spermaceti, à y jeter un morceau d'étoupe, et à y mettre le feu. Allons, à la besogne!

La cavité formée par Boule-de-Neige fut aussitôt remplie d'huile, un anspect et une rame ser-

virent de supports ; une longue flèche de fer prise à l'un des harpons tint lieu de broche ; on y enfila plusieurs tranches de requin, et on alluma la mèche.

Les cordes goudronnées prirent feu comme de l'amadou, une flamme vive et claire brilla à plusieurs pieds au-dessus de la baleine... et le rôti eut bientôt besoin d'être retourné.

LXIV

LE GRAND RADEAU

A vingt milles environ de l'endroit où la baleine brûlait, on eut pu voir un radeau beaucoup plus grand que le *Catamaran*, monté par une vingtaine d'hommes ressemblant à des spectres plutôt qu'à des êtres vivants ; les uns affaissés sur eux-mêmes, les autres se traînant difficilement au milieu des barils, des débris de mâts, d'esparts, et d'objets de toutes sortes qui encombraient les planches de leur embarcation.

Parmi les rames, les anspects, les haches, les coffres et les voiles amoncelés au pied du mât, un squelette humain, dépourvu de sa chair, aux cartilages ensanglantés, annonçait un sacrifice récent.

Les os épars sur les couples expliquaient d'une manière terrible la diminution de l'équipage depuis sa séparation du navire incendié; car le lecteur aura déjà reconnu les naufragés de la *Pandora*, les sauvages compagnons dont Ben et William étaient parvenus à s'éloigner. Les cris, les gémissements, les imprécations, retentissaient. Tout à coup le silence se fit.

— Allons ! cria un homme à barbe grise dans lequel il eut été difficile de reconnaître le gros, le corpulent et bravache Français du négrier, il faut encore tenter le sort..... Il s'agit de manger ou de mourir !

Que voulait-il dire ?

Le squelette humain si soigneusement dépouillé, les os dispersés sur les planches, ne laissaient point de doute sur la nourriture à laquelle les naufragés avaient dû l'existence, depuis les derniers morceaux de biscuit si parcimonieusement distribués entre eux.

Tous avaient donc compris la terrible alternative résultant de la proposition de leur camarade.

Des requins s'étaient bien montrés de temps en temps ; il y en avait même en ce moment une vingtaine autour du radeau, mais aucun ne s'approchait assez pour qu'il fût possible de les capturer... Et toutes les tentatives faites dans ce but avaient échoué. Plusieurs hommes tendaient en vain leurs

lignes amorcées avec de la chair humaine... ; on eut dit que les monstres avaient pris l'alarme, ou qu'ils se réservaient pour un festin plus ample.

Legros avait conservé l'ascendant qu'il avait pris sur ses camarades à bord du négrier. Quelques-uns des plus forts formaient autour de lui une espèce de garde, se tenant prêts à soutenir son autorité qu'ils partageaient ; à ceux-ci étaient distribués les plus larges rations d'eau et les meilleurs morceaux de leur horrible nourriture.

Cette partialité avait plus d'une fois donné lieu à des scènes sanglantes ; cependant Legros et ses partisans maintinrent leur suprématie ; mais cette puissance qu'ils s'étaient arrogée, n'allait pas jusqu'à leur donner le droit de choisir la victime humaine destinée à assouvir leur faim. Le sort devait seul décider cette question de vie ou de mort.

Legros et ses amis auraient bien voulu s'opposer à une mesure qui les menaçait comme les autres, mais ils finirent par se soumettre en réfléchissant que le parti opposé, bien que plus faible, était encore trop nombreux pour qu'ils fussent assurés d'avoir le dessus.

C'était la troisième fois qu'on allait avoir recours à ce moyen désespéré, et les misérables qui devaient pourtant le redouter tous également, s'y soumirent sans réclamation. Quelques joues blanchirent, quelques lèvres tremblèrent ; mais la majorité de l'é-

quipage en était arrivé, à force de souffrances, à l'insensibilité.

Plusieurs cependant, les plus robustes et les moins indifférents, entourèrent Legros chargé de diriger la lugubre loterie.

Il tenait un sac de forme oblongue, tel que les marins en ont dans leur équipement, ce sac contenait vingt-six boutons, nombre exact des hommes qui restaient et devaient prendre part au tirage. Ces boutons, en corne noire, étaient tous identiquement semblables, à l'exception d'un seul de couleur rouge, comme s'il eût été teint de sang : il l'avait été en effet; car c'était celui qui désignait la victime.

Mais la différence n'était pas sensible au toucher, même pour les doigts les plus délicats. On n'avait point établi d'ordre de tirage; les chances étaient les mêmes pour tous : le bouton fatal pouvait aussi bien sortir le premier que rester le dernier.

Il n'y eut donc aucune contestation. Legros prit le sac, y laissa juste l'ouverture nécessaire, et aussitôt un homme y plongea la main.

LXV

LOTERIE DE VIE OU DE MORT

Les marins s'approchaient les uns après les autres, chacun tenant du bout des doigts le bouton qu'il venait de tirer, afin de montrer sa couleur.

Le tirage n'avait rien de solennel; plusieurs des misérables plaisantaient sur le plus ou le moins de chance qui les attendait; d'autres, ceux qui avaient témoigné le plus de frayeur, manifestaient bruyamment leur joie en se voyant sauvés; quelques-uns, l'œil hagard et la lèvre tremblante, attendaient leur tour en silence.

Legros continuait à tenir le sac d'un air indifférent, mais celui qui l'eût observé de près n'eût pas été dupe de son maintien : le Français n'était qu'un

poltron. Il pouvait, sous l'influence de la colère ou excité par le désir de la vengeance, se battre comme un autre et braver le danger ; mais, dans la lutte alors engagée, où il avait le sort pour antagoniste, et où il ne lui était pas possible d'avoir recours à la ruse, son courage artificiel l'abandonnait complétement.

Tant que la loterie en fut à son début, il conserva son air calme. Les chances de vie étaient plus nombreuses que celles de mort ; mais, à mesure que le tirage avançait et que l'un après l'autre ses compagnons montraient le bouton noir, on aurait pu voir le visage de Legros s'altérer, et son air de sang-froid faire place à une émotion que ses yeux inquiets n'essayaient plus de dissimuler.

A chaque bouton qui sortait du sac, il jetait sur lui des regards anxieux ; enfin, on arriva aux cinq derniers ; alors il ne lui fut plus possible de cacher son appréhension : ses chances heureuses se trouvaient en effet diminuées au point de lui donner de sérieuses alarmes.

A ce moment, il interrompit le tirage pour réfléchir ; sa position serait-elle meilleure si un autre tenait le sac ? Peut-être cela changerait-il le sort qui semblait tourner contre lui ? Il avait essayé de faire sortir le billet rouge en remuant les boutons en tous sens, espérant le faire prendre par un de ses compagnons : peine inutile.

Mieux valait continuer son office; il était peu probable que le jeton fatal restât le dernier. Il y en avait encore cinq ; le Français annonça d'un air indifférent qu'il était prêt à reprendre le tirage.

Les numéros vingt-et-un, vingt-deux, vingt-trois et vingt-quatre sortirent tour tour, et tous... noirs!

Il n'en restait plus que deux, celui de Legros et d'un marin irlandais. L'un des deux devait mourir!

L'intérêt augmentait à mesure que la lugubre loterie tirait à sa fin. — Il existait depuis longtemps chez les deux hommes entre lesquels le hasard allait décider, une rivalité haineuse, une véritable vendetta!

Cette haine remontait aux premiers jours de l'embarquement à bord de la *Pandora*. Larry O'Gorman, l'Irlandais, avait pris parti pour Ben Brace dans la lutte qui eut lieu entre celui-ci et le Français. Depuis ce temps, Legros n'avait jamais manqué d'attaquer Larry en toutes occasions; son animosité contre Ben s'était pour ainsi dire reportée sur l'Irlandais.

Plusieurs disputes s'étaient élevées entre eux, dans lesquelles Legros, plus habile ou plus rusé, avait triomphé; mais aucune lutte sérieuse n'avait permis de juger de la force des deux hommes qui semblaient également éviter un combat dont l'issue

aurait pu être définitive, l'Irlandais d'ailleurs n'avait point l'humeur querelleuse.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre; leurs yeux caves, leurs joues proéminentes et osseuses, leurs poitrines amaigries, dont on pouvait compter les côtes, promettaient aux affamés du radeau un triste repas.

Le Français cependant paraissait le moins affaibli des deux, peut-être par suite de la part avantageuse qu'il avait su se faire dans la distribution des vivres...

LXVI

UN DUEL REFUSÉ.

Il régnait un silence profond ; on n'entendait que le bruit des vagues qui se heurtaient aux barils. Les deux ennemis se regardaient d'un air de défi ; leurs camarades faisaient cercle autour d'eux.

— Je propose, dit tout à coup l'Irlandais, de remplacer le tirage par une lutte ; approuvez-vous compagnons ?

La proposition bien qu'inattendue trouva des partisans.

L'équipage qui n'était plus maintenant influencé par un intérêt personnel, pouvait juger impartialement ; or l'idée de O'Gorman n'était point contraire à la justice.

Les amis de Legros restaient silencieux, attendant pour se prononcer que leur chef eût parlé.

Personne cependant ne doutait que le Français n'acceptât.

Il n'en fut rien. Il montra au contraire un désir très-arrêté de s'en remettre au sort ; mais ses yeux et son maintien cachaient une arrière-pensée qui n'eût pas échappé à un observateur sagace.

Le seul individu qui songeât à le surveiller était celui qui y avait intérêt, lui seul remarqua la rapide pression de main échangée entre Legros et un des hommes de sa bande, ou du moins si d'autres la virent, ils l'attribuèrent à un témoignage de sympathie bien natnrel dans un pareil moment.

Il s'était en effet passé quelque chose qui aurait pu expliquer cette subite indifférence.

— Pardieu ! monsieur l'Irlandais, cria-t-il, vous ne supposez pas, j'espère, que votre proposition me fasse peur ? Personne n'a cette pensée, j'imagine! mais je veux m'en rapporter au sort : malgré les mauvais tours qu'il m'a joués jusqu'à présent, vous ne me paraissez pas très-bien avec lui non plus... nos chances sont égales. Interrogeons-le encore... ce sera au moins la dernière fois que l'un de nous aura à se plaindre de lui !

Ces paroles furent dites d'un ton de bonhomie, de franchise, qui gagna les esprits : une clameur générale demanda la continuation de la loterie.

A ce moment une nouvelle discussion s'éleva; il s'agissait de savoir celui qui tirerait; quelqu'un proposa de faire tenir le sac par un tiers, mais Legros s'y opposa disant qu'on lui avait donné une mission, et qu'il prétendait la remplir jusqu'au bout, que d'ailleurs il n'y avait aucun avantage, ainsi que les faits le prouvaient.

Ce discours produisit l'effet désiré. La majorité se prononça en faveur du Français ; il fut décidé qu'il continuerait à tenir le sac ; l'Irlandais s'approcha hardiment et amena..... le bouton noir!

LXVII

UN DÉVOUEMENT INATTENDU

Le bouton rouge appartenait donc à Legros... sa loterie était terminée... il devait mourir !

— Sacrebleu ! s'écria-t-il, la chance est décidément contre moi... Il faut se résigner... mais je suis curieux de voir le maudit jeton qui me condamne !...

Tout en parlant le marin élevait le sac de la main gauche, tandis que la droite plongeait dans l'intérieur et semblait avoir de la difficulté à saisir l'objet qu'elle y cherchait.

Cependant, au bout de quelques instants, cette main ressortit fermée... les hommes se rapprochèrent tous poussés par une curiosité instinctive.

Le condamné tendit le bras, ouvrit lentement les doigts et montra... un bouton noir !

La surprise fut générale : deux individus savaient cependant à quoi s'en tenir sur cet étrange incident.

Une grande rumeur éclata... quelques marins suspectant la bonne foi de leur camarade s'avancèrent, lui arrachèrent le sac, et le retournèrent en tous sens ; le bouton rouge tomba sur les planches !

Des voix s'élevèrent et firent entendre le mot de tromperie.

Les partisans de Legros, poussés par leur chef, essayaient de calmer les autres, assurant qu'il n'y avait eu que méprise dans le compte des jetons. — Oui, oui, reprenait avec énergie celui qui avait donné la poignée de main, on en a mis vingt-sept au lieu de vingt-six, voilà toute l'histoire ! or, comme nous avons tous compté ensemble, nous sommes tous fautifs et nous devons tous subir les conséquences de notre inattention.... il nous faut recommencer et être plus soigneux.

Cette proposition souleva des murmures. Ceux qui venaient d'échapper à la terrible alternative de vie ou de mort, se voyaient de nouveau menacés, ce qui les rendaient furieux d'autant plus qu'ils étaient persuadés qu'il y avait eu fraude de la part de Legros ; mais ne pouvant expliquer comment la chose s'était passée, n'ayant aucune preuve à alléguer, ils se turent et parurent résignés.

Pendant ce temps, l'Irlandais se tenait à l'écart et gardait le silence.

Lorsque les plus récalcitrants semblèrent s'être rendus aux arguments des amis de Legros, il s'avança résolûment et cria d'une voix impérieuse : « Je m'y oppose ! » — Non, reprit-il, pas de second tirage tant que cette affaire ne sera pas mieux expliquée. Il y a eu trahison, vous en êtes tous convaincus, mais vous ne savez comment le prouver, vous n'osez pas parler, vous manquez de preuves... je vais les donner moi !...

Tous les yeux s'étaient tournés vers O'Gorman ; le visage de son ennemi avait singulièrement changé; ses lèvres blanches, ses regards mal assurés, son maintien craintif, décelaient un coupable qui se sent découvert.

LXVIII

LE COMBAT

Cependant Legros, voyant l'attention de tout l'équipage attirée sur lui et sentant la nécessité de cacher son trouble, fit quelques pas vers O'Gorman et s'écria d'un ton de défi :

— Par le diable ! monsieur l'Irlandais, pourquoi me dévisagez-vous ainsi ? vous ne voulez-pas dire j'espère, que j'aie agi déloyalement ?

— Que je meure, reprit ce dernier, si j'ai voulu dire autre chose. Oui, je répète à votre barbe, que c'est vous-même qui avez mis le bouton supplémentaire dans le sac ; c'est vous, maître, et pas d'autres !

— Menteur ! vociféra Legros, menteur !

— Calmez-vous, *Frenchy*, ce n'est pas O'Gorman que l'on fait reculer par des cris ; j'affirme encore

que c'est vous qui avez mis le deuxième bouton noir.

— Et comment le prouverez-vous, O'Gorman ! s'écrièrent plusieurs voix du côté des amis de Legros.

— Ce sera facile ; lorsque j'ai mis ma main dans le sac, il n'y avait que deux jetons et pas davantage ; je les ai sentis tous les deux et tâtés tour à tour, tandis que j'hésitais à faire mon choix. Je suis prêt à jurer sur la croix de saint Patrick qu'il n'y en avait que deux !

— Et pourquoi, reprit l'ami de Legros qui avait toujours parlé avec plus de chaleur que les autres, pourquoi le troisième ne se serait-il pas trouvé caché dans un pli de la toile, sans que vous vous en soyez aperçu ?

— Des plis !.. Il n'y en avait que dans la paume de sa main, sa main traîtreusement fermée et c'est ce chenapan qui fait tant le beau parleur, qui lui a glissé le bouton : n'essayez pas de le nier, Bill Bowler ; j'ai vu qu'il s'est passé quelque chose entre vous et le *Frenchy*, au moment où il allait tirer ; j'ai vu vos pattes se serrer et quelque chose glisser entre vos doigts, et je sais ce que c'était : par Jésus ! j'affirme que c'était le bouton !

L'accusation portée par l'Irlandais paraissait vraisemblable ; d'autres circonstances accusaient encore son ennemi.

Les deux hommes dont le tour avait précédé celui

de O'Gorman, assuraient n'avoir senti dans le sac que le nombre de jetons qui devaient s'y trouver; ils affirmaient les avoir tous palpés séparément dans l'espoir de reconnaître au toucher celui qui était teint de la couleur fatale.

— La chose est assez prouvée, cria l'Irlandais; la tromperie est évidente : cet air de chercher et de ne pas trouver n'était qu'une comédie. Legros a tenu le jeton tout le temps dans sa main fermée, c'est lui que le sort a condamné, lui qui doit mourir... Et je ne vois pas pourquoi nous recommencerions à tirer.

— Brigand! menteur! vociféra encore Legros, si je t'empoigne !...

Et tirant son couteau, il s'élança sur l'Irlandais.

— Tout beau! soyez calme, cria celui-ci en se mettant d'un bond hors de la portée de son assaillant... Plus de tranquillité, *Frenchy*, répéta-t-il en se mettant sur la défensive, ou vous pourriez vous faire embrocher, et nous servir de rôti avant d'avoir eu le temps de dire un pater pour votre vilaine âme... allons! maintenant vous pouvez avancer, fit-il; Larry O'Gorman est prêt et vous attend vous et votre compère, hourrah!!....

Personne ne songea à intervenir. Chacun avait un intérêt personnel au résultat qu'annonçait l'attitude déterminée des adversaires. Peu importait lequel succomberait! Plusieurs, dans le secret de

leurs pensées, espéraient qu'il y aurait deux victimes; la prochaine loterie s'en fût trouvée retardée.

Les marins se divisèrent pourtant en deux partis. Celui du Français, le plus nombreux jusqu'alors, était maintenant le plus faible. Beaucoup de ses partisans convaincus de sa déloyauté, lui en voulaient d'avoir failli remettre leur sort en question, en réclamant un autre tirage.

Legros et O'Gormau se tenaient en face l'un de l'autre; leurs yeux ne brillaient pas moins que l'acier qu'ils brandissaient; la haine et le défi se lisaient dans leurs traits fortement contractés.

Le soleil couchant, dont le disque rouge s'abaissait a l'ouest, devait éclairer le combat et jetait sur la mer des lueurs sanglantes.

LXIX.

HAINE CONTRE HAINE.

Les adversaires, au lieu de s'attaquer immédiatement, se tinrent d'abord sur la défensive, et semblèrent, par des feintes et des retraites simulées, vouloir essayer leurs forces avant d'engager un combat sérieux.

Leurs camarades leur jetaient des paroles d'encouragement; une troupe de requins, spectateurs non moins intéressés à l'issue de la lutte, dardaient sur les deux champions des yeux pleins de convoitise.

Ni les uns ni les autres n'étaient d'humeur à attendre longtemps. Plusieurs marins même, impatients de voir arriver le dénoûment, criaient d'une voix moqueuse :

— Ils ont peur!

— Allons donc, Legros, vociféraient ceux de son parti, en avant! Donne-lui de la lame!

— Courage, Larry, fais-lui manger de l'acier! hurlaient les amis de l'Irlandais.

Ces conseils produisirent l'effet désiré. Les combattants se précipitèrent l'un sur l'autre; cependant ils se séparèrent sans s'être dangereusement blessés, mais animés d'une nouvelle fureur. Une seconde attaque n'amena encore aucun résultat; car la haine les aveuglait et ils se portaient des coups mal dirigés. A la troisième passe chacun d'eux saisit le bras droit de son antagoniste, pour l'empêcher de se servir de son arme. Ce n'était plus désormais une question d'habileté, mais de force; c'était à qui ne lâcherait pas son ennemi et parviendrait à le renverser sur le plancher du radeau, ce qui devait donner un avantage décisif au vainqueur.

Ils combattirent ainsi quelques minutes sans réussir à se faire perdre pied, mais il devenait évident que Legros aurait le dessous, s'il n'avait à opposer à l'Irlandais que sa force musculaire; aussi appela-t-il bientôt la ruse à son secours. Il trouva moyen, en luttant, de se tenir rapproché du bras droit de O'Gorman; puis allongeant le cou, il saisit brusquement le bras de celui-ci entre ses dents; aussi prompte que la pensée, sa main gauche glissa vers la droite, et y prit le couteau qui menaça au

même moment la poitrine de son antagoniste.

C'en était fait de O'Gorman... Comment pouvait-il, privé de ses deux bras, se soustraire au coup fatal? Les spectateurs retenaient leur haleine et jugeaient le combat terminé... A leur grande surprise l'Irlandais échappa à son ennemi.

Heureusement pour lui, le drap de sa jaquette n'était pas de la meilleure qualité, et un long usage n'avait point remédié à ce défaut; il lui suffit d'un effort énergique pour se débarrasser du Français, à qui il ne resta entre les dents qu'un morceau d'étoffe.

Les acclamations des amis de Legros cessèrent, et le combat continua au milieu d'un silence profond.

Enfin O'Gorman parvint à enfoncer son couteau dans la main de son adversaire; celui-ci poussa un cri de douleur et laissa tomber le sien.

L'Irlandais allait lui porter le coup mortel lorsque quelqu'un lui prit vivement le bras en criant :

— Ne le tuez pas ! c'est inutile !... Regardez là-bas... nous sommes sauvés !

LXX

UNE LUMIÈRE

L'homme qui venait d'arrêter si brusquement le duel indiquait de la main un des points de l'horizon.

Les yeux de tous ses camarades regardèrent immédiatement de ce côté. Les mots : nous sommes sauvés ! avaient produit un effet magique ; les rancunes s'étaient soudain apaisées, l'Irlandais avait lâché son ennemi, qui s'était relevé et mêlé aux marins de l'équipage.

O'Gorman regardait comme les autres.

— Qu'est-ce que c'est ? demandèrent plusieurs voix, la terre ? — une voile ? — un vaisseau ?

Cette dernière supposition était la plus admissible, mais ni voile ni vaisseau n'apparaissaient.

— Qu'est-ce donc ? répétèrent une douzaine d'individus.

— Une lumière ! ne voyez-vous pas ? dit l'homme dont l'exclamation avait mis tout le monde en émoi. Regardez ! juste où le soleil descend, ce n'est qu'un point, mais je le distingue parfaitement, ce doit être la lampe d'habitacle d'un vaisseau.

—Carrajo ! cria un Espagnol, c'est simplement une lueur que le soleil a laissée derrière lui.

— Bah ! ajouta un autre, en supposant que ce soit le phare d'un navire, qu'en résultera-t-il de bon ? Si la lumière est dans l'habitacle, le vaisseau qui la porte doit avoir la poupe sur nous ; quelle chance alors avons-nous de gagner sur lui ?

— Par Dieu ! c'est bien une lumière, dit un Français.

— Oui ! oui ! répétèrent plusieurs voix.

Un cri d'enthousiasme et d'espérance retentit sur le radeau, et tous les regards se tournèrent vers l'ouest.

Le crépuscule tombait, la maigre lueur s'était étendue ; ce n'était plus un point lumineux, mais un véritable feu qui resplendissait sur le ciel sombre !

LXXI

Il n'y avait plus à douter; dans cette partie de l'Océan il n'existait point de terre; une lumière ne pouvait venir que d'un navire; on ne pensa plus qu'à se diriger de son côté.

Plusieurs hommes, dans le délire de l'espoir, ne se rendant plus compte des distances, se mirent à le hêler; plus de vingt milles pourtant devaient les séparer du vaisseau si désiré.

Quelques-uns s'imaginaient le voir avancer vers eux; mais les plus sages les désabusèrent bientôt en leur démontrant que ce n'était qu'une illusion d'optique, causée par le ciel et la mer qui s'assombrissaient de plus en plus.

Tout le monde se mit à l'ouvrage; chacun y apportait un empressement, une activité, dont il n'avait peut-être jamais fait preuve dans le cours de toute

sa carrière maritime; les rames et la voile, abandonnées depuis bien de jours, furent reprises; on n'avait pas jusqu'alors songé à diriger l'embarcation, et elle allait à la dérive, au gré des courants.

La toile fut parée avec tout le soin possible, les écoutes tendues et serrées, et le mât dressé.

Comme le vaisseau que l'on désirait atteindre ne se trouvait pas sous le vent, deux hommes furent placés au gouvernail, qui consistait en une large planche jouant sur les couples de l'arrière. Par ce moyen on maintint le radeau dans la direction de la lumière.

Ceux des marins qui n'étaient pas occupés à la voile ni au gouvernail se tenaient sur deux rangs et nageaient; quelques-uns seulement avaient des rames, les autres se servaient d'anspects, de barres de cabestan, de morceaux de planches, enfin de tout ce qui pouvait en tenir lieu.

C'était, pensaient-ils, une lutte suprême. Il fallait atteindre le vaisseau ou périr! Un jour de plus devait condamner au moins l'un d'eux à mort; un jour de plus, et l'eau manquerait, et il leur faudrait subir des souffrances mille fois plus terribles encore que celles qu'ils avaient endurées jusque-là!

Sous leurs efforts énergiques, l'embarcation faisait un chemin considérable; mais elle filait trop lentement encore au gré de leurs désirs.

Les hommes gardaient un profond silence, ou bien

éclataient en imprécations tantôt contre la lenteur du radeau, tantôt contre le navire qui ne venait pas à leur rencontre, et leurs voix se mêlaient au bruit des rames qui fouettaient les vagues soulevées par leur passage.

Au bout d'une heure, ils s'accordèrent tous à déclarer que le vaisseau, au lieu de se rapprocher, paraissait de plus en plus s'éloigner.

Il ne se passait pas un instant que l'un d'eux ne se retournât pour juger des progrès qu'on avait faits vers la lumière, mais le découragement gagnait peu à peu les cœurs, et sous cette mauvaise influence, les bras commençaient à sentir le poids des rames.

Quelques marins se prirent à douter de l'existence du vaisseau et crurent à la carcasse de quelque poisson phosphorescent flottant à la surface de l'eau : ce qui ne souleva point de contestations de la part de leurs camarades qui plusieurs fois avaient vu de semblables choses.

Le désappointement était à son comble, lorsque, à l'étonnement général, la lumière s'éteignit tout à coup « comme si une tonne d'eau salée eût été jetée dessus » dirent les gens.

Immédiatement rames et gouvernail furent abandonnés. Il eût été inutile d'ailleurs de s'y tenir plus longtemps. Le ciel était sombre, sans lune; pas une étoile ne brillait.

Le feu du navire supposé les avait seul guidés

jusqu'alors, et maintenant ils n'avaient rien pour diriger leur course ; la brise soufflait dans toutes les directions, ils abandonnèrent le radeau à ses caprices. Peu leur importait l'endroit où ils étaient destinés à périr !

LXII

UNE DOUBLE OBSCURITÉ

Un brouillard épais descendit sur la mer, enveloppant le radeau et l'équipage d'une telle obscurité qu'il eût été impossible de distinguer à cinq pas devant soi.

Mais cela n'empêchait point les marins de causer, et ils s'entretenaient de la disparition étrange qui les rejettait dans le désespoir. La faim, la faim aiguë, cruelle, se faisait sentir plus impérieusement que jamais, et leurs souffrances s'étaient encore accrues de leurs espérances déçues.

A cette heure de la nuit, où une vapeur noire et humide s'abattait sur eux comme un voile funéraire, on aurait pu les entendre se murmurer l'un à l'autre : « Qui va mourir ? »

Cependant la question du second tirage était jugée; il s'agissait seulement de laisser les deux hommes entre lesquels le sort n'avait pu prononcer continuer le combat.

La justice de cette sentence était contestable quant à l'Irlandais, dont le triomphe eût été certain sans la brusque interruption qui avait sauvé son ennemi. Un tribunal plus impartial aurait probablement considéré O'Gorman comme vainqueur; mais le parti du Français étant le plus fort, la majorité l'emporta et déclara que le duel recommencerait jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

La nuit empêcha que le jugement fût exécuté sur l'heure. On décida qu'on attendrait au lendemain matin, et l'on essaya de dormir.

Mais tous ne purent goûter un repos si nécessaire à leurs corps affaiblis.

Le silence n'était troublé que par les gémissements de la brise qui effleurait la voile, par le bruit de l'eau que séparaient brusquement les couples de l'embarcation; la respiration bruyante des dormeurs, et les mots incohérents échappés à ceux que tourmentait quelque horrible cauchemar.

Parfois l'un d'eux se levait et heurtait en passant un camarade endormi; alors des imprécations, des menaces, s'échappaient des lèvres de celui qui venait d'être rendu au sentiment de la triste réalité.

La nuit s'avançait, l'obscurité était complète; deux hommes assis au pied du mât causaient à voix basse, si basse qu'il eût été impossible aux individus couchés près d'eux de les entendre.

Non loin du mât un homme reposait; au ronflement sonore qui s'échappait de ses larges narines, on ne pouvait douter qu'il ne dormît profondément; c'était l'Irlandais O'Gorman, et il dormait plus calme peut-être que tout autre, malgré l'approche du matin qui devait décider de sa vie.

Les deux bandits qui causaient à voix basse tournaient souvent la tête de son côté, bien qu'ils ne pussent distinguer que la masse sombre que son corps dessinait sur les planches.

— Il dort! murmura l'un d'eux; il ronfle comme un sanglier...

— Aussi insensible qu'une bûche! reprit l'autre.

— Tant mieux! si nous savons agir, il ne se réveillera plus... qu'en dis-tu?

— Tout ce que tu voudras.

— Un seul coup suffira, s'il est bien donné. Avec quatre pouces de lame dans le cœur, il ne poussera pas un soupir; il ne saura ce qui s'est passé que dans l'autre monde.

— Tu crois que ça pourra se faire sans bruit?

— Pas le moindre! L'un de nous lui tiendra quelque chose sur la bouche pour faire taire la langue, tandis que l'autre;... tu comprends?...

— Parfaitement. Mais supposons la chose terminée, que diront les autres, au matin? On saura qui a fait le coup, les soupçons tomberont certainement sur nous... sur *toi*, surtout, y as-tu songé?

— Oui.

— Eh bien?

— D'abord ils ne sont pas en train d'être tracassiers, pourvu qu'ils aient quelque chose à mettre sous la dent; ensuite, supposons qu'ils fassent du tapage : nos gens sont les plus forts, et ça ne m'inquiète pas! Mais j'ai une idée qui arrangera tout; nous pouvons sauver les apparences... Il sera censé s'être suicidé.

— Que veux-tu dire?

— Ah! quelle tête dure! Je crois, camarade, que le brouillard t'est entré dans la cervelle. Ne sais-tu pas que l'Irlandais a un couteau, et un couteau bien affilé encore! Je le connais moi, peste!... Eh bien, on peut le lui voler et le laisser dans la blessure... Comprends-tu, maintenant?

— Tout à fait. Est-ce tout de suite qu'il faut tenter le coup?

— Le plutôt sera le mieux.

L'homme s'éloigna lentement et arriva devant le baril vide de rhum contre lequel reposait la tête de la victime désignée.

Le Français se leva, s'appuya au mât et attendit el retour de son complice.

Celui-ci revint bientôt et lui glissa dans la main quelque chose de brillant.

Les deux hommes restèrent l'un près de l'autre, en apparence engagés dans une conversation indifférente. Cependant ils se rapprochaient du baril par des mouvements si mesurés, si insensibles, et à des intervalles si éloignés, qu'eut-il fait clair, on n'aurait pu les remarquer... Tous les deux se penchèrent sur l'Irlandais.

Un cri étouffé se fit entendre... c'était peut-être la plainte de quelque dormeur tourmenté d'un cauchemar...

Une seconde se passa.

Legros et son complice retournèrent en tremblant auprès du mât, et se rassirent sans parler...

Le sommeil de O'Gorman, si bruyant jusqu'alors, était devenu calme tout à coup.

Il dormait profondément... pour toujours !

LXXIII

Nous avons laissé l'équipage du *Catamaran* occupé à fumer la chair du requin sur le dos du cachalot.

Pour obtenir une provision suffisante qui leur permît, si besoin en était, un voyage de l'autre côté de l'Atlantique, ils avaient travaillé tout le jour et continué leurs opérations culinaires pendant les premières heures de la nuit ; tenant le feu allumé en jetant du spermaceti frais sur le fourneau de chair qu'ils avaient creusé dans le dos du léviathan. Le combustible, nous l'avons dit, pouvait leur fournir de quoi rôtir des requins durant toute une année, mais ils s'étaient aperçus que l'huile ne brûlerait pas sans mèche, et leurs cordes leur étant trop nécessaires pour ne pas être ménagées, ils résolurent donc d'éteindre leur feu

avant de prendre du repos, quitte à recommencer leurs opérations le lendemain.

Ils se trouvèrent ainsi dans l'obscurité pour retourner au radeau sur lequel ils voulaient passer la nuit; mais ils avaient tant de fois fait ce trajet depuis quelques jours, que, malgré la nuit profonde, ils retrouvèrent leur chemin sans difficulté.

Ils se laissèrent glisser des épaules du cétacé au moyen de la corde qu'ils avaient attachée à sa large nageoire pectorale, et se mirent à souper d'un rôti chaud qu'ils avaient apporté avec eux, et qu'ils arrosèrent de vin des Canaries; après quoi ils s'endormirent plus satisfaits et plus confiants qu'il ne leur était encore arrivé de le faire depuis leur naufrage. Bientôt un profond silence régna sur le *Catamaran.*

Une scène bien différente se passait à dix milles d'eux parmi l'ancien équipage de la *Pandora* : l'extinction de la lumière qui brûlait sur le cachalot avait plongé tout le monde dans le découragement, comme nous l'avons vu.

Le lendemain, Ben-Brace fut le premier éveillé, il avait abandonné tout espoir dans le retour du baleinier, et il lui tardait que les provisions fussent terminées afin de continuer leur course vers l'ouest et de se rapprocher de terre.

Il secoua donc sans cérémonie Boule-de-Neige, William et Laly qui dormaient encore, et tout l'é-

quipage se trouva sur pieds; mais un brouillard épais les enveloppait; la carcasse même du cachalot n'était plus visible, bien qu'ils en fussent très-rapprochés.

Le déjeuner ayant été servi et mangé à la hâte, les trois hommes montèrent sur le dos du cétacé: Laly fut laissée à la garde du *Catamaran*.

LXXIV

DES BRUITS ÉTRANGES.

Le nègre commença l'ascension ; Ben et William le suivirent. Le Coroman éprouva d'abord quelque peine à retrouver la cuisine, mais après avoir tâtonné l'épiderne glutineux de l'animal, il posa enfin ses mains sur le bord de la cavité. Il y mit une nouvelle mèche, une flamme vive s'éleva aussitôt et le rôti commença à griller.

Les trois compagnons n'eurent plus alors autre chose à faire qu'à retourner les tranches de requin et à les renouveler lorsqu'elles étaient cuites à point. Cette opération n'exigeait que de l'attention ; une fois la broche bien garnie, Boule-de-Neige s'assit à côté de son fourneau ; ses camarades restèrent debout.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées lorsque le nègre fit un brusque mouvement : — Quoi être là ? s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qui arrive? Boule-de-Neige, demanda le marin.

— Hum! vous n'avoir rien entendu?

— Non, répondit Ben, tandis que William faisait un signe de tête négatif.

— Moi avoir entendu quelque chose.

— Quoi?

— Ne pas savoir encore.

— C'est le cri de quelque oiseau.

— Non! c'être un son tout différent... ressembler à la voix d'un homme... Vous garder silence... peut-être vous entendre encore...

Ben et William, bien que disposés à l'incrédulité, se rendirent à l'injonction; ils savaient d'ailleurs le nègre doué d'une ouïe étonnamment fine ; ils en avaient eu plusieurs fois des preuves.

A ce moment, la voix grêle de Laly appela d'en bas :

— Oh! Boule-de-Neige, criait l'enfant à son vieux protecteur, j'entends des hommes parler là-bas, sur l'eau... Écoutez!

— Chut! petite, répondit le nègre à mi-voix, plus bas! et tenez-vous tranquille, ce sera d'une bonne fille... de la prudence, chérie.

Ben et William, convaincus par cette exclamation

de Laly, prêtèrent eux-mêmes une oreille attentive et crurent à leur tour saisir un bruit de voix humaines.

Ces voix semblaient assez éloignées; pourtant elles pouvaient être plus rapprochées qu'on ne croyait, un brouillard épais ayant, comme on le sait, la propriété d'amortir les sons.

Quelle que fût la distance, elle diminuait d'instant en instant, car on entendait parler de plus en plus distinctement.

— Était-ce l'équipage d'un vaisseau?

Telle fut la question que se posèrent la marins, et sans doute ils n'y trouvèrent point de réponse affirmative, car ils restèrent muets, et leurs regards exprimèrent plutôt l'appréhension que la joie.

— Damnation! c'est le grand radeau! s'écria Ben Brace après avoir longtemps écouté.

— Le grand radeau! répéta Boule-de-Neige, vous croire, Massa Brace?

— Oui, et si je ne me trompe pas...

— Quoi alors? demanda le Coroman qui remarqua l'hésitation du marin à achever sa phrase.

— Eh bien, je veux dire que nous sommes dans de mauvais draps... car je ne sais comment ils auront vécu jusqu'ici...; et s'ils n'ont pas eu comme nous la chance de pêcher quelques requins, il est à supposer que...

Le marin se tut encore, en lançant un regard

significatif du côté de William, indiquant ainsi qu'il ne voulait point exprimer toute sa pensée devant le jeune garçon.

Boule-de-Neige le comprit et répondit par un signe de tête.

— Pour ce qui est de l'eau, reprit Ben, la petite provision qu'ils avaient n'aura pu durer jusqu'à présent ; ils avaient du rhum aussi, et en assez grande quantité, mais ça n'a dû servir qu'à empirer la situation... Il est vrai qu'ils ont pu attraper un peu d'eau de pluie dans leurs chemises et dans leurs toiles goudronnées, ainsi que nous l'avons fait ; mais ce ne sont pas des gaillards à être restés sobres en face d'un baril de rhum... Et s'ils se sont procuré de la nourriture... vous savez ce que je veux dire, Boule-de-Neige, ils doivent au moins mourir de soif... et dans ce cas...

— Dans ce cas, eux voler notre eau et nous périr; ça être certain...

— Ou à peu près, répondit le marin. Espérons que ce ne sont pas eux !

— Et si c'être ceux de la chaloupe du capitaine, quoi vous en dire, Massa ?

— Que nous ne serions pas en si grand danger... Je ne pensais pas à ceux-là... Ils sont moins méchants... et, en tout cas, moins nombreux, seulement cinq ou six. Je me chargerais bien de trois à moi seul, et vous et William viendriez bien à bout du

reste ; ah ! je voudrais que ce soit eux ! Mais non... Ils avaient une bonne chaloupe, un compas pour les guider... ils doivent être loin d'ici, s'ils ont bien travaillé de leurs rames. Tendez vos bonnes oreilles, Noiraud, voilà l'occasion de s'en servir... Vous connaissez les voix de tout l'équipage... Tâchez d'en distinguer quelqu'une.

Durant ce dialogue qui avait lieu à voix basse, les sons mystérieux avaient cessé ; Ben et le nègre se turent et écoutèrent de nouveau ; mais dix minutes se passèrent sans qu'ils entendissent rien.

Comme on le pense, ils n'en éprouvèrent point de regret ; ce silence était au contraire ce qu'ils désiraient le plus. Mais tout à coup une réflexion traversa l'esprit de Brace et donna un nouveau cours à ses pensées : — qui prouvait, après tout, que ce fût le grand radeau ou la chaloupe ?... Pourquoi pas plutôt le baleinier ? Ne pouvait-il pas être revenu pour chercher sa prise ?

A cette pensée, le marin eut grande peine à retenir un — « ho du vaisseau ! » qui allait s'échapper de ses lèvres. Il s'aperçut cependant de l'imprudence qu'il avait failli commettre ; au cas où il se fût trompé, où c'eût été l'équipage de la *Pandora*. ne s'exposait-il pas, lui et ses compagnons, à une mort certaine ?

Il communiqua ses hésitations à Boule-de-Neige, et le nègre les partagea. Tous les deux se disaient

avec amertume qu'ils passaient peut-être à cent brasses d'un vaisseau qui pouvait les recueillir et les sauver; que ce navire allait s'éloigner caché à leur vue par l'épaisse brume, et que, dans quelques instants, une heure au plus, il serait trop tard pour se faire entendre de lui!

Un mot, un seul cri pouvait suffire pour les sauver..... pourtant ils le retinrent; la prudence triompha.

« D'ailleurs, si c'est le baleinier, pensèrent nos marins, il vient sans nul doute à la recherche du cachalot. Un animal ayant à donner une centaine de barils d'huile, est une prise trop importante pour être abandonnée. Il est impossible, si ce sont les pêcheurs, qu'ils n'aient pas résolu de la retrouver, quelque temps qu'ils doivent y perdre, quelques efforts qu'il faille y dépenser. Ils attendront donc pour continuer leur route que le brouillard se soit dissipé, et alors nous saurons nous-mêmes à quoi nous en tenir sur leur compte. »

LXXV

UNE ENQUÊTE

Boule-de-Neige, Ben et William se tenaient sur le cachalot et écoutaient attentivement, lorsqu'une voix rude se fit entendre.

— Holà ! criait-elle, regardez, camarades, il y a un homme mort parmi nous !

Aucune voix n'eût pu produire un effet plus terrible sur les naufragés du Catamaran ; ils la reconnurent immédiatement.

— Massa Legros ! sûr, murmura le Coroman, et faisant signe à ses compagnons de se taire, tous les trois devinrent plus attentifs que jamais aux paroles qui s'échangeaient si près d'eux.

— Un homme mort ! répéta quelqu'un, qui donc?

-- L'Irlandais ! répondit un troisième interlocu-

teur. Regardez ! Il a été tué... Il y a un couteau dans sa blessure... On l'a assassiné !

— C'est son propre couteau, reprit un autre, je le reconnais parcequ'il m'a appartenu... Vous verrez son nom sur le manche ; c'est lui qui l'a gravé le le jour où il me l'a acheté !

Il y eut un intervalle de silence, comme si l'on s'occupait de vérifier l'assertion.

— C'est vrai ! répéta-t-on.

— Il s'est tué lui-même ! Il s'est suicidé, cria impérieusement une voix.

— Cela ne m'étonne pas, reprit une autre ; il aura mieux aimé en finir tout de suite... Il savait que la mort l'attendait au matin...

— Et pourquoi aurait-il cru son tour venu ? demanda un troisième.

— Vous oubliez, maître, que le combat entre lui et Legros n'était pas encore terminé ?

— Je ne l'ai pas oublié.

— Eh bien ! alors ?

— Alors il ne s'ensuit pas qu'il dût se regarder comme vaincu, puisque c'est lui au contraire qui avait l'avantage, lorsque la lutte a été interrompue. Attention, camarades ! on joue un vilain jeu ici ! — Que l'Irlandais soit mort, c'est certain, mais il n'est pas sûr qu'il se soit tué lui-même... Pourquoi l'aurait-il fait ? Je répète qu'il y a un assassin ici !

— Et qui accusez-vous ?

— Personne. Que ceux qui ont vu parlent !

Mais s'il se trouvait quelque témoin de la terrible scène de la nuit, aucun ne se déclara. Le silence seul répondit au vengeur du malheureux O'Gorman.

— Que cela finisse, mes maîtres, cria une voix sauvage, semblable au cri de la hyène. J'ai faim ! J'ai faim comme un requin affamé. Je propose qu'on remette l'enquête ; qu'on déjeune d'abord ! après nous chercherons l'auteur du crime.

Personne ne répondit à l'horrible proposition. Le long murmure qui la suivit provenait d'une autre cause.

— Une lumière ! Une lumière ! vociféraient une dizaine d'hommes.

— C'est la lumière que nous avons vue l'autre nuit, c'est le feu de cuisine ! Il y a un vaisseau à cent verges d'ici !

— Ho du vaisseau ! Ho du vaisseau !

— Pourquoi, par le diable, ne répondez-vous pas?

— Aux rames ! aux rames, tous ! les loups de mer sont donc endormis ? Ho du vaisseau !

Il n'y avait pas à se tromper sur la signification de ces paroles ; le marin et Boule-de-Neige échangèrent des regards désespérés et se retournèrent : une flamme vive s'échappait du dos du cachalot... ils avaient oublié leur feu qui venait de les trahir ; l'appel « aux rames ! » leur disait qu'ils allaient être poursuivis !

LXXVI

LACHER LE CABLE.

— Eux venir, les brigands du grand radeau ! murmura Boule-de-Neige, que nous faire, Massa Brace ? Si nous restons ici, eux nous massacrer, bien sûr.

— Rester ici ! Tout excepté ça ! Vite, Boule-de-Neige ! Vite, William ! Retournons au *Catamaran*, dépêchons-nous ! nous n'avons que le temps... Ne vous effrayez pas tant, Noiraud, le *Catamaran* est solide J'ai confiance dans sa marche. Nous les dépasserons encore !

— Espérons ! Massa, dit le nègre qui se laissa glisser de la corde sur le radeau où William venait d'arriver.

Couper le câble qui attachait l'embarcation à la

nageoire de la baleine, et la pousser vigoureusement au large, fut l'affaire d'un instant.

Si bref que fut le délai, le brouillard, absorbé par les rayons brûlants du soleil, s'était éclairci, et l'on pouvait maintenant voir assez loin devant soi :

D'abord, la carcasse du cétacé s'élevant comme un grand bloc noir, puis le *Catamaran*, et enfin, à cent verges en arrière, le grand radeau monté par une vingtaine d'hommes hâves et décharnés, les uns occupés aux rames, les autres au gouvernail et à la voile, tous paraissant très-surpris du spectacle qui venait de se montrer subitement à eux.

Quant aux gens du *Catamaran*, leur étonnement fut médiocre ; ils savaient déjà à quoi s'en tenir ; la conversation qu'ils avaient entendue les avait prévenus, mais l'ancien équipage de *la Pandora* se perdait en conjectures sur l'embarcation si semblable à la leur qui venait de leur apparaître soudainement. Quelles pouvaient être les quatre personnes qui la montaient ? On était trop loin d'elles, et l'atmosphère n'était pas encore assez claire pour qu'il fût possible de distinguer leurs traits. Si elles n'eussent été que deux, on aurait pu penser à Ben et à William qu'on avait vus s'éloigner sur quelques planches ; mais les tonnes, le mât et la voile suffisaient pour dérouter ces suppositions.

Lorsqu'on s'aperçut sur le grand radeau de la fuite du *Catamaran*, l'idée vint aussitôt aux bandits

que les quatre individus qui redoutaient leur approche, devaient avoir quelque chose de précieux à leur soustraire, de l'eau peut-être !

Dès que cette idée se fut emparée d'eux, elle souleva chez ces hommes mourant de soif, une telle convoitise que chacun se précipita sur les rames, n'ayant plus qu'un but... atteindre ceux qui possédaient de quoi mettre un terme à leurs horrible souffrances !

LXXVII

LA CHASSE

En quelques minutes, ils se trouvèrent près de la grande masse noire, surmontée du feu qui avait éveillé en eux tant d'espérances ; ils reconnurent un cachalot et s'expliquèrent sa présence. Quelques-uns proposèrent de rester là, puisqu'on devait y trouver une nourriture abondante pour tout le monde.

— Allons donc ! s'écria Legros, ce n'est pas de quoi manger qui nous manque maintenant ! Ce n'est pas sur la baleine que nous trouverons de l'eau, tandis que ces fuyards en ont bien certainement... Suivons-les ; lorsque nous les aurons atteints, nous pourrons revenir en arrière.

La proposition parut raisonnable, et les rameurs nagèrent avec une nouvelle ardeur.

— Nous n'aurons point de difficulté à retrouver l'animal, continua Legros, dans une heure, le brouillard aura tout à fait disparu : fussions-nous à vingt milles, nous pourrions revenir à la carcasse, avec la fumée de ce feu infernal pour nous guider. Poussez comme des diables, vous êtes sûrs qu'il y a de l'eau dans l'une de ces tonnes.

Ces derniers mots eurent un effet magique.

La chasse continua pendant quelque temps sans que les deux embarcations, séparées par deux cents verges environ, pussent se reconnaître ; un nuage de vapeur les enveloppait encore ; enfin le temps s'éclaircit tout à fait, et ceux du grand radeau, les seuls qui ignorassent à qui ils avaient affaire, distinguèrent la tête crépue de leur ancien cuisinier.

— Hôlà ! ho ! crièrent aussitôt plusieurs voix, arrêtez donc, Noiraud ! Pourquoi diable avez-vous coupé votre câble si précipitamment ? Attendez-nous ! nous ne vous voulons pas de mal !

Cette injonction eut, comme on le pense, un résultat tout contraire à celui qu'on en attendait ; Boule-de-Neige redoubla d'efforts. Ben et William qui savaient aussi à quoi s'en tenir, ne lui cédèrent pas en activité. Tous les trois se souciaient fort peu de renouveler connaissance avec leurs anciens com-

pagnons de la *Pandora*. Ceux-ci eurent alors recours au commandement, aux menaces; mais n'obtenant pas plus de succès de cette manière, ils se turent et travaillèrent à gagner sur le *Catamaran* avec une énergie mêlée de fureur.

LXXVIII

TOUJOUR PLUS PRÈS

Les deux équipages faisaient tous leurs efforts pour se gagner de vitesse. Le *Catamaran*, meilleur voilier, mieux construit que le grand radeau, l'eût certainement emporté sur lui si la brise avait été plus vive ; malheureusement elle soufflait à peine, et il avait fallu recourir aux rames, qui seules, selon toute apparence, devaient décider de la victoire. Or, le grand radeau avait une douzaine de bras occupés, les anspects, barres de cabestan, planches, remplaçant les rames qui manquaient. Nos marins du *Catamaran* n'en possédaient qu'une paire ; ils avaient donc le désavantage, et bientôt ils reconnurent avec désespoir que ceux qu'ils fuyaient se rapprochaient d'eux d'instant en instant.

Des gens moins fortement trempés eussent renoncé à une lutte où tout présageait une défaite. Mais Ben et le Coroman étaient taillés dans une étoffe solide, et même à la vue de leurs ennemis presque triomphants, ils ne cessaient de s'encourager à la résistance, résolus de ne pas leur céder tant qu'il y aurait entre eux quelques pouces d'eau.

— Non, disait le marin, il ne nous servirait de rien de les implorer... autant vaudrait demander grâce à une troupe de requins. Ne perdez pas un coup, Boule-de-Neige, nous pouvons encore les fatiguer.

— Ne craindre rien, Massa, répondait le Coroman : moi travailler tant qu'avoir une once de force dans le bras et une gorgée d'haleine dans ma poitrine. Ne rien craindre!

Les deux hommes avaient cependant un motif pour ne pas perdre tout courage. Pour le comprendre, il ne fallait qu'observer la mer à quelque distance derrière eux : une ligne sombre s'élevait à l'horizon. Peut-être n'eut-elle pas attiré l'attention d'un œil moins intéressé que celui de Ben Brace; mais pour le marin qui la considérait depuis quel-temps, elle avait une signification particulière. Elle annonçait un changement de temps, et les nuages qui s'amoncelaient au ciel présageaient un vent violent.

Il communiqua sa découverte au nègre et tous les

deux reprirent espoir : ils pouvaient, à l'aide du vent, prendre de l'avance sur leurs ennemis !

— Si nous réusissions à nous tenir loin d'eux encore vingt minutes !... murmura le marin. Poussez toujours pour l'amour de votre vie, Boule-de-Neige ! Que je perde mon nom ! Ils viennent plus vite que jamais !

Le ton d'angoisse qui accompagna ces dernières paroles prouvait combien Ben jugeait la situation périlleuse ; le nègre y répondit par un signe de tête désespéré.

LXXIX

COUPÉ EN DEUX.

Ben et Boule-de-Neige restèrent quelque temps silencieux, trop occupés à leurs rames et à surveiller les progrès de leurs ennemis, pour échanger leurs impressions.

Le grand radeau se montrait très-bruyant depuis qu'il se croyait victorieux; les cris avaient recommencé, ordonnant aux fugitifs de s'arrêter; Legros, entre tous, parlait fort et excitait les autres. Debout à l'avant, une longue gaffe à la main, il dirigeait les rameurs, les encourageait, leur assurant qu'ils trouveraient de la nourriture et de l'eau à bord de l'embarcation qu'ils poursuivaient.

Il n'en fallait pas davantage pour surexciter les efforts de ces hommes mourant de faim et de soif; le mot : « de l'eau » vibrait à leurs oreilles, et le grand radeau marchait rapidement; bientôt il fut si près du *Catamaran* qu'on eut pu sauter sur les planches de l'arrière.

Ben et ses compagnons remarquaient avec anxiété les vagues noires, aux crêtes blanches et ondulées qui arrivaient lentement derrière eux. Le ciel s'assombrissait au-dessus de leurs têtes comme pour rendre plus terrible le sort qui les menaçait.

— Hélas! murmura le marin, le vent ne se décide pas... Il viendra trop tard!

— Trop tard, monsieur Brace, répéta la voix de Legros, trop tard, pour qui? pas pour nous, du moins, car nous allons goûter de votre eau... hurrah! Vous, fils de cuisinier, continua-t-il en s'adressant au nègre, pourquoi ne laissez-vous pas votre rame? à quoi cela vous sert-il? Est-ce que vous ne voyez pas que nous vous aborderons dans quelques secondes? si vous n'obéissez pas, nous vous écorcherons vif pour avoir votre vilaine peau du diable!

— Jamais! jamais! massa Français, vous avoir Boule-de-Neige vivant... vous prendre garde à vous même! Noiraud avoir un couteau que vous connaître avant d'avoir sa peau!

Le Français ne répondit pas à ce défi.

Le *Catamaran* se trouvait maintenant à la portée de sa gaffe; il se pencha en avant, et le frappa de son croc. Grâce à un habile coup de rame de Ben, non-seulement les deux radeaux ne furent pas accrochés, mais la gaffe, détachée des planches, s'échappa des mains de Legros et alla tomber loin de lui. Il en perdit l'équilibre, mais au lieu de s'affaisser horizontalement, il parut s'enfoncer; on eut dit que ses jambes étaient entrées dans le plancher du radeau.

C'était en effet ce qui venait d'arriver. Dès que les deux équipages furent revenus de leur surprise, ils ne virent plus du Français que le buste et la tête : la partie inférieure de son corps se trouvait retenue entre les couples qui l'avaient empêché de disparaître complétement.

Il eut mieux valu pour lui avoir fait un véritable plongeon. A peine cet étrange accident était-il arrivé, qu'un long cri de douleur s'échappa de la bouche du malheureux, dont les traits se décomposèrent horriblement. L'un de ses camarades accourus à son secours, l'ayant tiré par les épaules pour l'empêcher d'enfoncer plus profondément dans cette trappe dont il était impossible qu'il sortit tout seul, laissa tomber son fardeau en poussant une exclamation de terreur.

Ce n'était plus Legros, mais seulement la moitié supérieure de son corps dont l'abdomen avait été

coupé en deux, aussi proprement que par une paire de ciseaux gigantesques.

— Un requin! crièrent les deux équipages d'une seule voix.

LXXX

DÉLIVRANCE.

Un spectacle si inattendu et si horrible impressionna vivement ceux qui en furent témoins.

Il en résulta un moment de stupeur, pendant lequel les deux partis restèrent inactifs. Cette pause fut favorable au *Catamaran*, dont les hommes furent les premiers à reprendre les rames, ce qui leur permit de gagner un peu d'avance.

La malheureuse fin de leur camarade avait frappé de terreur les bandits; cette catastrophe leur semblait en quelque sorte une preuve de sa culpabilité, culpabilité dont le plus grand nombre n'avait jamais douté. La vue des restes mutilés de leur chef ne les troubla donc pas longtemps, et s'il se fut seulement agi de venger sa mort, ils eussent très-

probablement renoncé à leur poursuite. Un motif plus puissant les encourageait à y persévérer, et au cri : « de l'eau! » parti de quelques gosiers brûlants, tous se remirent simultanément aux avirons.

Ils avaient perdu du chemin; cependant, grâce à leur nombre, ils auraient, sans nul doute, repris l'avantage; mais la ligne sombre observée par Ben s'était étendue, le ciel était chargé de nuages menaçants, les vagues frappaient les radeaux avec violence, tout annonçait une tempête... Et le *Catamaran,* meilleur voilier, filait maintenant rapidement.

Lutter avec lui devenait impossible; aveuglés par l'écume que lançaient les vagues, menacés par les lames violentes soulevées autour d'eux, les hommes de la *Pandora* devaient employer ce qui leur restait de forces à se maintenir sur les planches dont dépendait leur salut.

LXXXI

L'OURAGAN MENACE

Ainsi le *Catamaran* échappait encore une fois à un terrible danger; Ben croyait fermement à l'intervention de la Providence, et sa foi n'avait pas chancelé, même en voyant le grand radeau les serrer de si près. Pourtant la brise qui s'était élevée juste à temps pour les sauver, devenue tout à coup violente et inégale, dégénérait en ouragan. Mais devant la mer bouillonnant autour de lui, couvert de l'écume que lançaient les vagues furieuses, il se disait que le ciel ne les avait pas délivrés de leurs ennemis pour les laisser périr sous les coups de la tempête.

Les radeaux n'étaient plus en vue l'un de l'autre; une heure avait suffi pour mettre entre eux une dis-

tance de plusieurs milles. Le *Catamaran* bien gouverné, se dirigeait vers l'ouest.

Nos gens n'avaient négligé aucune précaution : dès qu'ils virent leurs ennemis loin derrière eux, et qu'ils n'eurent plus rien à craindre de ce côté, ils abaissèrent la voile, qui avait trop d'étendue sous une brise forte, ce qui maintint l'équilibre du radeau et lui donna une marche régulière. La confiance de Ben Brace ne l'empêchait pas de faire tout ce qui était en son pouvoir, pour rendre la tâche de la Providence moins difficile, et il avait commandé toutes les mesures préservatrices.

C'était le premier orage qui les atteignait depuis l'incendie de la *Pandora;* ils avaient navigué jusque-là dans un calme parfait, au milieu de l'Océan des tropiques où des semaines se passent souvent sans que rien ne vienne troubler la tranquillité de ses eaux, et où les calmes sont plus à redouter encore que les gros temps.

Le *Catamaran* n'ayant jusque-là marché que par une brise douce, on ignorait encore ses moyens de résistance, et il ne serait pas exact de dire que notre petit équipage fût sans appréhension : il n'avait pas perdu tout espoir ; c'était déjà beaucoup, car une véritable tempête semblait se préparer. Le jour s'avançait, et le vent continuait de s'élever.

Non-seulement les marins avaient à surveiller les vagues qui se brisaient autour d'eux, et à préparer le

Catamaran à les recevoir; mais encore devaient-ils veiller aux planches qui pouvaient se disjoindre.

Plusieurs fois la mer s'élança jusque par-dessus leurs têtes, et si Laly et William n'avaient été fortement attachés au mât, ils auraient certainement été enlevés et engloutis dans le gouffre immense.

Ben et Boule-de-Neige parvenaient à peine à se maintenir à bord; ils avaient même passé des cordes autour de leurs poignets, et les avaient ensuite liées aux couples afin de n'être pas renversés.

Heureusement pour eux, depuis le hasard heureux qui les avait réunis, ils n'étaient jamais restés un jour, une heure, sans s'occuper de fortifier leur radeau.

Grâce à leur prévoyance, à leur accivité, le *Catamaran* supporta bravement cette épreuve; vers le coucher du soleil, le vent tomba, la mer redevint calme, et la voile enflée par une brise douce entraîna le radeau sous un ciel sans nuages.

LXXXII

UN CRI EFFRAYANT

La nuit arriva calme et sereine. Le retour du beau temps permit aux marins de prendre un repos dont ils avaient grand besoin, après tant de fatigues et d'émotions; ils firent un léger repas et s'étendirent sur les couples mouillées, mais ni cela, ni leurs vêtements humides ne les empêchèrent de s'endormir. Heureusement que ces inconvénients étaient rendus supportables par la température tropicale, où les heures les plus fraîches de la nuit sont encore fort chaudes.

Contrairement à leur habitude, personne ne veilla, précaution qu'ils avaient toujours prise jusqu'alors et qui eût peut-être été nécessaire cette nuit-là plus que tout autre.

Il faisait déjà jour lorsqu'ils furent brusquement éveillés par un cri clair et perçant.

— Quoi cela être? demanda le Coroman en se levant et en se frottant les yeux et les oreilles, pour s'assurer qu'il n'était pas la proie d'une illusion.

— Que je perde mon nom si je le sais! répondit le marin.

— Çà ressembler à la plainte d'un noyé; quoi vous penser, Massa?

— Ou plutôt à celle d'un homme coupé en deux, on dirait le dernier appel de Legros.

— Moi pas croire le grand radeau près d'ici; nous courir toujours à l'ouest depuis qu'avoir enfoncé la gaffe; nous devoir être loin de lui bien sûr, et ce cri ne pouvoir venir de ceux de la *Pandora*.

— Regardez! cria William, il me semble que je vois quelque chose!

— De quel côté? Où? demanda le marin.

— Là bas, fit le mousse, à environ trois encâblures... c'est comme une masse noire... on dirait un bateau.

— Un bateau! par mon nom, vous avez raison! Je vois maintenant... Mais que peut faire un bateau au milieu de l'océan Atlantique?

— Pour sûr, c'en être un, reprit Boule-de-Neige.

— Et je vois quelqu'un dedans. Il paraît debout au milieu, comme un mât... c'est un homme pourtant.

— C'est lui qui doit avoir crié, bien que ce cri ne fût pas d'un gosier naturel...

Au même moment, comme pour confirmer l'assertion de Ben, le cri retentit encore. C'était bien celui d'un être humain, mais d'un être qui aurait perdu la raison. Il fut suivi de paroles incohérentes, dans une langue inconnue, que terminèrent des éclats de rire comparables seulement à ceux que l'on entend dans les maisons de fous.

Enfin les rayons du soleil empourprèrent l'horizon, et l'on commença à pouvoir distinguer au loin sur l'Océan.

La masse noire signalée par William était bien un bateau monté par un seul homme. Le *Catamaran* fut tourné dans cette direction, et bientôt Ben et Boule-de-Neige purent voir de près l'embarcation : quelle fut leur surprise en reconnaissant la chaloupe de la *Pandora* et le capitaine de ce malheureux navire !

LXXXIII.

UN FOU EN PLEINE MER.

Aucun doute ne restait à l'équipage du *Catamaran* sur l'identité du bateau et de la forme humaine qui le montait. Mais la présence d'un seul homme dans l'embarcation, au lieu de tous ceux qu'elle devait porter, restait une circonstance inexplicable.

Six hommes montaient le *Gig* lorsqu'il s'était éloigné du navire incendié, cinq individus, outre celui que l'on apercevait maintenant, et dans qui, en dépit du grand changement survenu dans sa personne, on reconnaissait le capitaine du négrier.

Où donc étaient les hommes absents, les aides, le charpentier, et les deux marins qui s'étaient sauvés ensemble? Etaient-ils couchés sur le bateau et cachés à la vue du *Catamaran?* ou avaient-ils

succombé, ne laissant qu'un seul survivant de leur désastre?

Le *Gig* était assez élevé sur l'eau, les marins ne pouvaient voir par-dessus ses plats bords, à moins de s'en rapprocher, ce qu'ils n'hésitèrent pas à faire.

D'abord, lorsqu'ils avaient reconnu l'embarcation et l'homme qui la montait, ils avaient cargué la voile et mis en panne, se servant de leurs rames pour empêcher le radeau de pousser en avant.

Cette manœuvre leur avait été inspirée par une appréhension instinctive. Ils savaient que les hommes qui s'étaient embarqués sur le *Gig* ne valaient pas mieux que ceux du grand radeau, car en matière de scélératesse les officiers marchaient de pair avec leur équipage. Il s'en suivait que l'on devait mettre le *Catamaran* en garde contre un pareil voisinage. Si les six hommes montant le *Gig* se trouvaient sans nourriture et sans eau, ils essaieraient selon toute probabilité, comme leurs camarades l'avaient fait, de dépouiller le *Catamaran* de ses provisions et avec de telles gens, il ne fallait espérer ni pitié, ni merci. Après toute réflexion, la prudence conseillait de s'en éloigner.

Telles furent les pensées qui ce succédèrent dan l'esprit de Ben Brace et qu'il commmuniqua à ses compagnons.

Les cinq hommes qui manquaient étaient-ils à bord du *Gig?* Ils pouvaient être couchés au fond du ba-

teau. Endormis, peut-être? cela paraissait impossible pourtant, avec les cris et les gémissements que le capitaine continuait à pousser.

— Par le grand Dieu! dit Boule-de-Neige, moi pas croire un seul d'eux être sur le bateau, excepté le capt'ain; et de lui ne rester rien que le corps; le cervelle être partie; lui être fou et furieux.

— Vous êtes dans le vrai, garçon, remarqua le marin, il n'y a absolument que lui sur les planches. Je puis l'affirmer par la manière dont le *Gig* marche; aucun bateau de sa dimension portant six hommes, ne pourrait avoir plat bord aussi haut que celui-ci. Non! s'il y a quelqu'un en dehors du capitaine, ils ne sont pas plus d'un ou deux. Ne craignons pas de nous en approcher aussi près que nous voudrons, et mettons le cap sur eux; qu'en dites-vous?

— Pas avoir la moindre objection, massa Brace, du moment vous pensez ne pas y avoir danger. Être prêt à courir la chance. Si être d'autres avec le capt'aine, eux pas assez forts pour intimider nous : vous et moi être bons pour quatre d'entre eux, sans parler de petit William.

— Je suis presque certain, reprit le marin, qu'il n'y a que lui. Si tel est le cas, ce que nous avons de mieux à faire est d'aborder et de prendre possession du bateau. Nous pourrons avoir quelque peine si sa cervelle est brouillée, et selon toute apparence il est fou à lier. Peu importe! J'ose dire que

nous en viendrons à bout! risquons l'aventure.

Boule-de-Neige tenait le gouvernail. Au commandement du capitaine il dirigea le *Catamaran* sur le bateau tandis que le marin et William prenaient les rames.

Il ne paraissait pas probable que l'homme du *Gig* les eût aperçus. Ses cris et ses paroles incohérentes ne semblaient adressés à personne, mais échappés seulement au délire.

Lorsque le *Catamaran* se fut rapproché de l'embarcation à la dérive, le léger brouillard étendu sur la mer avait disparu, et les vociférations de l'homme ne laissaient de doute ni à Ben ni à Boule-de-Neige : ils avaient été vus par lui. — Voile! hô! hô du vaisseau! Quel est ce navire? Mettez en panne, maudits marins d'eau douce, ou je vais vous couler bas!

L'ex-capitaine de la *Pandora* était bien décidément fou; ses discours, ses gestes grotesques, ses plaintes frénétiques, tout l'attestait. Ce spectacle était burlesque et à la fois pénible; mais dans l'état de fureur de cet homme il pouvait être dangereux de l'approcher; aussi, dès que les gens du radeau furent arrivés à la distance d'une encâblure, ils cessèrent d'employer les rames pour mieux entrer en pourparlers, et afin aussi de chercher comment ils pourraient tranquilliser le malheureux insensé.

— Capitaine! cria le marin, hélant son ancien chef d'un ton de voix amical; c'est moi! Ne me reconnaissez-vous pas? C'est Ben Brace, un de la vieille

Pandora. Nous errons sur ce morceau de planche depuis l'incendie du navire. Moi et Boule-de-Neige...

A ce moment, Ben fut interrompu par un cri de démoniaque échappé à l'insensé. On était assez près de lui, maintenant, pour distinguer son visage renversé et ses yeux hagards qu'il roulait sans cesse. Il avait écouté tranquillement jusqu'au nom de Boule-de-Neige, mais alors ses traits prirent une expression plus sauvage, et la pupille de ses yeux se dilata d'une façon effrayante.

— Boule-de-Neige ! cria-t-il, Boule-de-Neige, dites-vous ? Boule-de-Neige, le chien maudit ! Montrez-le-moi, sang et furie ! c'est lui qui a incendié mon vaisseau. Où est-il, laissez-moi m'approcher de lui ! Laissez moi mettre la main sur son gosier noir ! J'apprendrai au hideux nègre à porter une chandelle dans l'autre monde ! Boule-de-Neige ! Où est-il ?

A ce moment les yeux de l'insensé devinrent fixes ; il reconnaissait le Coroman.

Le nègre n'eut pas le temps de trembler sous ce regard, car le fou ayant poussé un cri plus effrayant encore que le premier, s'élança par-dessus le platbord du bateau.

Il disparut sous l'eau un instant, puis remonta à la surface et nagea vigoureusement vers le *Catamaran*

LXXXIV

LE FOU DONNE LA CHASSE AU CATAMARAN.

Une douzaine de brassées suffisaient pour mener le fou au radeau, et pour l'empêcher d'aborder il eût fallu user de quelque terrible violence. Pour n'en point venir à cette extrémité les rames furent reprises et le *Catamaran* poussé dans une direction opposée.

Mais l'ex-capitaine nageait avec tant de force que les deux marins arrivaient à peine à maintenir le radeau hors de son atteinte. La chasse continua sans grand avantage des deux côtés.

Combien de temps eût pu durer cette lutte, c'est ce qu'il serait impossible de dire. Peut-être jusqu'à ce que le capitaine, à bout de forces, eût disparu sous l'eau, car il ne paraissait avoir aucun désir

de retourner en arrière. Il ne regarda pas même une seule fois la distance qui le séparait du *Gig*. Au contraire, il nageait droit devant lui, les yeux invariablement fixés sur le seul objet qui semblât avoir pris possession de son âme : le Coroman ! ses paroles en témoignaient d'ailleurs, car il ne cessait d'injurier de menacer, et de maudire le nègre.

La force surnaturelle que la folie prêtait au nageur ne pouvait le soutenir toujours, et il devait inévitablement périr. Cependant un autre genre de mort l'attendait : depuis quelques instants déjà l'équipage du *Catamaran* voyait derrière lui, à une encâblure à peine, deux monstres s'avancer sous l'eau, deux requins de l'espèce appelée *tête à marteau*. Tous les deux devenaient de plus en plus visibles, leurs sombres nageoires dorsales fendant l'eau et tendues comme des voiles d'étai.

Ils avaient dû suivre le *Gig* depuis quelque temps déjà sans que Ben et Boule-de-Neige les eussent remarqués. Ils avançaient maintenant côte à côte, dans la direction du nageur et le poursuivaient avec la même âpreté qu'il mettait, lui, à poursuivre le *Catamaran*.

L'insensé ne les vit pas, et les eût-il aperçus, il est probable qu'il n'aurait pas tenté de leur échapper, ni même compris le danger : son imagination malade les aurait confondus avec les images fantastiques qui remplissaient déjà son cerveau exalté.

En tout cas il n'aurait pu se soustraire aux requins sans l'intervention des gens du radeau, mais encore fallait-il que le secours fût prompt et habilement donné; ces derniers étaient émus de pitié à la vue de ce misérable si fatalement menacé, et bien qu'ils eussent à le redouter pour eux-mêmes, ils résolurent de venir à son aide : c'était un homme après tout, un de leurs semblables, et puis leur sentiment naturel d'hostilité contre les requins surpassait encore celui qu'ils eussent pu ressentir pour celui qui allait devenir leur proie.

Ils suspendirent leurs rames, et firent voile vers le fou, s'exposant aux dangers d'une rencontre avec lui. Boule-de-Neige lui-même employa tous ses efforts à amener la barque près de celui qui le poursuivait d'une haine si sauvage.

Mais leurs bonnes intentions furent inutiles. A peine s'étaient-ils avancés assez près pour tenter quelque manœuvre décisive, que les requins avaient cerné le malheureux nageur; ne pouvant plus rien désormais, les marins cessèrent d'agir et devinrent spectateurs de la catastrophe.

Elle s'accomplit en un instant. Les monstres avaient nagé de chaque côté de leur victime jusqu'à ce que leurs corps fussent parallèles avec le sien. L'insensé aperçut alors l'un d'eux et avec un instinct de conservation que la folie n'avait pu lui faire perdre, il biaisa du côté opposé pour l'éviter;

mais ce mouvement le mit en face du second requin, qui, se tournant subitement, le saisit entre ses terribles mâchoires.

Le cri qui s'ensuivit sembla partir de la moitié de son corps, car l'autre avait déjà disparu entre les dents du zygæna.

Il n'y eut qu'un seul cri ; le second monstre s'élançant aussitôt emporta ce qui restait de l'ex-capitaine au fond de l'Océan.

LXXXV.

L'ABORDAGE DU BATEAU

Au bateau !

Telle fut la pensée qui se présenta dès la fin de cette tragédie aux esprits des marins ; ils tendirent la voile et firent force de rames vers le *Gig*.

Après les événements qui venaient de se passer, il était presque impossible de supposer le bateau occupé. Il avait dû être abandonné avant ce jour par ceux qui y avaient trouvé refuge, à l'exception du malheureux capitaine de *la Pandora*.

Mais où étaient les hommes qui manquaient ? L'équipage du *Catamaran* cherchait vainement une réponse satisfaisante à cette question. Il émettait toutes les conjectures sans en trouver une de vraisemblable.

Ce que Ben et Boule-de-Neige supposaient devoir s'être passé sur le grand radeau leur faisait tirer des conclusions terribles sur les drames qui avaient pu avoir le *Gig* pour théâtre.

Pourtant, cette embarcation s'était éloignée du navire incendié sinon approvisionnée pour un long voyage, du moins fournie d'eau et de nourriture, assez pour soutenir ses hommes quelque temps. William avait été témoin de leur départ et confirmait ces faits. Quel nouveau malheur avait donc pu les frapper? Si ce n'était pas la famine, c'était donc un ouragan!

Mais, dans ce dernier cas, le bateau eut été submergé ou renversé et le capitaine n'aurait pas été de force à le remettre à flot sans aide. En outre, pourquoi aurait-il seul survécu?

Enfin, il n'y avait pas eu d'orage assez fort pour amener une catastrophe de ce genre, et toujours aussi incapables de résoudre la question, ils arrivèrent près du *Gig*.

Alors ils contemplèrent un spectacle qui les confirma dans la croyance que quelque sanglante tragédie s'était passée à bord, et que la main de l'homme, et non celle des éléments, avait causé la disparition de l'équipage.

Sur les couples du fond était étendue une forme humaine, non-seulement sans vie, mais encore défigurée par plusieurs blessures dont chacune avait



dû être mortelle. La face était balafrée d'une façon effroyable, et le crâne brisé en plusieurs endroits comme par les coups répétés d'un marteau ; tandis que des entailles nombreuses, faites par une lame tranchante, couvraient la poitrine et le corps.

Cette créature mutilée était à demi-submergée dans une masse d'eau rougeâtre qui semblait teinte avec du sang. On ne pouvait supposer que cette eau eût été colorée seulement par ce seul corps tant elle était d'un rouge sombre.

Bien que le visage de ce corps hideux fut méconnaissable, Ben et Boule-de-Neige parvinrent à y mettre un nom. Ils le reconnurent à ses vêtements ; c'était le contre-maître du négrier.

Cette découverte ne jeta pas de jour sur le mystère. Il était évident que l'homme avait été assassiné ; ses blessures et le sang extravasé le prouvaient. Le crime avait dû être commis par le fou, ainsi que l'indiquaient encore les meurtrissures dont la plupart ne pouvaient avoir été faites que lorsque la vie avait déjà abandonné la victime. Mais les quatre autres hommes, qu'étaient-ils devenus ? Les conjectures de Boule-de-Neige furent les plus rationnelles de celles auxquelles se livra l'équipage du *Catamaran*.

Il supposait que le capitaine et le contre-maître s'étaient défaits de leurs camarades dans le but d'accaparer pour eux seuls l'eau et la nourriture.

Ils pouvaient avoir accompli leur atroce projet de plusieurs manières : d'abord par un combat, dans lequel ces deux hommes, beaucoup plus forts que leurs camarades, auraient été victorieux ; ou bien, le crime aurait été commis pendant la nuit, tandis que leurs compagnons, sans défiance, étaient endormis ; ou encore en plein jour, lors que ceux-ci se trouvaient sous l'influence de l'ivresse produite par l'eau de vie qui faisait partie des provisions du *Gig*.

Et en supposant que ces conjectures fussent justes, il n'était pas étonnant que le seul homme survivant à de telles scènes d'horreur en eût perdu la raison !

LXXXVI

LE CATAMARAN ABANDONNÉ

Les marins, après avoir examiné le *Gig*, et considéré quelque temps son dernier propriétaire, réfléchirent que ce n'était ni le moment ni le lieu de se livrer à un retour si inutile sur le passé, quand l'avenir se montrait si incertain.

Prendre possession du bateau était une question qui n'admettait pas de doute.

Le *Catamaran* leur avait rendu, il est vrai, de grands services en les maintenant à flot, et si le calme continuait, ils pouvaient s'y croire en sûreté aussi longtemps que dureraient leurs provisions; mais le radeau marchait mal, il était probable qu'un changement de temps surviendrait tôt ou tard, et le voyage se prolongeant, ils se voyaient ainsi exposés

à une mort certaine. Une fois la nourriture et l'eau épuisées, il ne fallait pas compter que l'on réussirait à s'en procurer d'autres.

Et puis l'ouragan de la nuit précédente leur avait appris combien peu ils devaient compter sur le *Catamaran* en cas d'orage sérieux. Le radeau ne pouvait offrir de résistance à un temps véritablement mauvais, et, en supposant qu'il restât à flot quand même, la mer devait finir par le couvrir et emporter ceux qui le montaient.

Avec le *Gig* le cas était différent.

Ben Brace connaissait parfaitement le bateau pour l'avoir souvent monté, et avec une voile bien tendue et un bon vent il était possible, avec lui, de filer huit ou dix nœuds à l'heure, ce qui devait les amener en assez peu de temps à quelque port de l'Amérique du Sud : peut être à la Guyane ou au Brésil.

Cette embarcation semblait leur être envoyée par la Providence; aussi ne pensèrent-ils pas un seul instant qu'ils dussent l'abandonner.

Il fallait se résoudre à quitter le radeau, et ils se concertèrent sur les moyens à employer pour opérer leur changement de domicile.

Le *Gig* devait d'abord être débarrassé du corps mutilé et de toute trace sanglante. On jeta donc le cadavre à la mer. Il est probable qu'il n'atteignit jamais le fond de l'abîme; les deux requins tour-

naient encore autour du bateau, convoitant sans doute une nouvelle proie.

On ne trouva sur l'embarcation aucune espèce de nourriture, pas même une goutte d'eau à boire ; mais, parmi quelques objets utiles, on recueillit le compas du navire encore en bon état : découverte précieuse ! on pourrait désormais s'orienter par le ciel le plus sombre.

Le bateau ayant été convenablement nettoyé, les trois hommes y transportèrent les magasins du *Catamaran*, la tonne à eau, le baril de vin des Canaries, le poisson séché, la caisse, les rames et autres objets ; chaque article fut rangé avec ordre. Le *Gig* était bon pour douze hommes, aussi pouvait-il aisément contenir l'équipage et les provisions du *Catamaran.* On y apporta, en dernier lieu, le mât et la voile, et le radeau parut alors complétement démantelé.

Lorsque Ben et le nègre eurent amené l'amarre qui avait rapproché les deux embarcations, la tristesse s'empara d'eux. Ils s'étaient attachés à ces planches frêles et grossières, ils les regrettaient comme une maison aimée, le pauvre radeau avait été leur refuge, leur abri, sur le désert de l'Océan... et ils ne le quittaient pas sans un profond sentiment de reconnaissance et de regret.

Ils replacèrent le mât sur le *Gig* et préparèrent la voile ; pendant ce temps, le vent s'éleva et les poussa

à raison de deux ou trois nœuds à l'heure, mais les deux embarcations ne se trouvèrent pas séparées pour cela, car la même brise les emportait, et il y avait à peine une encâblure entre elles.

Le *Catamaran* restait en arrière, mais cependant il filait dans le même sillage ; on eût dit qu'il ne voulait pas se laisser abandonner.

LXXXVII

UNE BANDE DE BALEINES

Selon toute apparence, le moment était arrivé où notre petit équipage allait se séparer du fidèle radeau qui les avait emportés à travers tant de dangers. Encore quelques minutes et leur voile enflée à la brise les pousserait bien loin sur l'Océan. Et le *Catamaran* glissant péniblement derrière eux, serait perdu à leur vue et pour toujours !

Comme nous l'avons dit, Ben avait tendu la voile ; les agrès étaient prêts, il ne fallait plus qu'accoter les huniers. Ces derniers préparatifs demandaient à peine quelques secondes ; cependant ils ne furent jamais achevés.

Une exclamation de William interrompit le travail de Ben et de Boule-de-Neige :

Le jeune homme regardait l'Océan, Laly à côté de lui tournait des yeux effrayés dans la même direction.

— Qu'est ce donc, garçon? demanda Ben, croyant déjà que le mousse découvrait une voile.

William lui-même avait d'abord entretenu cette pensée, il lui avait semblé apercevoir à l'horizon une toile flottant à la brise, mais elle s'était presque immédiatement éclipsée.

Le pauvre garçon, honteux d'une exclamation si peu motivée, gardait le silence lorsque tout à coup l'objet blanc reparut cette fois visible pour tous.

— C'est ce que j'avais vu tout à l'heure, dit-il.

— Si tu as pris cela pour une voile, garçon, dit le marin, tu t'es trompé; c'est le bouillonnement causé par le passage d'une baleine.

— Et même de plusieurs, s'écria William. Regardez là-bas, il y en a au moins une demi-douzaine.

— Tu as raison, enfant, en disant qu'elles sont plusieurs, mais tu es loin du compte, il y en a une bande entière, une cinquantaine, au moins.

— Golly ! s'écria Boule-de-Neige après avoir regardé au moment, elles viennent par ici !

— Oui, elles viennent sur nous, dit Ben d'un air mécontent; je n'aime pas du tout le chemin qu'elles

prennent; c'est une « bande » en voyage, d'après ce que je vois, et il est dangereux en pareil cas de se trouver sur leur route, surtout à bord d'une embarcation aussi peu munie que la nôtre.

C'était un spectacle trop curieux et trop rare pour que nos gens y restassent indifférents.

Les baleines avançaient à travers les flots, tantôt bondissant à la surface, tantôt se replongeant brusquement. Tourmentée par de si impétueuses secousses, la mer s'élevait en larges colonnes dont les crêtes écumeuses rejaillissaient au loin : on l'eût dit soulevée par la tempête.

Et c'était justement ce qui rendait soucieux l'ex-baleinier; il savait que la houle produite par les bonds d'un cachalot est assez violente pour faire sombrer une embarcation plus grande et mieux établie que n'était la leur. Si donc l'un de ceux de la troupe arrivant sur eux, se livrait par malheur à l'un de ces soubresauts en passant près du *Gig*, la barque courait grand risque d'être chavirée.

Mais ce n'était pas le moment de méditer sur des probabilités; les baleines, lorsqu'on les avait d'abord aperçues, n'étaient pas à plus d'un mille, et avançant comme elles le faisaient, à raison de dix nœuds à l'heure, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la première se trouvait déjà à la hauteur du *Gig* et du radeau abandonné.

Elles n'observaient pas une marche régulière; de

temps à autre pourtant on en eût pu compter quatre ou cinq nageant sur la même ligne. Le « troupeau » occupait la largeur d'un mille environ à travers la mer, et au centre même de la ligne, se trouvaient malheureusement le *Gig* et le *Catamaran.*

C'était une des plus nombreuses bandes que Ben eût jamais vues, composée entièrement de femelles et de leurs petits, et d'un vieux mâle chef et protecteur du troupeau. Les cachalots faisaient onduler la mer jusqu'à plusieurs milles autour d'eux.

Ils défilèrent les uns après les autres et cette parade aurait amusé des spectateurs placés dans une position moins précaire, mais pour ceux du *Gig*, ils observaient avec crainte leurs mouvements puissants, leurs bonds formidables et écoutaient sans émotion le bruit de leur respiration semblable à celui du ressac.

Les spermaceti avaient presque tous défilé, et l'on commençait à se rassurer sur le bateau, lorsque les marins aperçurent le plus redoutable de la troupe, le vieux mâle venant le dernier et droit sur eux. La tête, ainsi qu'une partie du dos, s'élevait au-dessus de l'eau qu'il battait de temps à autre de sa queue comme un signal donné à ceux qui le précédaient; soit qu'il voulût leur commander d'aller de l'avant, soit qu'il voulût les prémunir contre quelque danger.

Il avait un air menaçant qui fit pousser au ba-



leinier un cri d'alarme lorsqu'il le vit près d'eux.

Mais ce cri ne pouvait prévenir la fatale rencontre. Le petit équipage n'eut ni le temps d'agir ni celui de penser. La baleine était sur eux, ils se sentirent soudain jetés dans l'espace, et leur première sensation après celle-là fut une tête piquée dans les profondeurs de l'Océan.

Tous les quatre revinrent presque aussitôt à la surface : Ben et Boule-de-Neige, qui avaient conservé leur présence d'esprit, regardèrent autour d'eux pour chercher le *Gig*, ils regardèrent en vain, ils ne le virent plus, mais seulement quelques fragments de planches brisées, une tonne ou deux, des rames, des anspects et plusieurs morceaux de toile goudronnée, au milieu desquels luttaient deux jeunes êtres, William et Laly.

Au *Catamaran!* cria Ben, et quelques secondes s'étaient à peine écoulées que le jeune mousse nageait à ses côtés vers le radeau, tandis que le Coroman, avec Laly hissée sur son épaule gauche, fendait l'eau dans la même direction.

Peu d'instants après, tous les quatre se retrouvaient à bord du *Catamaran*, sauvés une fois de plus, grâce à lui, d'une mort certaine.

LXXXVIII

LA SITUATION S'AGGRAVE

L'accident qui venait d'arriver n'avait rien de mystérieux: dès que l'ex-baleinier eut senti le choc, il en comprit la cause, aussi bien que s'il n'eût été que spectateur de la catastrophe.

Ses compagnons, prévenus par lui du danger qui les menaçait, bien qu'ils en ignorassent la nature, furent à peine supris. Les couples du *Gig*, flottant sur l'eau, disjoints, brisés, leur expliquaient maintenant ce qui s'était passé : le cachalot avait frappé de ses nageoires la cale du bateau qui avait cédé aussi facilement qu'une coquille d'œuf, envoyant son contenu à plusieurs pieds en l'air.

Après s'être livré à cette fantaisie, le monstre continua tranquillement sa route, tandis que ceux qu'il

venait de culbuter avec si peu de cérémonie, essayaient de se remettre de leur émotion. Lorsqu'ils eurent repris du calme, ils comprirent l'étendue de leur perte.

Ils virent leurs provisions dispersées au milieu des vagues, leurs rames et leurs outils à la dérive ; et, plus grand malheur encore, la caisse de Ben, dans laquelle on avait enfermé toute la chair de requin, avait disparu. Chargée comme elle l'était, elle avait dû s'enfoncer aussitôt.

La tonne d'eau et le petit baril de vin des Canaries se maintenaient à flot, car tous les deux avaient été soigneusement bondonnés. Mais à quoi leur servirait de les retrouver, puisque la nourriture devait manquer. Ils restèrent quelques instants dans l'inaction, contemplant leur ruine; mais ils n'étaient pas gens à se laisser abattre, et ils n'attendaient que le moment d'agir, c'est-à-dire celui où les eaux remuées par le passage des baleines seraient redevenues calmes.

La mer roulait encore des vagues, et le radeau tanguait d'une telle manière que c'était tout ce qu'ils pouvaient faire que de s'y maintenir accroupis.

Cependant l'Océan reprit par degrés sa tranquillité. Ben et Boule-de-Neige n'avaient plus d'autre idée que celle de recueillir tous les objets épars — quelques-uns surnageaient à peu de distance — et pour cela il s'agissait de regréer le *Catamaran*.

Heureusement le mât, que les poutres du *Gig* avaient rejeté en se brisant, fut retrouvé. La vergue et la toile y tenaient encore. C'étaient les plus utiles objets, et grâce à eux, il n'était pas impossible de rétablir le radeau tel qu'il était avant la catastrophe.

Leurs premiers efforts ensuite furent pour reprendre les rames, il en résulta une grande perte de temps et beaucoup de fatigue : l'embarcation démontée ne possédant plus un seul bâton avec lequel on put ramer, ils durent y suppléer avec les paumes de leurs mains.

Mais durant leur inaction forcée, les objets qu'ils désiraient recouvrer avaient fait beaucoup de chemin, ou plutôt le radeau, porté par ses tonnes vides, s'était considérablement éloigné, et se trouvait maintenant à plusieurs encâblures sous le vent.

Ils furent donc obligés d'aller contre le vent, et leurs progrès furent si peu sensibles que c'était à désespérer.

Boule-de-Neige voulait se jeter à la mer et nager vers les rames, mais le marin s'opposa résolument à cette proposition ; il lui démontra le danger de s'exposer aux requins ; cette considération n'eut pas arrêté le nègre, mais son compagnon plus prudent l'empêcha d'exécuter son projet, et ils continuèrent patiemment de pagayer avec les mains.

Enfin ils parvinrent à saisir une paire de rames, et

à partir de ce moment, ils avancèrent rapidement.

Le mât et la voile avaient été repêchés et tirés à bord, les tonnes d'eau et le baril de vin réintégrés dans leur ancienne position.

Différents objets se retrouvèrent encore, excepté ceux en cuivre et la hache; ceux-là reposaient au fond de l'Atlantique.

Mais la caisse et son contenu était la perte la plus irréparable qu'ils eussent faite, et leur présageait une fin prochaine.

LXXXIX

LES MALHEURS SONT AU COMBLE.

La mort les menaçait de nouveau. Outre ce que la caisse contenait, quelques tranches de requin étendues sur le radeau avaient été transportées sur le *Gig* et perdues avec lui. Les deux marins, espérant que quelques-unes pourraient être repêchées, les avaient cherchées parmi les autres débris, mais aucune ne fut retrouvée. Les requins ou quelques autres poissons avaient dû s'en emparer.

Si ces précieuses épaves eussent été reprises, les naufragés, dans ce moment de crise, les auraient dévorées malgré l'amertume que devait leur avoir communiquée l'eau de la mer.

Les malheureux ressentaient déjà les douleurs de la faim.

Depuis qu'ils avaient quitté la carcasse du cachalot, ils n'avaient pas fait un repas régulier. Jusqu'alors les terribles incidents qui s'étaient succédé et le travail continu auquel ils s'étaient livrés, les avait empêchés de sentir leur appétit; ils s'étaient contentés de prendre de temps à autre de quoi se soutenir et ils allaient s'installer devant un repas sérieux, lorsque survint la dernière catastrophe.

Mais leur malheur, bien que les ayant impressionnés fortement, n'avait pas emporté leur appétit; il augmentait à mesure que la journée s'avançait; la fatigue était encore un stimulant, et bientôt ils souffrirent de la faim plus cruellement que cela ne leur était arrivé depuis le commencement de leur périlleuse navigation; aussi tinrent-ils conseil, dès qu'ils eurent réuni toutes les épaves, sur les moyens de renouveler leurs provisions.

Les hameçons se trouvaient parmi les objets perdus. Les harpons avaient été laissés dans la carcasse du cachalot; les couteaux manquaient aussi; ils avaient été jetés dans le bateau et s'étaient perdus dans la mer avec tout ce qui était pesant. Ainsi il ne leur restait pas même de quoi fabriquer un nouveau harpon, et eussent-ils eu le métal nécessaire, ils ne s'en fussent pas trouvés plus avancés puisque les amorces manquaient.

De toutes façons il n'y avait donc aucun espoir de pêcher heureusement, et après avoir tourné et

retourné le sujet dans leur esprit, ils finirent par y renoncer.

A ce moment leurs pensées revinrent au cachalot, non pas au léviathan brutal qui avait porté un si terrible coup à leurs projets, mais à celui dont la carcasse leur avait déjà rendu de si grands services. Là, il y avait encore de la chair de requin, — si non, ils auraient au moins la graisse de la baleine, aliment indigeste, il est vrai, mais qui soutiendrait leurs forces. Et il y en avait en assez grande quantité pour suffire à l'équipage d'une escadre.

Il était possible de retourner vers le cétacé, car le vent les poussait de son côté, et ils pouvaient rebrousser chemin facilement. Mais en prenant ce parti, ils couraient risque de rencontrer leurs ennemis qui, selon toute probabilité, devaient avoir amarré le grand radeau à la nageoire de la baleine sur laquelle le câble du *Catamaran* avait été jeté, et c'était là un danger plus à redouter que tous les autres : aussi ce projet fut-il abandonné aussitôt que conçu.

Tristes étaient les pensées de nos marins ; aussi tristes que les nuages qui couraient au ciel, tandis que la nuit descendait rapidement sur les eaux.

Jamais ils ne s'étaient sentis si profondément découragés : c'était l'heure la plus sombre de toutes celles qu'ils avaient vécu.

XC

MAIGRE SOUPER

Ils ne cherchèrent point à s'éloigner de l'endroit où ils étaient.

Ils n'avaient point encore tendu leur voile, et ne songeaient pas davantage à reprendre les rames. Le peu de chemin qu'ils pouvaient faire valait-il la peine de se donner tant de fatigue? Ils se demandaient d'ailleurs à quoi servirait de continuer leur course vers l'ouest. Ils ne voyaient aucune possibilité d'atteindre la terre assez tôt pour échapper à la famine : autant valait rester là et y mourir... qu'importait le méridien sous lequel ils devaient finir leurs jours?

Après quelques heures passées dans de sombres

réflexions le marin rompit tout à coup le silence en criant : — Au souper !

Cette proposition paraissait insensée. Cependant, ce mot avait une signification que ses compagnons comprirent. Il s'agissait du vin des Canaries. Ils n'avaient pas oublié le baril qui renfermait la précieuse liqueur, en très-petite quantité il est vrai, et qu'ils conservaient comme une dernière ressource. Ben Brace jugeait que le moment d'y avoir recours était venu.

Une proposition agréable ne rencontra point d'objection. Le gobelet que l'on avait retrouvé parmi les débris du *Gig* fut rempli de vin et passé tour à tour. Les jolies lèvres de Laly furent les premières qui s'y trempèrent.

Le *souper* achevé, Ben et Boule-de-Neige commencèrent à causer. L'espérance semblait rentrée dans leurs âmes. La chaleur généreuse du vin avait-elle opéré ce changement? ou bien fallait-il l'attribuer à la réaction qui suit presque toujours un accès de découragement?

Leur conversation avait pour but de décider si le mât et la voile seraient rétablis. La nuit était noire, mais cela importait peu. Ils pouvaient préparer les bâtons, les cordes et la toile sans lumière, et quant aux ceintrages nécessaires, ils pensaient en venir à bout, la nuit fût-elle encore plus sombre. Le marin opinait pour la marche ; en avançant ils ne risquaient rien,

puisqu'une fois la voile retendue la fatigue cessait.

Ce raisonnement n'aurait pas suffi pour convaincre le Coroman enclin à l'inaction par ses tendances au fatalisme. Mais son camarade le décida par un argument auquel Boule-de-Neige se rendit.

— En avançant, dit Ben, nous courons la chance de rencontrer une voile; au contraire, si nous restons là comme une bouée, nous nous exposons à être rejoints par ces coquins du grand radeau. S'ils sont restés au cachalot, nous n'avons rien à craindre d'eux, mais nous ne le savons pas, et il vaut mieux nous éloigner le plus possible. Mettons à la voile si vous m'en croyez.

— Très-bien, massa Brace, répondit le Coroman, être du vrai dans ce que vous dire, et moi dire comme vous : nous profiter de cette jolie brise qui venir mettre nous à l'ouvrage immédiatement.

— Tout va bien! cria gaiement le marin. En avant, mes cœurs! le plus tôt nous tendrons le canevas, le plus tôt sera le mieux.

Les trois hommes se mirent à l'œuvre, et l'on n'entendit plus que la voix du capitaine commandant son équipage.

La vergue fut hissée, la voile tendue, amarrée à son taquet. La voile gonflée par la brise emporta le radeau à travers l'Océan...; et la brise semblait chanter dans les cordages.

XCI

EST-CE UN VAISSEAU?

Le *Catamaran* n'avait rien perdu de ses qualités nautiques, son gréement était resté intact, et il pouvait tenir l'eau aussi bien que jamais, mais « l'approvisionnement » laissait beaucoup à désirer, et cette pensée pesait tristement sur son équipage.

Malgré le découragement qui ne tarda pas à les accabler de nouveau, les marins ne purent résister au besoin de dormir. Il faut se rappeler que la nuit précédente leur sommeil avait étéinter rompu par l'ouragan, et que la veille, ils avaient dû prendre très-peu de repos, occupés qu'ils étaient à fumer la viande de requin.

La nature demandait impérieusement du sommeil, et l'équipage entier y céda. Personne ne resta pour

veiller au gouvernail. On était convenu de laisser le radeau suivre la direction que lui donnerait le vent.

Combien de chemin fit-il ainsi abandonné à lui-même ? — C'est ce que nous ignorons.

William sortit le premier de la torpeur où étaient plongés ses compagnons. Le sommeil du mousse, toujours assez léger, avait été particulièrement agité cette nuit-là. L'inquiétude qui le tourmentait à la tombée du jour l'avait poursuivi jusque dans son repos, mais ce n'était point une pensée personnelle qui troublait ainsi le jeune homme, car c'était un garçon courageux, un vrai marin en herbe. Ces craintes avaient toutes pour sujet Laly Lalee.

Depuis plusieurs jours il voyait l'enfant changer. Il avait remarqué la pâleur de ses joues, ses yeux abattus, sa maigreur, conséquences naturelles d'une si pénible croisière, de tant de privations subies par une si jeune créâture, depuis son enfance habituée à toutes les délicatesses de l'opulence.

Ce jour-là surtout, après le terrible danger qu'ils avaient couru, la jeune Portugaise avait paru plus souffrante, plus affaiblie que de coutume. William s'était endormi avec le triste pressentiment qu'elle serait la première à succomber aux souffrances qui leur semblaient encore destinées.

Et William aimait Laly de toute son âme. Il fut heureux qu'il eût été tourmenté par ces appréhensions, sans cela des lueurs étranges qui traversèrent le

pont du *Catamaran* vers minuit, n'eussent point été remarquées; et sans cela, ni lui ni ses trois compagnons n'auraient peut-être jamais revu la terre.

Une flamme éclairait au loin la sombre surface de la mer, et brillait sur l'équipage endormi du *Catamaran.*

Les yeux à demi clos du mousse la distinguèrent vaguement.

Il se leva vivement et fut aussi surpris qu'alarmé; c'était un navire sans aucun doute, mais un navire comme il n'en avait jamais vu.

Il paraissait en feu. D'épais nuages de fumée s'échappaient de ses ponts; des colonnes de flamme s'élançaient autour du mât de misaine presque à la hauteur des haubans.

Malheureusement pour William, le spectacle d'un vaisseau en feu n'était pas nouveau pour lui: il avait contemplé l'incendie de la *Pandora.*

Cependant ce souvenir ne l'aidait pas à comprendre ce qu'il voyait en ce moment. Sur le pont de la *Pandora*, les hommes, dans toutes les attitudes de la terreur, essayaient d'échapper aux flammes; sur le navire qu'il regardait, rien de semblable.

XCII

UN BALEINIER

Les réflexions mentionnées dans le dernier chapitre passèrent rapidement dans l'esprit du jeune mousse. Sans chercher plus longtemps, il appela ses compagnons qui se réveillèrent aussitôt.

Leur étonnement à la vue du navire se traduisit par trois exclamations bien différentes. Celle de Laly exprimait la terreur, celle de Boule-de-Neige l'alarme autant que la surprise; celle du marin semblait causée par la joie la plus vive. En même temps, Ben sauta si brusquement sur ses pieds que le radeau faillit en chavirer.

Et sans s'expliquer il se mit à crier à pleins poumons : Hô du vaisseau! hô! par ici!

— Providence! dit Boule-de-Neige, c'être un navire!

— Non, non, répondit avec impatience le marin; rien de la sorte. C'est un baleinier occupé à épurer son huile. Est-ce que vous ne voyez pas les hommes travailler? Dieu puissant! s'ils allaient passer sans nous entendre! Hô, du vaisseau...? hô! baleinier? Et Ben se remit à héler; à ses cris se mêla la voix de stentor du Coroman. Après les paroles de son camarade, il comprenait la nécessité de changer le solo de Ben en duo. Pendant quelques instants le pont du *Catamaran* retentit d'appels désespérés. On aurait dû les entendre de beaucoup plus loin que ne l'était le navire mystérieux, mais à la grande consternation de ceux qui les poussaient, aucune réponse n'y fut faite. Ils pouvaient maintenant voir distinctement le navire et tout ce qui était à bord, car les deux colonnes de flamme s'échappant du double fourneau des « tryworks » illuminaient non-seulement le pont du navire, mais encore la mer, à plusieurs milles autour de lui.

De la poupe s'élevaient des nuages de fumée jaunie par la lumière éclatante des feux; les hommes, dans le rayon des flammes, avaient l'air de géants. Quelques-uns se tenaient devant le fourneau, d'autres allaient et venaient et semblaient activement occupés. Tout autre qu'un *baleinier* aurait cru

voir des êtres fantastiques se livrant à quelque cérémonie occulte.

Malgré la proximité du navire et leurs cris réitérés, les marins ne parvenaient point à se faire entendre.

Cette circonstance devait leur sembler incompréhensible et contribuer à leur faire croire en une apparition surnaturelle.

Mais l'ex-baleinier savait à quoi s'en tenir sur le silence du navire; le bruit des feux des grands fourneaux couvrait d'ordinaire tout autre bruit : les marins eux-mêmes ne devaient pas s'entendre parler.

Ben Brace, en se rappelant ces particularités, n'en était que plus désespéré : allaient-ils donc se retrouver seuls et perdus, après s'être crus sauvés?

C'est ce qui fut bien près d'arriver. Heureusement une circonstance imprévue amena un heureux dénoûment.

Le baleinier occupé, selon toute apparence, à extraire la graisse de quelque baleine harponnée depuis peu, était arrêté « contre le vent » et faisait, bien entendu, fort peu de chemin.

Comme il arrivait lentement, la proue tournée presque « dans l'œil du vent » les marins pouvaient, sans difficulté, amener leur radeau près du navire.

Ben ne tarda pas à s'apercevoir de la position avantageuse du *Catamaran*, et dès qu'il eut constaté

que la distance était trop grande pour que son appel fut entendu, il s'élança sur la rame du gouvernail et mit le cap sur le baleinier comme s'il eût voulu le couler bas.

En quelques secondes, le *Catamaran* « choquait » à une encâblure du baleinier, quand le cri de : hô du vaisseau ! fut de nouveau poussé par Ben et Boule-de-Neige.

On ne leur répondit pas aussitôt, bien que cette fois on les eût entendus. Les hommes restaient muets de surprise à la vue de cette étrange embarcation, juste sous l'avant du navire.

L'ex-baleinier, cependant, se fit bientôt comprendre. Dix minutes après les naufragés du *Catamaran*, assis devant un bon feu et un bon repas, recevaient des rudes compagnons qui les avaient recueillis les marques de la plus vive sympathie.

XCIII

LA FIN DE LA CROISIÈRE

Les hommes du *Catamaran* furent incorporés dans l'équipage du baleinier, et la petite Portugaise, installée dans la cabine, se vit comblée de soins et de bontés.

On démembra le pauvre radeau, on le hissa à bord pièce par pièce; cordages, mâture et voile furent utilisés; les bois allèrent chez le charpentier, les tonnes au tonnelier, où elles durent recevoir la précieuse huile que l'on s'occupait à recueillir.

Ben ne resta pas longtemps à bord sans chercher à éclaircir ses doutes sur le baleinier. C'était bien, comme il le supposait, celui dont la barque avait harponné le cachalot mort rencontré par eux. Cet énorme cétacé faisait partie d'un « pod » de baleines

auquel les bateaux donnèrent la chasse et qu'ils poursuivirent à une grande distance. Ils en tuèrent plusieurs, mais ils perdirent la trace de la première frappée.

Leur intention avait toujours été d'aller à sa recherche dès qu'ils auraient fini avec les autres, et l'information maintenant donnée par Ben Brace au capitaine du baleinier facilitait la découverte de la capture perdue, qu'il estimait valoir de soixante-dix à quatre-vingts barils d'huile. L'affaire était donc importante et valait la peine qu'on s'en occupât sérieusement. Le lendemain du jour où les naufragés eurent été recueillis à bord du baleinier, les feux de ses tryworks furent éteints, et il partit à la recherche du cachalot harponné.

L'ex-équipage du *Catamaran* avait alors fait le récit de ses aventures, ajoutant que les bandits du grand radeau devaient se trouver dans le voisinage du cachalot que l'on cherchait.

La perspective d'une telle rencontre ne pouvait manquer d'intéresser les baleiniers, et en avançant dans la direction indiquée par Ben, tous les yeux erraient curieusement sur la mer.

Ils furent heureux dans leurs recherches en ce qui concernait le cétacé; ils l'aperçurent avant le coucher du soleil, et mirent en panne à la tombée du crépuscule, devant la carcasse. La bande d'oiseaux aquatiques, perchée sur la masse flottante, et



qui s'enfuit à l'approche du navire, annonçait l'absence d'êtres humains. Le radeau n'était plus là, aucune trace n'indiquait qu'il y fût venu. Toutes choses étaient restées comme le *Catamaran* les avait laissées; seulement les tranches de requin s'étaient carbonisées, et le feu ne brûlait plus.

Trois jours après, l'huile de la baleine ayant été recueillie, le navire reprit sa course, et arriva à un endroit où la mer portait différentes épaves parmi lesquelles on remarquait des couples de vaisseau et plusieurs tonnes vides. On reconnut dans ces objets les débris du radeau monté par les marins de la *Pandora.*

On en conclut que l'ouragan auquel avait échappé le *Catamaran*, soigneusement construit et bien dirigé, avait été fatal à la plus grande embarcation. Les planches de celle-ci, mal attachées, devaient avoir cédé à la violence du vent. Les misérables qu'elle portait, sans union pour la conduire, sans force pour se retenir aux tonnes et aux couples, devaient s'être noyés, et comme le dit plus tard William : — Ainsi périt l'équipage du négrier... Pas un de ceux du *Gig* ou du grand radeau ne revit le rivage.

En vérité, cette fin tragique semblait un châtiment du ciel.

Les peaux noires étaient vengées.

Notre tâche touche à sa fin ; le lendemain du jour

où Boule-de-Neige et ses compagnons avaient été sauvés par le baleinier, le Coroman fut nommé chef de cuisine, emploi distingué qu'il occupa plusieurs années, jusqu'au jour où il accepta un poste semblable à bord d'un joli navire commandé par le *capitaine Benjamin Brace*, lancé dans le commerce africain. Mais le capitaine ne transportait point de cargaison humaine. L'huile de palmier, l'ivoire blanc, les plumes d'autruche, la poudre d'or étaient les seules marchandises dont trafiquât le chef et propriétaire du navire. Et l'on disait qu'après chaque tournée à la côte africaine de grosses sommes étaient déposées par lui à la banque d'Angleterre.

Après plusieurs années passées dans cette profession et couronnées de succès non interrompus, le *ci-devant* baleinier, matelot de la *Pandora*, ex-capitaine du *Catamaran*, se fixa dans un élégant *radeau* du nom de Hampstead Heath villa, où il savoure sa pipe, son verre de grog, et son *otium cum dignitate*.

Quant au « petit William » nous retrancherons l'adjectif dont nous avons si souvent fait précéder son nom. Il ne saurait s'appliquer au capitaine de première classe qui se tient de toute la hauteur de ses six pieds sur son propre tillac. Et si nous considérons la taille et la figure dudit capitaine, nous ajouterons qu'il dut n'avoir aucune peine à trouver une femme digne de lui.

Mistress William était en effet une très-belle per-

sonne aux grands yeux noirs, peut-être un peu ronds. Elle avait des cheveux ondulés et un teint olivâtre. On pensait généralement qu'un sang oriental coulait dans ses veines; son mari l'avait ramenée de l'Inde. Quelques personnes bien informées assuraient qu'elle était Portugaise d'origine, Africaine de naissance, et se nommait : Laly Lalee.

Elles affirmaient encore que les deux époux s'étaient connus à bord d'un bâtiment négrier, et que leur amitié d'enfant, plus tard transformée en amour, avait été cimentée tandis que tous deux erraient sur un radeau — *épaves de l'Océan* — au milieu de l'Atlantique.

FIN

TABLE

IMP. EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.




BIBLI